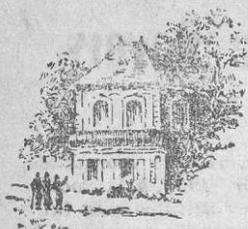


**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 5



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

- Du nouveau sur Madame Bovary
- I. Madame Bovary n'est pas Madame Dela-
 mare
- II. Yonville-l'Abbaye n'est pas Ry René Herval
- Flaubert Normand ou Champenois Docteur André Finot
- Ascendance et descendance de Véronique-Delphine
 Couturier Jean-E. Friéderich
- Gustave Flaubert et la Champagne J. Mazeraud
- Gustave Flaubert à Rouen et à Croisset Jules Levallois
- Flaubert critique littéraire Maurice Haloche
- Le pensum de Flaubert Gabriel Reuillard
- Correspondance de Gustave Flaubert :
- Lettre à Charles-Edmond Chojecki.
- Lettres à M^{me} Brainne.
- Biographie des familles Rivoire, Lapierre, Brainne.
- La Vie de notre Société
- La cérémonie du 12 décembre 1953. — La conférence René Herval. —
 Légion d'Honneur. — Distinction honorifique.
- Bibliographie
- Correspondance de G. Flaubert (Supplément, quatre volumes). —
 Flaubert et ses projets inédits. — Articles sur Flaubert et son
 œuvre parus en 1953.

Du nouveau sur " Madame Bovary "

M. René Herval, président de la Société des Ecrivains Normands, littérateur et historien, a fait, le dimanche 20 décembre 1953, à la Société des Amis de Flaubert, une très brillante conférence intitulée par lui : Propos hérétiques sur Madame Bovary. Nous en rendons compte par ailleurs.

Le distingué conférencier a bien voulu consacrer l'étude suivante à ce sujet dont on ne saurait dénier l'intérêt. Nous les publions ici avec plaisir.

I. " Madame Bovary " n'est pas Madame Delamare

On peut se demander s'il est de quelque utilité pratique de se livrer à l'exégèse des romans. Il est bien entendu, en effet, que l'auteur d'un récit de ce genre n'est tributaire que de sa propre puissance de création. Son inspiration et son imagination sont les éléments déterminants de son œuvre. Il a le droit de créer des sites, comme celui d'engendrer des personnages. A quoi bon, dès lors, tenter de démêler dans la composition du cadre comme parmi les péripéties de l'action la part qui revient à la réalité et celle qui découle de l'invention ?

Une telle recherche peut cependant n'être pas absolument vaine lorsqu'il s'agit de Flaubert. Bien que romancier, ce grand écrivain avait en lui, sans qu'il s'en aperçût peut-être, un tempérament d'historien. Désireux de donner à ses récits une entière vraisemblance, il ne négligeait jamais de s'entourer d'une documentation aussi abondante que précise. Ce souci d'exactitude est apparent dans bien des pages de *l'Education Sentimentale*. Il est partout sensible dans *Salammbo*. Aussi n'est-il peut-être pas interdit d'espérer découvrir dans l'œuvre qu'il nous a laissée bien des faits vécus et des lieux encore identifiables.

L'idée n'est pas nouvelle et bien des chercheurs ont déjà entrepris, en ce qui concerne surtout *Madame Bovary*, des enquêtes de ce genre. L'une d'elles, notamment, eut un immense retentissement, au point que beaucoup de Flaubertistes en considérèrent les résultats, pourtant contestables, comme définitivement acquis.

Ce fut un article paru le 22 novembre 1890 dans le *Journal de Rouen*, sous la signature du bon chroniqueur normand Georges Dubosc, qui créa de toutes pièces, le plus innocemment du monde, une légende de *Madame Bovary* qui doit, à mon avis, être considérée comme entièrement apocryphe.

Guidé par certaine affirmation de Maxime du Camp, dangereux chaperon en la matière, Georges Dubosc dirigeait les curiosités littéraires vers le village de Ry. Si vous y allez, disait-il, « vous serez frappé de la ressemblance qu'il présente avec la bourgade si minutieusement décrite par le romancier ». Nous verrons plus loin qu'il n'en est rien et que c'est un tout autre site qui a inspiré Flaubert. Quant à Madame Bovary, elle avait, affirmait-il, bien existé. Dans la réalité, elle s'était appelée Delphine ou Adeline-Véronique Couturier et avait épousé Eugène Delamare, officier de santé à Ry. Cette jeune femme, de conduite assez équivoque, s'était suicidée, affirmait-on, en s'empoisonnant le 7 mars 1848.

Quant à son mari — ceci est exact — il était mort à son tour le 7 septembre 1849.

Avec une invraisemblable naïveté, Georges Dubosc suggérait que Flaubert avait conçu son roman à la suite de confidences reçues du pharmacien local qui, dans cette hypothèse, aurait été le prototype de M. Homais : « *Quel tableau bizarre et émouvant, disait-il, que Madame Bovary racontée par Homais lui-même, l'immortel Homais, au grand écrivain notant ses paroles dans un coin de son officine, à deux pas de la vieille armoire, qui existe encore, où la pauvre femme vint chercher l'arsenic qui devait la délivrer de cette triste vie* ». Et il ajoutait, repris peut-être par un reste de prudence : « *Tous ces souvenirs sont aujourd'hui bien effacés* ».

Après le bon Georges Dubosc, d'autres journalistes en mal de copie se ruèrent sur la piste fraîche. Puisque les personnages principaux du roman — Madame Bovary, son époux et le pharmacien Homais — étaient désormais identifiés, ils s'en prirent aux comparses. Ils admettaient parfaitement que Rodolphe Boulanger eut été, dans la réalité, un certain Louis Campion et Léon Dupuis, le notaire Stanislas Bottet. Georges Dubosc avait si bien dépeint la douleur du premier, revenant à Ry après la mort de Madame Bovary pour « *pleurer un peu avec son mari* », puis, après un voyage en Amérique, rentrant en France pour se suicider à Paris, en plein boulevard ! Et aussi la peine non moins sincère du second qui, devenu notaire dans l'Oise, n'oubliait pas non plus de retourner périodiquement à Ry pour évoquer le cher fantôme ! Tout cela étant regardé comme indiscutable, il ne restait à découvrir aux nouveaux venus que les acteurs de second ou de troisième plan. Le voiturier Hivert qui menait si allègrement l'*Hirondelle* sur la route de Neufchâtel, n'était autre, d'après eux, que le père Thérain, un vieux familier de la route de Ry, par Darnétal. Félicité, la bonne des Bovary, s'appelait Augustine Ménage et vivait retirée à Saint-Germain-des-Essourds. On le voit, la réalité cadrait exactement avec le roman. Madame Bovary était une histoire toute entière vécue dans la vallée du Crevon.

Des incroyables, cependant, faisaient timidement observer qu'à l'époque où vivaient puis décédaient les époux Delamare, le pharmacien de Ry, M. Jouenne, était un homme plutôt dévot, hantant l'église et même considéré, au point de vue politique, comme quelque peu cléricale. Il n'avait donc pu poser pour le personnage du farouche anticlérical Homais. Comme il fallait, de toute nécessité, se rabattre sur une autre piste, on cita divers apothicaires, à Forges-les-Eaux, à Veules-les-Roses même... Celui de Veules, M. Bellemère, parut le modèle le plus certain de Homais. On s'aperçut aussi qu'Augustine Ménage n'avait été que six mois au service des époux Delamare et qu'elle ne savait rien du drame... ou pseudo-drame. Quant au père Thérain, il se montra vite excédé des assauts des indiscrets, assauts auxquels, sans doute, il ne comprenait rien — et pour cause ! Il s'enferma dans un silence plein de colère.

Des brèches se formaient donc peu à peu dans le système imaginé par Georges Dubosc. Dans le même temps, des phénomènes pléthoriques apparaissaient sur d'autres points. Des Madame Bovary et des Père Rouault commençaient à surgir d'un peu partout. Tout coin de Normandie qui avait eu, au temps du roi-citoyen, l'enviable privilège de posséder parmi ses habitants une épouse notoirement adultère se mettait sur les rangs et revendiquait ses droits. Neufchâtel contestait ainsi les prétentions de Forges-les-Eaux et Ry était en butte aux rivalités de toutes les petites villes qui avaient fidèlement gardé le souvenir de leurs menus scandales.

L'affaire tournait à la farce... Mais il était des âmes candides qui continuaient à s'éprendre, *post mortem*, de Delphine Delamare, née Couturier. Certains faisaient toujours le pèlerinage de Ry avec des attendrissements de collégiens. En 1938, le regretté Paul-Louis Robert conta encore dans le *Journal de Rouen* les émotions qu'il avait ressenties à visiter la vallée du Crevon (1). Il avait pu voir les deux maisons qui avaient successivement abrité Delphine-Emma et son mari et la chambre où l'héroïne du roman s'était empoisonnée. L'heureux homme avait même été autorisé à photographier, dans l'ancienne pharmacie, le placard qui avait contenu l'arsenic, le problème arsenic. Je dis problématique car, aujourd'hui encore, rien n'autorise à penser que M^{me} Delamare ait jamais nourri la moindre velléité de suicide.

Le plus surprenant était de voir des esprits cultivés se laisser aller à de pareilles illusions. Car M^{me} Delamare n'était morte — et probablement de la façon la plus naturelle — que le 7 mars 1848. Or, à cette époque, la vraie *Madame Bovary*, celle que conçut librement Flaubert et dont le fantôme devait le hanter tant d'années avant que l'achèvement de son roman l'en libérât, était morte depuis onze années. Elle s'était suicidée au mois de décembre 1837, en absorbant de l'acide prussique.

**

Bien que je n'aie pas lu toute la littérature, biographique ou critique, consacrée jusqu'ici à Flaubert — il y faudrait une entière vie d'homme ! — il me semble qu'elle comporte une grave lacune. Penchés sur les *Premières Œuvres* — qui furent très précoces — de l'écrivain, ses historiens ont remarqué que *Smarh* semble un pressentiment de la *Tentation de Saint Antoine*. Les *Mémoires d'un Fou*, corsés de quelques souvenirs de la belle aventure platoniquement amoureuse avec M^{me} Schlésinger, leur ont paru annoncer l'*Education sentimentale*. Ils ont fureté un peu partout pour découvrir les prodromes de *Salammbo*. Il n'apparaît fort étrange qu'aucun n'ait fait cette constatation (2) : le sujet de *Madame Bovary* se trouvait déjà presque en entier dans un de ces essais de jeunesse, assez médiocres certes, mais qui sont singulièrement révélateurs de la formation du talent et du caractère de Flaubert. Je veux parler de l'épisode, comportant environ trente-cinq pages de l'édition Charpentier et qui est intitulé *Passion et Vertu*.

Cet épisode a été achevé — ceci est très important — le 10 décembre 1837. Flaubert, alors élève du Collège Royal de Rouen, avait seize ans. Il était possédé d'un grand et naïf enthousiasme romantique et déjà « *épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée* », ainsi qu'il devait le dire plus tard. Ajoutons à ceci que l'adultère, depuis 1830, était fort à la mode dans les milieux littéraires et que le jeune garçon connaissait alors cette angoisse sexuelle et sentimentale à laquelle ne sauraient échapper les adolescents. Des lectures quelque peu prématurées, une grande passion pour le théâtre et pour le roman furent les autres éléments qui entrèrent

(1) Il faut être cependant juste à l'égard de P.-L. Robert. Mon étude était écrite lorsque M^{lle} Leleu, la savante Flaubertiste rouennaise, me fit connaître un travail de cet érudit paru dans le *Bulletin* de la Société Libre d'Emulation de Rouen en 1924 et fort curieux. P.-L. Robert y signalait que *Passion et Vertu* contenait déjà une première ébauche de *Madame Bovary*, mais il ne semblait pas voir que ce seul fait renversait complètement la thèse de Georges Dubosc. Croyant aveuglément à l'exactitude de cette dernière, il n'osait pas tirer de sa petite découverte les conclusions qui en découlaient naturellement.

(2) A l'exception de P.-L. Robert, ainsi que je l'ai noté précédemment.

dans la composition de la curieuse mais parfois bien naïve nouvelle. *Passion et Vertu* peut se résumer ainsi :

Une parisienne de trente ans, Mazza, épouse d'un riche banquier, M. Willers, fait la connaissance d'un chimiste nommé Ernest Vaumont. Celui-ci s'en éprend, l'assiège de ses cajoleries, devient l'ami de son mari et ne quitte plus guère sa maison : « *Il avait vu... qu'elle aimait la poésie, la mer, le théâtre, Byron, et puis, résumant toutes ses observations en une seule, il avait dit : « C'est une sotte, je l'aurai !* » L'inévitable se produit à quelque temps de là. Une visite rendue en l'absence du mari amène les futurs amants jusqu'au seuil de l'amour interdit. Quelques jours plus tard, c'est Mazza elle-même, vaincue par la passion qui la dévore, qui se rend chez Ernest. La suite est aisée à deviner : « *Entre les quatre parois d'une muraille — ainsi s'exprime l'auteur, écolier romanesque mais écrivain encore inhabile — sous les rideaux de soie, sur un fauteuil, il y eut plus d'amour, de baisers, de caresses enivrantes, de voluptés qui brûlent qu'il n'en faudrait pour rendre fou ou pour faire mourir* ». Mazza sort de cette première étreinte aussi lasse que mécontente d'elle-même. Ernest, par contre, en Don Juan, qui sait le compte qu'on doit tenir de cette sorte de bagatelles, s'éloigne avec le désir de faire part à tout venant de sa bonne fortune : « *Le soir, chez Véfour, il fit un excellent souper où le champagne frappé circulait en abondance. On l'entendit dire tout haut, vers le dessert : « Mes chers amis, j'en ai encore une !* »

De jour en jour, Mazza se sent rivée davantage à son amant. Il lui semble que la nature, désormais, a pris pour elle un sens nouveau et que tout, ici bas, est fait pour l'amour, uniquement pour l'amour. Peu à peu, sa tendresse pour ses enfants s'affaiblit : « *Elle les aimait comme on aime ceux d'un autre* ». C'est un signe singulièrement révélateur des ravages causés dans une âme par une passion coupable que cet affaïssissement de l'instinct maternel. Nous le retrouverons chez Emma Bovary. Dans le cas de Mazza, Flaubert poussera jusqu'aux dernières limites les conséquences de cette dégradation, car c'en est une, véritablement, et la pire de toutes peut-être.

Quant à son mari, Mazza, naturellement, le haïssait. Ce passage vaut je crois, d'être cité :

...« *Quand, le soir, son époux, l'âme tranquille, le front calme, rentrait chez lui, lui disant qu'il avait gagné aujourd'hui, qu'il avait fait le matin une bonne spéculation, acheté une ferme, vendu une rente et qu'il pouvait ajouter un laquais de plus à ses équipages, acheter deux chevaux de plus pour ses écuries et qu'avec ces mots et ces pensées, il venait à l'embrasser, à l'appeler son amour et sa vie, oh ! la rage lui prenait à l'âme, elle le maudissait, repoussant avec horreur ses caresses et ses baisers qui étaient froids et horribles comme ceux d'un singe... ».*

Faisons abstraction des maladresses de style et des outrances de la seizième année. Les lecteurs de *Madame Bovary* ne songent-ils pas aussitôt à Emma et à Charles lorsqu'ils lisent ces lignes ?

Chez Mazza, la passion est désormais la maîtresse absolue. Seul compte l'amant :

« *Quand après avoir quitté sa maison, son ménage, ses laquais, elle se retrouvait avec Ernest, seule, assise à ses côtés, alors elle lui contait qu'elle eût voulu mourir de sa main, se sentir étouffée par ses bras et puis elle ajoutait qu'elle n'aimait plus rien, qu'elle méprisait tout, qu'elle n'aimait que lui ; pour lui, elle avait abandonné Dieu et le sacrifiait à son amour ; pour lui, elle laissait son mari et le donnait à Vironie ; pour lui,*

elle abandonnait ses enfants. Elle crachait sur tout cela à plaisir : religion, vertu ; elle foulait tout cela aux pieds, elle vendait sa réputation pour ses caresses et c'était avec bonheur et délices qu'elle immolait tout cela pour lui plaire, qu'elle détruisait toutes ses croyances, toutes ses illusions, toute sa vertu, tout ce qu'elle aimait enfin, pour obtenir de lui un regard ou un baiser ».

Si blasé qu'il soit, Ernest finit par se laisser prendre au jeu. Envoûté par cette femme passionnée, il en vient au point — symptôme grave ! — d'écrire des vers pour elle. Sur la demande d'Emma Bovary, Léon, un jour, tentera d'écrire une « *pièce d'amour* ». Il est vrai qu'il ne pourra trouver de rime pour le second vers et qu'il se verra contraint de « *copier un sonnet dans un Keepsake* ».

Ernest, pourtant, commence à s'épouvanter des exigences de cet amour dominateur qui menace de le submerger tout entier. De cette épouvante à la fin de l'amour, il n'y a qu'un pas : « *Il était ennuyé de cette femme qui prenait le plaisir au sérieux, qui ne concevait qu'un amour entier et sans partage... Il ne l'aimait plus et s'il sortait de chez elle avec quelque émotion dans l'âme, c'était comme les gens qui viennent de voir des fous... Ernest comprit que la passion de cette femme était féroce et terrible, qu'il régnait autour d'elle une atmosphère empoisonnée qui finirait par l'étouffer et le faire mourir... ».*

Ce sentiment de croissante subordination à l'égard de la femme qu'il avait aimée lui étant devenu insupportable, Ernest, tout comme le fera plus tard le Rodolphe de *Madame Bovary*, prend la décision de fuir sa maîtresse : « *Il fallait donc partir, la quitter pour toujours...* ». Un soir, à dix heures, Mazza reçoit une lettre lui annonçant que son amant, désigné par le ministre pour prendre part à une mission scientifique au Mexique, va s'embarquer au Havre. Affolée, elle saute en voiture et se fait conduire dans cette ville. « *Elle courut au bout de la jetée et regarda sur la mer... Une voile blanche s'enfonçait sous l'horizon* ».

Voilà donc, tracée de la main inexperte d'un collégien à l'imagination précoce, la première ébauche du départ de Rodolphe dans *Madame Bovary*. Rodolphe sera certes plus cruellement raffiné puisqu'il aura d'abord laissé croire à sa maîtresse qu'il s'enfuirait avec elle. Mais le thème de la rupture par départ brusqué est déjà là.

Ernest enfui, Mazza se sent abominablement seule. Elle se souvient du passé et surtout, comme il convient, des plus belles journées de sa vie : « *Elle se rappela, dit l'écolier Flaubert, les jours de son bonheur, ses vacances paisibles sur le bord de la Loire où elle courait dans les allées des bois, se jouant avec les fleurs et pleurant en voyant passer des mendians. Elle se rappela ses premiers bals où elle dansait si bien, où elle aimait tant les sourires gracieux et les paroles aimables...* ».

C'est déjà Emma Bovary regrettant le bal de la Vaubeyssard :

« *Ce fut une occupation pour Emma que le souvenir de ce bal. Toutes les fois que revenait le mercredi, elle se disait en s'éveillant : « Ah ! Il y a huit jours... il y a quinze jours... il y a trois semaines, » fy étais !* ».

Chez Mazza, comme chez Emma après la fuite de Rodolphe, l'oppression de la solitude et la passion qui ne peut plus s'assouvir corrodent l'âme. Elles en chassent tout ce qui peut y subsister de sentiments honnêtes. Elles insufflent la haine de tout ce qui semble indifférent à la douleur secrète et lancinante. Elles exacerbent le souvenir des voluptés passées qui ne reviendront pas, qui ne sauraient revenir et qui, par une étrange contradiction, ont laissé après elles à la fois des souvenirs

poignants et des remords certains. Le mari est naturellement le premier objet des rancœurs de celles qui ont cherché dans l'adultère d'éphémères et douteuses satisfactions :

Quand Mazza « pensait à Ernest, à sa voix, à ses paroles, à ses bras qui l'avaient tenue si longtemps palpitante et éperdue d'amour et qu'elle se trouvait sous les baisers de son mari, ah ! elle se tordait de douleur et se roulait sur elle-même comme un homme qui râle et agonise en criant après un nom, en pleurant sur un souvenir. Elle avait des enfants de cet homme, ces enfants ressemblaient à leur père, une fille de trois ans, un garçon de cinq et souvent, dans leurs jeux, leurs rires pénétraient jusqu'à elle. Le matin, ils venaient l'embrasser en riant quand, elle, elle leur mère, avait veillé toute la nuit dans des tourments inouïs et que ses joues étaient encore fraîches de ses larmes...

» Dans quelle atmosphère vivait Mazza ? Le cercle de sa vie n'était pas si étendu, mais c'était un monde à part qui tournait dans les larmes et le désespoir... ».

Madame Bovary, elle, manquera mourir de sa passion brisée. Elle sera longtemps malade : « Quant au souvenir de Rodolphe, elle l'avait descendu tout au fond de son cœur et il restait là, plus solennel et plus immobile qu'une momie de roi dans un souterrain. Une exhalaison s'échappait de ce grand amour embaumé et qui, passant à travers tout, parfumait de tendresse l'atmosphère d'immaculation où elle voulait vivre ».



Parvenus à ce degré d'angoisse, les deux récits s'éloignent l'un de l'autre. Emma retournera à Léon avec la frénésie de son amour déçu. Elle s'enlisera dans les difficultés matérielles avant d'en arriver au suicide. C'est en plein mélodrame, au contraire, que va nous jeter Mazza, née de l'imagination quelque peu morbide d'un collégien sans expérience. Mais elle connaîtra une fin identique.

La jalousie dont elle est déchirée l'amènera au crime. Sa première victime sera son mari, ce mari cependant empressé et débonnaire que, désormais, elle abhorre. Flaubert ne nous relate pas expressément les conditions dans lesquelles l'épouse infidèle provoque la mort du malheureux, mais il semble qu'elle ait recours à un poison lent. Le poison, à l'époque de Louis-Philippe, était, tout comme l'adultère, fort à la mode. Les travaux d'Orfila avaient excité la curiosité publique et, quelques années après la composition de *Passion et Vertu*, allait éclater l'affaire Lafarge. Il semblait qu'il y eût alors du poison dans l'air comme à certains moments du XVII^e siècle. L'élève du Collège de Rouen, en bon romantique, n'avait-il pas lu, tout récemment, comme beaucoup de ses camarades, la *Lucrece Borgia*, de Hugo, qui s'achevait sur une demi-douzaine d'empoisonnements. Rien que cela !

Bref, Mazza assiste, le cœur et les yeux secs, aux funérailles de son mari. C'est pour Flaubert, qui se sent alors un tempérament tragique, l'occasion de peindre une scène de violence passablement outrée, mais dans laquelle on doit noter, déjà, cette sorte de halètement qui deviendra plus tard, sous sa plume, un procédé familier :

« Quand elle n'entendit plus le ferraillement monotone des roues du char sur le pavé et que tout fut passé et parti, les chants des prêtres, le convoi du mort, elle se jeta sur le lit mortuaire, s'y roula à plaisir en criant dans les accès de sa joie convulsive : « Arrive maintenant ! A toi, » à toi, tout cela ! Je t'attends, viens donc ! A toi, mon bien-aimé, la

» couche nuptiale et ses délices ! A toi, à toi seul, à nous deux un monde
 » d'amour et de voluptés ! Viens ici, je m'y étendrai sous tes caresses,
 » je m'y roulerai sous tes baisers ! » Tout cela est bien près d'être drôle
 à forcé d'outrance et d'inexpérience. Il ne manque même pas, dans ce
 récit, « la petite boîte en palissandre » donnée par Ernest. Mais toute
 cette puériorité demeure assoiffée de meurtre. Après leur père, les deux
 enfants de Mazza meurent à leur tour, empoisonnés :

« La nuit, ils se réveillaient dans le délire, se tordant sur leur couche
 d'agonie en disant qu'un serpent leur mangait la poitrine, car il y avait
 là quelque chose qui les déchirait et les brûlait sans cesse, et Mazza
 contemplait leur agonie avec un sourire sur les lèvres qui était rempli de
 colère et de vengeance. Ils moururent tous deux le même jour. Quand
 elle vit clouer leurs bières, ses yeux n'eurent point de larmes, son cœur
 point de soupir. Elle les vit d'un œil sec et froid enveloppés dans leurs
 cercueils et, lorsqu'elle fut seule enfin, elle passa la nuit heureuse et
 confiante, l'âme calme et la joie dans le cœur ».

Mazza, création d'un collégien de seize ans, est un monstre, tant au
 point de vue littéraire qu'au point de vue moral. Quinze ans plus tard,
 Flaubert, à qui l'aventure sentimentale avec M^{me} Schlésinger, quelques
 passades amoureuses et la fréquentation du ménage Pradier (1) auront
 enseigné l'art des nuances psychologiques, se gardera bien de faire
 d'Emma Bovary un être hors nature qui n'aurait pu susciter le moindre
 intérêt. Il nous la dépeindra avec une habileté consommée roulant de
 chute en chute, se brûlant les ailes à toutes les flammes et disparaissant
 enfin dans un halo de drame. Il ne viendrait à l'esprit de personne de
 plaindre une Mazza dont les gestes ne relèvent que de la Cour d'Assises.
 Emma Bovary, au contraire, n'est qu'une femme passionnée qui lutte et
 qui souffre, et si l'amour de hasard tue en elle les affections les plus
 élémentaires, elle apparaît surtout comme une infortunée qu'on peut
 blâmer, mais pour laquelle on ne peut se défendre d'une certaine pitié.

La grande différence entre l'ébauche sommaire, violente, saccadée,
 invraisemblable, et le roman-cœuvre d'art achevée, est là. En 1837,
 Flaubert n'est qu'un enfant romanesque. En 1851, il est homme et
 romancier.

Mazza, cependant, n'a fait disparaître son mari et ses enfants que
 dans l'espoir de pouvoir rejoindre son amant au Mexique. « Lorsqu'elle
 pensait à lui, qu'elle allait l'embrasser et vivre pour toujours avec lui,
 elle souriait et pleurait de bonheur ». Mais c'est alors qu'apparaît, guidé
 d'une main inexperte par le jeune Flaubert, le *deus ex machina* de ce
 drame. Une lettre, une simple lettre d'Ernest, ruine toutes les illusions
 de sa tenace maîtresse comme une lettre de Rodolphe brisera plus tard
 celles d'Emma. Dans ce billet, l'ancien amant de Mazza met celle qui fut
 sa complice en demeure de cesser de lui écrire des lettres passionnées
 et « peu honnêtes ». Cyniquement, il la somme de mettre des bornes
 à ses passions : « Oubliez-moi comme je vous ai oubliée, aimez votre
 mari... ». Ernest ignore évidemment la triple tragédie qui a suivi son
 départ. « Il faut oublier tout, madame, ajoutez-t-il, et ne plus penser à
 ce que nous avons été l'un vis-à-vis de l'autre : n'avons-nous pas eu
 chacun ce que nous désirions ? »

Cette brutalité, j'allais dire cette bestialité dans l'expression, n'est
 égalée que par une évidente inexpérience de plume. Sans ménage-

(1) Voir la belle étude de M^{lle} Gabrielle Leleu : *Une Source inconnue de
 Madame Bovary*. Le Document Pradier, Paris, 1947.

ments, le jeune Flaubert fait annoncer par Ernest à Mazza son prochain mariage, et cette nouvelle, bien cruelle pour la destinataire de la lettre, s'accompagne d'un éloge délirant de la jeune fiancée de dix-sept ans. Et ceci n'est rien encore. Voici la consolation plutôt inattendue que jette le débauché à son ancienne maîtresse : « *Si vous m'aimez comme vous le dites, cela doit vous faire plaisir puisque je le fais pour mon bonheur. Adieu, madame Willers, ne pensez plus à un homme qui a la délicatesse de ne plus vous aimer* ».

Cette délicatesse là peut surprendre le lecteur le plus blasé. Le jeune Flaubert, évidemment, a voulu donner à la lettre d'Ernest un tel ton d'impitoyable dédain qu'il justifiait le désespoir sans remède de Mazza. Mais que de maladresse et d'in vraisemblance ! Les moyens de l'auteur sont si sommaires qu'aucune des gradations indispensables n'a été ménagée. Ernest est ce qu'on appelle un mufle et le plus lâche des mufles. Rien ne montre mieux l'abîme qui sépare *Passion et Vertu de Madame Bovary*.

Après avoir composé cette pauvre lettre, Flaubert dut songer qu'il ne tenait pas encore son dénouement. Pour se conformer aux goûts du jour, il fallait, de toute nécessité, que Mazza disparût. Par quel moyen ? Ainsi que je l'ai dit plus haut, la mort par le poison s'imposait aux environs de 1837. Flaubert, afin d'amener son héroïne au suicide indispensable, ajouta à la lettre d'Ernest ces dernières lignes, d'une déconcertante naïveté :

« *Si vous voulez me rendre un dernier service, c'est de me faire passer au plus vite un demi-litre d'acide prussique que vous donnera très bien (sic), sur ma recommandation, le secrétaire de l'Académie des Sciences. C'est un chimiste fort habile.*

» *Adieu, je compte sur vous, n'oubliez pas mon acide.*

» Ernest VAUMONT ».

J'ignore comment Flaubert avait pu imaginer qu'il n'existait pas d'acide prussique au Mexique aux environs de l'année 1837 et que l'Académie des Sciences pouvait seule en procurer en France. Mais, cette trouvaille faite, le collégien dut pousser un soupir de soulagement. Il tenait son dénouement, puisque Mazza, désormais, allait pouvoir se procurer l'indispensable fiole sans laquelle il lui eut été impossible de mourir dans les règles.

Une scène d'imprécations, des préparatifs funèbres remplissent les dernières pages du récit. Puis Mazza « *se releva tout à coup comme d'un rêve. Elle prit quelques gouttes du poison qu'elle avait versées dans une tasse de vermeil, but avidement et s'étendit, pour la dernière fois, sur ce sofa où, si souvent, elle s'était roulée dans les bras d'Ernest dans les transports de l'amour.*

« *Quand le commissaire entra, Mazza râlait encore ; elle fit quelques bonds par terre, se tordit plusieurs fois. Tous ses membres se raidirent ensemble, elle poussa un cri déchirant.*

» *Quand il approcha d'elle, elle était morte* ».

**

Telle fut, dans l'imagination et sous la plume d'un jeune collégien qui avait la tête farcie de lectures peut-être malsaines, mais aussi un tempérament littéraire déjà affirmé, la première ébauche d'un roman célèbre. Ce sujet brûlant de la femme adultère qui cause le malheur des siens, puis sa propre perte, a hanté Flaubert dès l'adolescence. Il l'a

obsédé jusqu'à ce qu'il trouvât enfin son expression complète dans *Madame Bovary*.

Il n'y a pas de doute, en effet. L'épisode *Passion et Vertu* est bien à l'origine du roman. Cela est si vrai que l'on peut identifier dans ce dernier une foule de notations déjà enregistrées dans le premier. Flaubert a réutilisé, chaque fois qu'il l'a pu, les détails, fussent-ils infimes, de son essai de collégien. En veut-on un exemple ? Dans *Passion et Vertu*, Ernest use de son influence sur Mazza pour l'amener à croire « à la *phrénologie*, au *magnétisme* »... Dans le roman, Léon offrira à M. Bovary « une belle tête *phrénologique*, toute *marquetée de chiffres jusqu'au thorax et peinte en bleu* ». L'auteur, on le voit, a râclé jusqu'aux dernières miettes de son œuvre de jeunesse.

Mais alors, que penser de la tradition qui donne à Emma Bovary les traits de Delphine Couturier, épouse de l'officier de Santé Delamare, de Ry ? Il faut, pour pouvoir se faire une opinion, étudier la genèse de l'œuvre.

Maxime du Camp a conté, on le sait, qu'au cours de son voyage en Egypte, Flaubert se trouvant au sommet du Djebel Abouçir se serait écrié : « *Euréka ! j'ai trouvé ! Je l'appellerai Emma Bovary !* » Ce récit d'un chroniqueur fantaisiste est des plus suspects, contredit qu'il est par la correspondance du Maître. Il en est de même de l'anecdote qui nous montre Bouilhet suggérant à son ami : « *Pourquoi n'écris-tu l'histoire de Delamare ?* » (1).

Flaubert, très ému — beaucoup trop ému ! — par la désapprobation que ses deux amis avaient marquée à l'égard de la première version de la *Tentation de Saint Antoine*, semblait entièrement découragé. Il n'avait aucun projet déterminé de roman. Sa correspondance permet de l'affirmer. Le 5 janvier 1850 n'écrivait-il pas à sa mère : « *Que ferai-je au retour ? Qu'écrirai-je ? Je suis plein de doutes et d'irrésolutions ?* » Le 22 avril, même plainte désabusée : « *Je voudrais bien imaginer quelque chose, mais je ne sais quoi !* »

Le 19 décembre 1850, Bouilhet recevait d'Athènes des confidences qui attestent que les projets de Flaubert étaient toujours au point mort : « *Que vais-je faire une fois rentré ? Je n'en sais rien...* » Le 9 avril 1851, même son de cloche : « *Rentré à Croisset, il est probable que je vais me fourrer dans l'Inde et dans les grands voyages d'Asie* ». Nous voilà bien loin d'Emma Bovary, plus loin encore de la révélation soudainement obtenue sur la cime du Djebel Abouçir.

C'est donc entre avril et septembre 1851 que le roman prit forme dans l'esprit de Flaubert.

Il est certain que les Flaubert avaient connu les Delamare, dès lors tous deux décédés. La femme qui passait pour légère mais dont l'existence avait été empreinte de la plus grande banalité avait succombé la première, en 1848, peut-être de phtisie. Quelques mois plus tard, le mari était mort à son tour, également de mort naturelle. Qu'était donc cette « *histoire de Delamare* » à laquelle aurait fait allusion Bouilhet, si toutefois le propos de Maxime du Camp a quelque fondement ? L'officier de Santé serait-il mort du chagrin causé par l'inconduite et la mort de sa femme et par sa propre ruine ? Aucun souvenir n'a subsisté d'un fait de ce genre et ni la correspondance de Flaubert, ni les dossiers qu'il avait rassemblés ne contiennent la moindre allusion aux Delamare, ni à Ry.

(1) Maxime du Camp, qui n'en est pas à une bévue près, a d'ailleurs écrit Delaunay, au lieu de Delamare. Ce Delaunay, d'après lui, aurait habité à Blossenville-Bonsecours, près de Rouen, et non à Ry. Remarquons aussi qu'il est question ici de l'histoire de Delamare et non de celle de Mme Delamare.

Nous savons, par contre, que Flaubert avait été le témoin très attentif des déportements d'une de ses relations parisiennes, M^{me} James Pradier, née Louise d'Arcet, femme du sculpteur célèbre. Il avait même obtenu d'une des confidentes de cette autre épouse infidèle un récit détaillé des liaisons qu'elle avait eues, de ses manœuvres financières et de l'espèce de déconfiture dans laquelle elle avait sombré. Ce document, les *Mémoires de Madame Ludovica*, ont été remis en 1914 à la Bibliothèque de Rouen par M^{me} Franklin-Grout, et M^{lle} Gabrielle Leleu en a montré tout l'intérêt. C'est là qu'il faut chercher l'origine de nombreux épisodes de *Madame Bovary*.

A ce sujet, je me permets de faire une remarque que je crois nouvelle. L'examen de la Correspondance démontre que Flaubert avait d'abord envisagé une composition rapide de son livre : « *Me voilà revenu à Crotsset, écrivait-il le 1^{er} février 1852 à Henriette Collier. J'y travaille tout seul et beaucoup. Si je suis content du livre que je fais maintenant, je le publierai l'hiver prochain* ». Le 26 juin de la même année, les perspectives d'achèvement sont bien changées : « *Voilà sept mois, confie-t-il à sa correspondante, que je suis en train d'écrire un livre que je croyais finir cet automne. Mais j'en ai encore pour quatorze à seize mois...* ». Ce retard ne correspondrait-il pas à une transformation profonde du plan de l'œuvre ? Remarquons qu'à cette date, le sculpteur Pradier venait de décéder subitement. Saisi d'un malaise le 4 juin 1852 alors qu'il se promenait à Bougival, il avait expiré quelques heures plus tard. La mort de Charles Bovary, dans le roman, devait singulièrement ressembler à celle-là.

Concluons. Au moment où Flaubert rêvait de créer une nouvelle Mazza, non plus inhumaine et invraisemblable comme la première, mais victime pitoyable de ses passions, on ne conçoit pas très bien ce que pouvait lui apporter de neuf et de constructif le cas de M^{me} Delamare, de Ry. Les banales aventures extra-conjugales de celle-ci, bonnes à défrayer, tout au plus, les cancans locaux, ne comportaient aucun élément psychologique original. Flaubert était certainement sincère lorsqu'il écrivait à M^{lle} Le Royer de Chantepie : « *Aucun modèle n'a posé devant moi. M^{me} Bovary est une pure invention* ». Avec ses yeux noirs et « *ses bandeaux doucement bombés vers les oreilles* », Emma n'était autre que Mazza Willers, mais plus évoluée, mieux étudiée et plus conforme à la vérité.

Pas plus que M^{me} Delamare, Ry n'apparaît dans *Madame Bovary*. Ceci nous amène à étudier l'autre aspect de la question.

II. Yonville-l'Abbaye n'est pas Ry

Reste à rechercher quel site réel a suggéré à Flaubert sa description d'Yonville-l'Abbaye.

Les précisions données par le romancier lui-même au cours de son récit sont telles qu'on peut se demander comment le nom du joli village de Ry a pu être mêlé à cette affaire. Yonville-l'Abbaye, en effet, nous est présenté en ces termes :

« *Yonville-l'Abbaye (ainsi nommé à cause d'une ancienne abbaye de Capucins dont les ruines n'existent même plus) est un bourg à huit lieues de Rouen entre la route d'Abbeville et celle de Beauvais, au fond d'une vallée qu'arrose la Rieule, petite rivière qui se jette dans l'Andelle après avoir fait tourner trois moulins vers son embouchure* ».

Ces deux dernières lignes, toutes de fantaisie, parurent à certains

suffisamment explicites pour que la Rieule représentât à leurs yeux le Crevon, d'autant que Ry possédait quelques moulins. C'était là une hypothèse, à notre sens, bien aventurée.

Le nom adopté par Flaubert — qui prenait, ainsi qu'il se devait, son bien partout où il le trouvait — révélait cependant quelque chose. Il n'avait pas été le chercher bien loin. C'était celui d'un ancien hameau de Rouen, situé à proximité de l'avenue du Mont-Riboudet (1) et qui possédait une source alimentant la fontaine Saint-Filleul. La rue du Renard s'appelait, au Moyen Age, la rue d'Yonville et, près de l'église du Sacré-Cœur, existe encore de nos jours la rue de la Croix d'Yonville. Il est probable que Flaubert attribua par analogie le nom d'Yonville au bourg qu'il voulait décrire et que ses sources avaient rendu célèbre.

L'idée de joindre à ce nom l'uffixe « *l'Abbaye* » dut venir tout naturellement à l'esprit du romancier. En réalité, il n'exista jamais d'abbaye de Capucins, ces religieux n'habitant que d'assez modestes couvents, mais dans une région qui possède effectivement un Saint-Victor-l'Abbaye, un Ouville-l'Abbaye, Yonville-l'Abbaye sonnait mieux qu'Yonville-le-Couvent ou toute autre dénomination. Nous verrons bientôt que Flaubert avait les meilleures raisons du monde de se livrer à cette... capucnade.

Yonville-l'Abbaye est donc situé quelque part entre les routes de Rouen à Abbeville, par Neufchâtel, et de Rouen à Beauvais, par Gournay (2). L'auteur fait arroser le bourg par un petit affluent de l'Andelle qu'il appelle la Rieule, adaptation assez habile du latin *rivulus*. Il est évident que le romancier introduit ici un élément, d'ailleurs secondaire, de fantaisie. Il fallait bien que le voile de la fiction ne fût pas entièrement levé.

Mais la Rieule n'est pas le Crevon et Yonville n'est pas Ry. Comment se rend-on, en effet, de Rouen à Yonville ?

La réponse de Flaubert est précise : par la route de Neufchâtel. Et il ajoute :

« On quitte la grand'route à la Boissière et Von continue à plat jusqu'à la côte des Leux d'où Von découvre la vallée. La rivière qui la traverse en fait comme deux régions de physionomie distincte : tout ce qui est à gauche est en herbage, tout ce qui est à droite est en labour ».

Cet itinéraire est aisé à suivre sur le terrain et sur la carte. A première vue, on serait tenté de s'étonner que les voyageurs suivissent la route de Neufchâtel jusqu'à la Boissière, alors qu'ils auraient pu emprunter à Vieux-Manoir la route qui, dès lors, passait par Buchy. Mais les voitures publiques de ce temps cherchaient, tout comme nos modernes autocars, à desservir le plus de localités possible. A la Boissière, elles assuraient sans doute la correspondance avec d'autres voitures venant de Dieppe par Saint-Saëns ou inversement. Elles devaient rejoindre ensuite, par Montérolier, Mathonville et Bosc-Bordel, la route de Buchy à Forges-les-Eaux. C'est à la Côte des Leux, en effet, que Flaubert nous conduit pour nous faire admirer le panorama de la vallée de l'Andelle.

A deux kilomètres à l'Ouest du carrefour des deux routes, venues, l'une de Sommersy, l'autre de Buchy et qui se réunissent avant de pénétrer

(1) L'abbé Bournisien, dans le roman, fera d'ailleurs une allusion au Mont Riboudet. N'oublions pas que les parents de Flaubert avaient habité non loin de là, sur la route de Dieppe, à Déville.

(2) Flaubert compte huit lieues entre Rouen et Yonville-l'Abbaye, soit 32 kilomètres. Il y en a, à vol d'oiseau, 18 seulement entre Rouen et Ry, 39 entre Rouen et Forges-les-Eaux.

dans Forges, se dresse un point culminant, le Mont des Leux, que couronne une ferme importante. Son altitude est de 182 mètres. La route évite cette hauteur, mais, à très peu de distance, vers Frétancourt, elle escalade une rampe secondaire, assez élevée toutefois pour que, de son sommet, la vue s'étende sur un large horizon.

Tout ce que Flaubert a dit du spectacle qu'on aperçoit du haut de cette côte des Leux est particulièrement suggestif. Il a fort bien vu que c'était là le point de suture de deux terroirs très différents. Il a noté que la région située sur la rive gauche de l'Andelle consistait en herbages : c'est le Pays de Bray. Sur la rive droite, c'est encore le Roumois (1), terre de culture, qui s'étale largement. Rien n'est plus véritable, car l'auteur de *Madame Bovary* était ami de la précision. Les voyageurs de la diligence allant vers Forges pouvaient noter les premiers herbages aux environs de la côte des Leux, précisément.

Et Flaubert, dans son souci de l'exactitude, se laisse prendre au jeu... De la côte des Leux, il nous montre, formant masse noire, à droite, au fond du tableau, « *les chênes de la forêt d'Argueil* ». Cette forêt, voisine du bourg d'Argueil, s'appelle plus communément Forêt de Bray, mais aucun doute ne saurait subsister quant à son identification. Le romancier nous décrit aussi une côte Saint Jean, qui semble inconnue des cartographes, mais dont il note que ses escarpements sont « *rayés du haut en bas par de longues traînées rouges inégales. Ce sont les traces des pluies, précise-t-il, et ces tons de brique tranchant en filets minces sur la couleur grise de la montagne viennent de la quantité de sources ferrugineuses qui coulent au-delà dans le pays d'alentour* ».

De toute évidence, ces longues traînées de rouille qu'on remarque sur les pierres de la hauteur nous révèlent que la Côte Saint-Jean est constituée par un sol riche en minerai. Les célèbres sources de Forges : la Royale, la Reinette et la Cardinale, la rouge Chevette aussi, coulent au pied. Flaubert ne les citera pas pour ne pas se trahir entièrement, mais il nous en a dit assez pour que nous comprenions. La côte de l'Epinay, drapée dans son bois charmant, ne fait qu'une avec la côte Saint-Jean.

A ce propos, si nous reparlions des Capucins...

Forges possédait jadis, non une abbaye, mais un couvent de Capucins dont presque toute trace a disparu après la Révolution, au grand regret des exploitants des eaux minérales. C'était, en effet, dans ce couvent qu'était hébergée une grande partie de la clientèle aristocratique accourue à Forges. Le grand salon des Pères était utilisé par elle non seulement comme potinière, mais encore comme salle de jeu et parfois aussi, peut-être, comme théâtre. Il ne saurait subsister le moindre doute à cet égard : c'est à ce couvent que Flaubert a emprunté le second terme du nom d'Yonville-l'Abbaye.

Poursuivons cependant notre examen, *Madame Bovary* à la main. Toujours soucieux d'exactitude et de précision — ce qui nous permettra de deviner un certain nombre de ses secrets — le romancier nous dit du panorama découvert de la côte des Leux : « *On est ici sur les confins de la Normandie, de la Picardie et de l'Île-de-France, contrée bâtarde où le langage est sans accentuation comme le paysage sans caractère* ». A l'exception de cette dernière notation qui est fort discutable, car le Bray a, au contraire, beaucoup de relief et de charme, avec ses haillons de forêt jetés sur l'épaule de ses collines et le ruissellement de ses eaux

(1) Et nullement le Pays de Caux comme certains l'ont affirmé à la légère.

vives, le jugement ne saurait être contesté. Un géographe professionnel pourrait y souscrire. A Forges, nous ne sommes éloignés de l'Île-de-France que de quelques kilomètres à peine. A vingt-cinq kilomètres environ commence, vers le Nord-Est, la Picardie. C'est là, non en Normandie, que le paysage s'aplatit et que commence la grande plaine septentrionale si morne et croupissante, d'ennui. A ce point de vue, le passage d'une province à l'autre est nettement et même brutalement tranché. Mais ainsi qu'il arrive toujours aux pays-frontières, un phénomène d'endosmose s'est produit au cours des siècles. C'est pourquoi le Pays de Bray, avec ses logis de briques sombres, annonce déjà les caractères de l'habitat picard. Pour une raison analogue, le langage local, s'il ne constitue pas un dialecte proprement dit, offre un curieux mélange de formes normandes et de formes picardes. A ces deux points de vue, Flaubert a eu une vision exacte : le Bray est un pays, sinon bâtard comme il le dit, au moins de transition.

Flaubert constate encore que, dans cette région, la culture « est coûteuse parce qu'il faut beaucoup de fumier pour engraisser ces terres friables, pleines de sable et de cailloux ». Il ajoute « qu'au lieu d'améliorer les cultures, on s'y obstine encore aux herbages, quelque dépréciés qu'ils soient ». Ceci est assez peu judicieux, mais nous avons fait à cet égard une assez plaisante constatation. L'auteur de *Madame Bovary*, dont les connaissances, en matière agricole, étaient évidemment fort superficielles, semble s'être fait, en cet endroit, l'écho des critiques qu'avait émises, en 1805, dans sa *Statistique de Forges-les-Eaux*, le docteur Cisseville, qui dirigeait alors l'établissement thermal. Cet honnête médecin, indigné de voir qu'il existait, auprès de la forêt de Bray, « une immense quantité de bruyères qu'il serait important de rendre à l'agriculture » et qui ne servaient alors qu'à la vaine pâture, s'écriait dans un style boursoufflé dont nous sourions de bon cœur aujourd'hui : « C'est à vingt-cinq lieues de la capitale qu'on trouve cette immense étendue de terrains en friche et c'est dans mon pays qu'on rencontre cet attentat, si contraire aux principes reçus chez tous les peuples agricoles qui se sont illustrés par leurs travaux ! Oh, divine Agriculture ! Eclaire de tes rayons lumineux les enfants chéris de ton culte ! Enflamme-les de ton feu sacré ! Démontre que ce n'est qu'en sillonnant d'une main nerveuse ce terrain jusqu'alors inculte qu'ils obtiendront les trésors que l'ignorance et l'apathie ont honteusement dérobés depuis tant de siècles à leur courage et à leur conception (sic) ! (1) ».

En dépit de la distance qui sépare le style de Flaubert de celui du docteur Cisseville, nous ne serions pas surpris que la critique adressée par le premier aux cultivateurs brayons ne fût une réplique des reproches que leur avait faits le second. Tous deux en pure perte, d'ailleurs, car, vers 1848, Léon Dupuis ira encore se promener le dimanche sur la Pâtûre et, de nos jours, la situation n'a guère changé. Je suppose qu'il y a de bonnes raisons pour cela.

Et maintenant, sous la conduite de Flaubert, pénétrons dans Forges... je veux dire : dans Yonville-l'Abbaye.

Voici l'entrée du bourg, décrit de façon pour ainsi dire photographique :

« Au bas de la côte, après le pont, commence une chaussée plantée de jeunes trembles qui vous mène en droite ligne jusqu'aux premières

(1) P. Cisseville : *Statistique de Forges-les-Eaux*, Rouen, An XIII.

maisons du pays. Elles sont encloses de haies, au milieu de cours pleines de bâtiments épars, pressoirs, charretteries et bouilleries. Cependant, les cours se font plus étroites, les habitations se rapprochent, les haies disparaissent... Il y a la forge d'un maréchal et ensuite un charron avec deux ou trois charrettes neuves... Puis, à travers une claire-voie apparaît une maison blanche au-delà d'un rond de gazon que décore un Amour, le doigt posé sur la bouche... Des panonceaux brillent à la porte. C'est la maison du notaire et la plus belle maison du pays ».

Compte tenu des altérations qu'un siècle écoulé a nécessairement apportées au tableau, la rue des Eaux Minérales, à Forges, demeure à peu près telle que l'a vue Flaubert. Celui-ci se tait de l'Etablissement thermal, afin de ne pas nous révéler trop brutalement à quel paysage il a songé lorsqu'il a décrit l'entrée d'Yonville-l'Abbaye. Mais le reste est d'une exactitude parfaite. Le romancier n'a même pas oublié le petit pont qui, de son temps, franchissait l'Andelle à l'endroit où la rivière, venue du Bois de l'Epinay, coupait la route pour gagner le Bois des Fontaines. De nos jours, la route passe en viaduc au-dessus de son cours, mais le pont a bien existé. Les anciens plans cadastraux que nous avons consultés en font foi, et l'abbé Decorde, historien local, qui écrivait, vers le milieu du 19^e siècle, nous révèle que ce pont avait été construit en 1772.

Les maisons campagnardes décrites par Flaubert existent encore à de nombreux exemplaires en dépit des modifications subies depuis lors par la route. Elles demeurent toutes pareilles à ce qu'elles étaient à l'époque où Flaubert séjourna à Forges. Comme alors, elles cachent leur humilité au fond de jardinets dépourvus de tout charme. Quant à la Maison Blanche — qu'on appelle toujours ainsi dans le pays — elle mérite que nous demeurions un instant à l'examiner.

Flaubert, en effet, la connaissait bien, cette maison, dans laquelle il avait été accueilli à bras ouverts, ainsi que sa mère, lorsque tous deux, au mois de juin 1848, s'étaient réfugiés à Forges dans la crainte que les émeutes de Paris n'eussent leur répercussion à Rouen (1). Ses propriétaires étaient M. et M^{me} Beaufls, des amis d'Ernest Chevalier, alors substitut du Procureur de la République à Ajaccio. Or voici ce qu'écrivait de Croisset, le 4 juillet 1848, à Ernest Chevalier, précisément, l'auteur de *Madame Bovary* :

« ...Nous avons filé au hasard à Forges. Là, comme ma mère tremblait au bruit de chaque voiture qui arrivait, elle a été demander l'hospitalité à M. et M^{me} Beaufls, qui la lui ont accordée d'une manière que je n'oublierai jamais, c'est-à-dire parfaite... ».

M. Victor-Marin Beaufls avait été notaire à Forges jusqu'en 1830. Il jouissait d'une très importante fortune et l'on prétend dans le pays qu'il avait en permanence, dans ses écuries, pour son agrément personnel, dix-sept chevaux. Les promenades de Rodolphe et d'Emma Bovary pourraient bien, l'imagination de Flaubert aidant, être nées de cette profusion équestre. Après la mort de M. Beaufls, qui ne devait survenir qu'en 1881, la ville de Forges entra en possession de sa maison et du vaste parc qui l'entourait, parc dans lequel fut édifié un hospice toujours existant.

La tradition veut, à Forges, que les Flaubert aient logé, durant leur séjour, à l'hôtel du Mouton. Peut-être y étaient-ils, en effet, descendus tout d'abord, les Beaufls ne les ayant hébergés que quelques jours plus

(1) Et aussi pour éviter de remettre la jeune Caroline Hamard à son père, dont l'état mental était inquiétant et qui réclamait sa fille.

tard, afin d'apaiser les inquiétudes de M^{me} Flaubert. Nous manquons malheureusement de précisions sur la villégiature du romancier dans le petit bourg, mais il est permis de penser qu'elle fut de quelque durée, car nous relevons dans *Madame Bovary* les traces évidentes de promenades faites à Forges et dans les environs immédiats.

La maison de M. Beauflis porte le n° 11 de la rue des Eaux Minérales. C'est une grande construction, telle qu'on les concevait vers 1820, c'est-à-dire largement étalée sur le sol. Elle est aujourd'hui assez déchuë. Vers le Nord, elle possède encore ses écuries. C'est vers le Midi que devait exister, du moins nous le supposons, le rond de gazon au centre duquel se dressait le discret Amour au doigt posé sur les lèvres.

Mais poursuivons notre route. Flaubert continue à être le plus sûr des guides.

« *De l'autre côté de la rue, vingt pas plus loin, à l'entrée de la place* » se trouvait alors une pauvre église, précédée d'un clocher carré, à toiture aplatie, et sur la hideur de laquelle l'accord unanime s'était fait depuis longtemps. Elle occupait la partie centrale de la place Verte. Son portail s'ouvrait à peu près à l'emplacement du Monument aux Morts actuel et son abside se trouvait là où s'élève le clocher du sanctuaire qui lui a succédé.

L'église de Forges, au Moyen Age, avait été construite assez loin de là, vers l'extrémité Nord de la place Brévière, telle qu'elle existe aujourd'hui. Edifiée sous le double vocable de Saint Eloi et de Saint Nicolas vers le milieu du 12^e siècle, elle était fort mal en point après la période révolutionnaire. Il fallut l'abattre en 1824. Dès 1800, le cimetière qui l'entourait avait été désaffecté.

La plaque de cuivre qui commémorait le scellement de la première pierre de la nouvelle église de la place Verte est encore conservée à l'Hôtel de Ville de Forges. L'inscription qu'elle porte relate que, le 18 novembre 1823, le siège archiepiscopal étant vacant, cette première pierre avait été posée par le baron de Vanssay, préfet du département, en présence de M. Cartier, sous-préfet de Neufchâtel ; de M. Crespin, maire de Forges, et de M. l'abbé Creton, curé. M. Jouanne, architecte principal des Bâtiments civils, avait fourni les plans de l'édifice, dont un autre architecte, M. Pinchon, devait surveiller l'exécution. L'entrepreneur Renoult, de Gournay, était chargé des travaux. Le registre des délibérations du Conseil municipal devait, plus tard, porter mention des malfaçons de ce dernier et nous apprendre qu'en 1850, il lui restait encore dû, pour son beau travail, une somme de 4.167 francs 56 centimes.

Avec une précision que n'eut pas reniée l'abbé Cochet, illustre archéologue, Flaubert a ainsi décrit le sanctuaire paroissial de Forges, tel qu'il existait en 1848 : « *L'église a été rebâtie à neuf dans les dernières années du règne de Charles X. La voûte en bois commence à se pourrir par le haut et, de place en place, a des enfoncures noires dans sa couleur bleue. Au-dessus de la porte où seraient les orgues se tient un jubé pour les hommes avec un escalier tournant qui retentit sous les sabots* ». Le romancier signale dans cette église la présence d'une « *statuette de la Vierge, vêtue d'une robe de satin, coiffée d'un voile de tulle semé d'étoiles d'argent et toute empourprée aux pommettes comme une idole des îles Sandwich* ». C'étaient là, sans doute, les débuts prometteurs de l'art de Saint Sulpice. Flaubert a noté aussi l'existence d'une « *Sainte Famille, envoi du Ministère de l'Intérieur, dominant le maître-autel entre quatre chandeliers... Les stalles du chœur, en bois de sapin, sont restées sans être peintes* ».

Cette description ne laisse place à aucune fantaisie.

L'année même où Flaubert publiait *Madame Bovary*, l'abbé Decorde écrivait dans son *Essai sur le canton de Forges-les-Eaux* : « Que dire de cette construction sans style et sans goût sur le fronton de laquelle on eût dû écrire : « Église », afin de fixer les étrangers sur sa destination ». Et, plus tard, Raoul de Montalent devait noter de son côté : « C'était une construction rectangulaire à plafond plat avec des fenêtres en anses de panier, garnies d'affreux rideaux rouges... Au fond de l'église se trouvait une tribune en bois (1) sur laquelle se trouvait un orgue à tuyaux de huit à dix jeux et un seul clavier. Le plus étonnant, c'est qu'on avait fait faire un énorme rouleau sur le modèle des orgues de Barbarie. Ce rouleau s'adaptait à l'orgue, on tournait la manivelle et on avait le Kyrie, le Gloria, etc., avec un petit verset ».

Les descriptions, on le voit, concordent dans leurs grandes lignes. Mais combien il est regrettable que Flaubert n'ait pas connu, en 1848, cet orgue étrange. Il l'eût sans doute jugé assez « hénarisme » pour qu'il figurât dans son roman.

Remarquons en passant que le maître-autel de bois sculpté, assez médiocre d'ailleurs, de cette église de la Restauration, existe toujours. Après avoir été longtemps abrité dans la chapelle des Fonts de la nouvelle église, il a été récemment transféré, avec ses chandeliers, dans la chapelle provisoire de Serqueux. Quant à la « Sainte Famille, envoi du Ministère de l'Intérieur », qui lui servait de retable, nous ne serions pas trop surpris qu'elle s'identifiât avec certain *Mariage mystique de Sainte Catherine* (2), toujours visible dans l'église actuelle de Forges. Mais nous n'avons pas de certitude à ce sujet.

Passons outre ! Flaubert nous a montré, près de l'église, un petit cimetière : « Le petit cimetière qui ventoure, clos d'un mur à hauteur d'appui, est si bien rempli de tombeaux que les vieilles pierres, à ras du sol, font un dallage continu où l'herbe a dessiné de soi-même des carrés verts réguliers ». La description paraîtra étrange à tous ceux qui ont visité nos champs funéraires normands dans lesquels les défunts, bien séparés les uns des autres, semblent avoir conservé, par delà le « monument », chacun son quant à soi et son horreur de la mitoyenneté. Il est possible de l'expliquer cependant. Dans la réalité, il ne s'agissait pas d'un cimetière, mais d'un réemploi des pierres de l'ancienne église et des tombes qui avaient entouré celle-ci. Pendant fort longtemps, ces matériaux ont servi à la place Verte d'une sorte de pavement. Des délibérations du Conseil municipal attestent qu'on attendait d'eux une protection pour les fondations de l'église de la Restauration et quelque commodité pour la tenue du marché, fixé sur cette place. Flaubert fut-il trompé par l'aspect de ces pierres tassées « à ras du sol » ? Je croirais plutôt qu'il en a pris, volontairement, l'idée d'un cimetière, parce qu'il fallait que les turbulents cathéchumènes de l'abbé Bournisien jouissent d'un peu d'espace pour s'ébattre en liberté (3).

Un peu plus loin, dans la rue de la République, qui fait suite à la

(1) C'est évidemment cette tribune que Flaubert appelle, assez improprement, d'ailleurs, « un jubé pour les hommes ».

(2) Ce tableau montre, en son centre, une Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux. Flaubert a donc pu se tromper sur le sujet réellement traité, à moins qu'il n'ait simplement cherché, comme c'était son droit strict, à donner le change.

(3) Je signale en passant cette phrase de Flaubert dans laquelle il semble qu'il se soit amusé à montrer l'oreille. Il parle des orties poussant dans le prétendu cimetière : « C'était, dit-il, la seule place qui fut verte ». Si ce n'est pas là un lapsus involontaire, la rencontre peut sembler amusante, puisque la description s'applique, de toute évidence, à la place Verte. Je dois à l'obligeance de M. Pierre Vicaire les renseignements relatifs au soi-disant cimetière de la place Verte.

rue des Eaux Minérales, se trouve encore aujourd'hui le couvent de la Communauté d'Ernemont. C'est là que l'abbé Bournisien, dans le roman, avait oublié son parapluie.

Poursuivant sa flânerie à travers Yonville-l'Abbaye, Flaubert parvient ensuite à une place qui ressemble, à s'y méprendre, à ce qu'était encore la place Brévière, il y a une vingtaine d'années : « *Les halles, dit-il, c'est-à-dire un toit de tuiles supporté par une vingtaine de poteaux, occupent à elles seules la moitié environ de la place d'Yonville* ». Les Halles au Beurre, fort médiocres, élevées sur l'emplacement de l'église primitive, encombraient, en effet, à elles seules, toute la partie Nord de la place de Forges. Elles ont été démolies en 1945 (1).

A l'époque du séjour de Flaubert à Forges, cette place était en voie de transformation. Il n'existait précédemment, pour gagner Neufchâtel de ce côté, qu'une mauvaise route, au tracé illogique qui s'éloignait du bourg par le Nord-Est (2). L'église médiévale avait disparu, mais le cimetière qui l'avait entourée et était depuis longtemps désaffecté, existait encore ainsi que l'ancien presbytère, abandonné depuis une vingtaine d'années par le curé. Afin de s'assurer des « *débouchés nouveaux* », comme le dit en souriant le romancier, Forges avait consenti un gros sacrifice. La commune s'était fait autoriser à aliéner les terrains et les bâtiments de ce cimetière et de ce presbytère, afin de permettre aux Ponts et Chaussées d'ouvrir une nouvelle route vers le Nord-Ouest de la place. C'est là ce « *chemin de grande vicinalité qui relie la route d'Abbeville à celle d'Amiens et sert parfois aux rouliers allant de Rouen dans les Flandres* ». On ne saurait être plus précis. La nouvelle voie permettait, en effet, aux voyageurs venus de Neufchâtel de gagner Amiens par Gaillefontaine et Poix et vice-versa. Elle pouvait également les conduire à Gournay-en-Bray et à Beauvais. A tous égards, cette route de simple jonction — qui portait le n° 27 et a pris, depuis lors, le n° 314 — devait avoir une notable importance pour Forges, bien qu'elle n'eût que 604 mètres de longueur. Aussi la ville n'avait-elle pas hésité à s'endetter pour assurer sa construction. En 1848, année où les travaux battaient leur plein, Forges s'était engagé à payer à leur occasion dix annuités de 2.719 francs chacune.

La construction de la nouvelle route — aujourd'hui début de la route de Neufchâtel — avait entraîné de nombreuses modifications dans l'aspect de son voisinage immédiat. C'est alors que fut tracé la place actuelle remplaçant le nœud de carrefours sans symétrie que nous montrent encore les vieux plans cadastraux de l'Hôtel de Ville. Du côté Est, en particulier, un nouvel alignement fut imposé. Une maison aujourd'hui à usage de commerce de couleurs demeure le témoin de ce changement. Son premier étage indique encore la direction des anciennes façades de la place, tandis qu'au rez-de-chaussée, le magasin a été poussé sur la même ligne que les immeubles plus récents.

Sur cette place, Flaubert a montré quatre édifices, dont deux au moins ont été placés là par le seul jeu de son imagination (3).

(1) La Halle au Beurre, abattue en 1945, avait été construite en 1868. Elle n'a donc pu inspirer Flaubert, mais n'en existait-il pas une autre, précédemment, sur le même emplacement ? Un arrêté du 8 mai 1828 du maire Crespin fait allusion à une Halle aux Grains, située en cet endroit.

(2) La meilleure route passait par la rue Marette actuelle, mais elle obligeait à faire un détour.

(3) Un très curieux croquis, dû à Flaubert lui-même et publié par M. Dumesnil dans une récente édition de *Madame Bovary* (Edition Conard), démontre la parfaite identité de la rue des Eaux Minérales, à Forges, et de la Grande-Rue d'Yonville-l'Abbaye. Mais, au-delà de la place Verte, la rue de la République actuelle s'élargit et forme une

Sur le côté Ouest, il a décrit l'auberge du Lion d'Or, avec sa grande porte cochère, sous laquelle s'engouffrait, non sans un grand fracas de ferraille, la lourde *Hirondelle* s'appêtant à gagner sa remise. Bien que sa façade ait été fort modernisée, l'auberge est toujours là. Ses bâtiments semblent dater de la reconstruction du bourg, après le vaste incendie de 1607.

C'est un long corps de logis bâti en bordure de la place et qui semble n'avoir jamais connu d'autre usage. L'enseigne du Lion d'Or se retrouvait d'ailleurs, il y a un siècle, à Neuchâtel, à Gournay, à Londinières, à Foucarmont, à Argueil... Peut-être marquait-elle une affiliation à une Compagnie de voitures bien déterminée.

A gauche de la grand'porte se trouve une petite salle. A droite, une salle de débit qui semble avoir été jadis la cuisine, car une ample cheminée s'y voit encore, mal dissimulée par une cloison de bois. Est-ce là que M^{me} Bovary, le soir de son arrivée à Forges, « *tendit à la flamme, par dessus le gigot qui tournait, son pied chaussé d'une bottine noire ?* » Au-delà se trouve aujourd'hui une vaste salle à manger dont il serait bien malaisé de rétablir par la pensée l'état ancien, mais qui pourrait bien avoir été primitivement partagée en deux pièces. Il est impossible de rien dire de plus et rien ne permet de dire où se trouvait le billard, ni même s'il existait un billard. Flaubert avait d'ailleurs le droit d'imaginer un Lion d'Or tout de fantaisie (1).

Derrière l'hôtel, une vaste cour est bordée de communs qui ont été réédifiés vers 1880 sur l'emplacement de bâtiments plus anciens. Au centre de cette cour, un abreuvoir en pierre et une vieille pompe en fer forgé semblent attendre encore l'équipage fumant de quelque diligence qui ne reviendra plus.

En face du Lion d'Or, Flaubert a campé la maison du pharmacien Homais. Nous dirons plus loin les raisons pour lesquelles nous sommes assez enclin à penser qu'Homais n'est autre que le pharmacien François-Joseph Mallard, premier adjoint de Forges en 1848. Ce Mallard avait son officine dans l'actuelle rue de la République, tout à côté de l'hôtel du Mouton. C'est aujourd'hui la pharmacie Cuisine.

Non loin de la pharmacie, le romancier nous a montré la maison occupée par Charles et Emma Bovary. Cette maison, d'après sa description, avait une seconde sortie sur l'allée, « *qui permet d'entrer et de sortir sans être vu* ». Un des immeubles de la place Brévière actuelle possède encore une sorte de long passage qui donne sur le jardin actuel de l'Hôtel de Ville. Est-ce là ce qui a donné à Flaubert l'idée de cette allée ? Mais une chose est certaine : l'arrière du logis des Bovary, si on le suppose en cet endroit, ne pouvait donner sur la rivière. Celle-ci, qui est l'Épte, ne passe qu'à un kilomètre de là. Ici encore, le maître de Croisset était d'autant plus libre de pétrir à son gré la matière romanesque que, nous pensons l'avoir démontré, les Bovary étaient, pour la plus grande partie de leurs personnages, des êtres de pure imagination dans lesquels Flaubert avait condensé les résultats de nombreuses expériences personnelles.

C'est sur la place, encore, que l'écrivain a fait surgir de toutes pièces un Hôtel de Ville non moins fantaisiste : « *La mairie, dit-il, construite*

sorte de seconde place qui, d'ailleurs, servait de marché à l'époque. On sent très bien qu'à partir de cet endroit, l'imagination de Flaubert a repris ses droits. Une observation semblable peut être faite en ce qui concerne la rivière qui, d'après ce dessin, passe au Nord du bourg.

(1) Il se pourrait très bien que l'Hôtel du Mouton ait fourni, de son côté, quelques éléments à la description du romancier qui y avait, semble-t-il, séjourné.

sur les dessins d'un architecte de Paris, est une manière de temple grec qui fait l'angle, à côté de la maison du pharmacien. Elle a, au rez-de-chaussée, trois colonnes ioniques et, au premier étage, une galerie à plein cintre, tandis que le tympan qui la termine est rempli par un coq gaulois appuyé d'une patte sur la Charte et tenant de l'autre les balances de la Justice ».

Il est vraisemblable que Flaubert avait vu dans quelque bourg un édifice de ce genre qui était bien dans le style du règne du roi-citoyen. Mais ce ne devait pas être à Forges. Le 15 mars 1845, en effet, la commune avait loué de M. Beauvils, une partie de maison située dans la rue de l'Eglise, aujourd'hui rue de l'Abbé Féret. Cette maison était occupée par M^{me} veuve Beauvils, mère du propriétaire. Le loyer stipulé était de 900 francs par an. Dans cet immeuble, on entassa tant bien que mal les services de la mairie, de l'école et la Justice de paix. Mais il apparut que cet arrangement était incommode et les justiciables ne tardèrent pas à se plaindre de ce que les allées et venues de M^{me} veuve Beauvils dans la salle d'audience troublaient l'exercice de la Justice. En 1853, la municipalité transférait tous les services dans un autre immeuble, sis à l'angle de la place Verte et de la rue de l'Eglise, immeuble qui, de nos jours, est habité par le greffier de paix.

Il est visible d'ailleurs que, sur certains points, Flaubert, usant de son droit légitime de conteur, s'efforce de fourvoyer son lecteur. En un endroit, il nous montre l'église à l'extrémité d'une place qui n'est plus la place Verte, puisque, de sa fenêtre, M^{me} Bovary a une vue directe sur elle (1). Ce sont là fort légitimes subterfuges de conteur.

Flaubert continue sa description en déclarant : « Il n'y a plus ensuite rien à voir dans Yonville. La rue (la seule), longue d'une portée de fusil et bordée de quelques boutiques, s'arrête court au tournant de la route. Si on la laisse sur la droite et que l'on suive le bas de la côte Saint-Jean, bientôt on arrive au cimetière ». Rien n'est plus exact ou, plutôt, ne l'était en 1848. La route venant de Gournay, après avoir fait un coude brutal, se confondait avec l'actuelle rue de la République. Quelques centaines de mètres plus loin, par ce qui est devenu la rue Marette, elle donnait une communication directe avec Neufchâtel et Le Tréport. Puis, après être sortie du bourg, elle se partageait comme aujourd'hui en deux branches dont l'une gagnait Buchy et l'autre Saint-Saëns. Rappelons que la route directe de Forges à Neufchâtel — la route 27 — était alors en cours de construction.

Le cimetière se trouvait au même endroit que de nos jours. Flaubert donne à son sujet cette indication : « Lors du choléra, pour l'agrandir, on a abattu un pan de mur et acheté trois acres de terre à côté, mais toute cette portion nouvelle est presque inhabitée ». La Normandie avait éprouvé les ravages du choléra en 1832. Elle devait de nouveau être touchée par ce fléau en 1849. A Forges, dès 1848, il était question d'un agrandissement de ce cimetière.

Nous avons des raisons de penser que, parfois aussi, Flaubert, parvenu à l'extrémité de la rue unique qu'il a décrite, tournait non pas à gauche mais à droite. Il semble qu'il ait aimé à monter la côte dite d'Argueil qui le menait aux abords de la forêt de Bray. Au haut de cette côte se trouvait la fameuse Pâturage. « Il y a un endroit que l'on nomme la Pâturage, sur le haut de la côte, à la lisière de la forêt. Quelquefois,

(1) « La place, dès le matin, était encombrée par une foule de charrettes qui, toutes à cul et les brancards en l'air, s'étendaient le long des maisons depuis l'église jusqu'à l'auberge ».

le dimanche, je vais là et j'y reste avec un livre à regarder le soleil couchant ». Ainsi s'exprime Léon Dupuis dans le roman. On peut penser que Flaubert aima à rêver ainsi là-haut, en admirant un paysage qui est la contre-partie exacte de celui qu'on aperçoit de la côte des Leux. Plus loin, il tient à préciser encore la situation de la Pâture : Léon « *alla sur la Pâture, au haut de la côte d'Arqueuil, à l'entrée de la forêt ; il se coucha par terre sous les sapins et regarda le ciel à travers ses doigts.*

« *Comme je m'ennuie ! se disait-il, comme je m'ennuie !* »

Il est vraisemblable que Flaubert, lui aussi, erra sous les sapins de la forêt de Bray, en contourna le petit étang, en vit les cabanes isolées qui, à cette époque, se dissimulaient sous les futaies. Un jour vint où Rodolphe et Emma lui semblèrent se glisser à travers les sentiers remplis d'ombre, tandis que deux chevaux, abandonnés à la lisière du bois, frappaient de leur sabot la terre rougeâtre et hennissaient doucement...

**

Il semble bien que Flaubert ait emprunté à Forges non seulement une grande partie du cadre d'Yonville-l'Abbaye, mais encore certains de ses personnages ou, parfois, les noms qu'il leur attribue.

Il existe dans les archives de M. Videcoq, notaire à Forges, un très intéressant document qui atteste que Flaubert a dû parfaitement connaître toutes les notabilités du bourg à l'époque où il y séjourna (1). Il s'agit de l'acte de constitution de la Société des Eaux Minérales de Forges, signé le 4 mars 1845. On y voit figurer parmi les actionnaires, en sus de Beaufile, l'ancien notaire qui devait si bien accueillir Flaubert en 1848, l'avocat Senard — celui-là même qui, par sa très habile plaidoirie allait, en 1857, arracher l'acquiescement de l'auteur de *Madame Bovary* (2), le pharmacien Mallard et aussi un Rodolphe — mais oui ! — Jean-Rodolphe de Frey, châtelain du Fossé. Sans doute y avait-il dans cette Société en commandite, dont les actionnaires étaient fort nombreux, d'autres relations des Flaubert, ne fut-ce que le docteur Cisseville fils, alors directeur de l'Etablissement thermal.

Par Beaufile, qui connaissait par cœur toute la Société de Forges-les-Eaux, le romancier dut être inévitablement mis au courant des aventures et des ridicules des uns et des autres. Beaufile faisait partie du Conseil municipal. Comment n'aurait-il pas parlé à ses invités de l'homme qui, en sa qualité de premier adjoint, faisait, en l'absence d'un maire, figure d'arbitre politique dans le pays ?

Cet homme était le pharmacien François-Joseph Mallard. Il était très connu dans Forges pour ses opinions démocratiques, et bien qu'ayant précédemment prêté serment à Louis-Philippe, il s'était rallié avec enthousiasme à la République. Il était très gonflé de sa supériorité, se faisait de ses fonctions une idée sans doute exagérée et ne manquait aucune occasion d'adresser à ses concitoyens des harangues verbeuses, fumeuses, corsées, par instants, d'exclamations ridiculeusement emphatiques. Celles-ci ont dû bien amuser ceux des contemporains qui avaient gardé au fond d'eux-mêmes quelque grain de sel critique.

(1) Je tiens à remercier ici M. Videcoq de la charmante courtoisie avec laquelle il nous a ouvert libéralement ses archives et s'est associé, non sans fruit, on le verra, à nos recherches. Toute ma reconnaissance va également à M. Pierre Vicaire, qui a rassemblé et mis à ma disposition de nombreux et très utiles renseignements.

(2) Marie-Antoine-Jules Senard, avocat au barreau de Paris, était un vieil ami des Flaubert. Il a affirmé dans sa célèbre plaidoirie du 7 février 1857 son admiration pour le grand chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, décédé en 1845, et son affection pour les deux fils qu'il avait laissés.

Ce Mallard semble avoir été, d'ailleurs, un brave homme. Accordons à ses cendres le repos qu'elles méritent.

Il est curieux qu'on ait trouvé un peu partout des prototypes du pharmacien et conseiller municipal Homais, sauf où il s'en trouvait un excellent. Pourquoi aller chercher à Ry le dévot M. Jouanne, qui était bien loin de professer le Voltairianisme cher au père de Napoléon et d'Athalie ? A quoi bon vouloir exhumer la mémoire oubliée du pharmacien de Veules-les-Roses. M. Bellemère ? A Forges, les registres municipaux possèdent les discours in extenso du premier adjoint Mallard qui, emporté par son enthousiasme pour le triomphe des idées nouvelles, abreuva les citoyens du bourg d'une éloquence souvent somnifère, parfois aussi drôlatique.

Ces discours constituent une mine d'assez bon comique. Je ne puis évidemment les analyser tous ici. Je signale cependant comme l'un des meilleurs, pour un humoriste s'entend, celui du 22 avril 1848. M. le premier adjoint et pharmacien Mallard, saluant le maire, M. Constant Dupuis, récemment nommé, y fait des allusions attendries « à la constance et à la fermeté de ses convictions démocratiques », forme des vœux pour « la consolidation du gouvernement républicain » et termine par cette perle qui, si elle fut connue de Flaubert, a dû lui sembler d'une eau magnifique : « *La devise de l'Administration provisoire de Forges sera Homogénéité, Union et Patriotisme !* » En vérité, il n'est pas nécessaire d'aller chercher ailleurs M. Homais. On devait sourire dans le pays du pauvre apothicaire qui semble avoir assez vite disparu du Conseil municipal.

Autre constatation curieuse. La maison où Mallard exploitait sa pharmacie appartenait à une dame Dupuis et ce nom était également porté par le maire de Forges à l'époque du séjour de Flaubert dans la localité. M. Dupuis portait le prénom de Constant, ce qui le différencie du premier amant de M^{me} Bovary, Léon Dupuis. Sans vouloir tirer de tout ceci la moindre conclusion, notons cependant qu'une partie de bois située derrière ceux de l'Epinay porte le nom de Bois de Léon.

Nous nous garderons bien d'émettre l'hypothèse que le respectable M. Jean-Rodolphe de Frey, veuf de Sophie Thomas du Fossé et âgé de soixante-dix-huit ans en 1848, ait inspiré à Flaubert le personnage peu sympathique de Rodolphe Boulanger. Mais ce Suisse de religion protestante portait un prénom fort peu usité en Normandie et que le romancier a fort bien pu noter au passage. Il habitait au Fossé le château toujours existant, entouré de fermes et dont les terres sont arrosées par plusieurs petits cours d'eau. Serait-ce le cadre qui a inspiré à Flaubert sa description, d'ailleurs fort sommaire, de la Huchette ? Mais voici plus curieux encore :

Le 6 décembre 1848 — cinq mois après le séjour de Flaubert à Forges — M. de Frey faisait son testament par devant le notaire de Forges. Un des témoins de cet acte ne fut autre que le pharmacien Mallard. Et voici qui est bien suggestif. Le vieux gentilhomme, entre autres dispositions testamentaires, faisait un legs en faveur de son valet de chambre. Le nom de ce dernier ? Séraphin *Lheureux* ! (1)

Flaubert aimait d'ailleurs à choisir pour ses personnages des noms réels. Homais, Rouault, Bouvard, Pécuchet sont des patronymes rouennais bien connus. Le curé d'Yonville-l'Abbaye s'appelle l'abbé Bournisien. Une famille Bournisien existait à Serqueux en 1848. Après les événements

(1) Ce renseignement nous a été communiqué par M. Videcoq, notaire à Forges.

de 1870-1871, une veuve Bournisien est notée à Forges sur la liste des victimes des pillages allemands.

**

Il nous faut maintenant conclure. Nous tirerons de notre étude les déductions suivantes :

Tout d'abord, il est impossible d'admettre l'équivalence : Emma Bovary-Delphine Delamare, née Couturier, si imprudemment affirmée en 1890 par Georges Dubosc. Du ménage Delamare, du décès de la femme et même de celui du mari, nous ne savons absolument rien. Les pseudo-témoins, autrefois interrogés à Ry sur des points secondaires par des enquêteurs improvisés, n'ont rien révélé pour la raison très simple qu'ils en ignoraient tout. Il est certain que les parents Delamare ont été connus du docteur Flaubert père, mais ceci, quant au roman, ne démontre rien. Et voici qu'un document officiel nous confirme dans notre scepticisme à l'égard de l'aventureuse légende.

L'acte de mariage des époux Delamare-Couturier existe encore à la mairie de Blainville-Crevon. Que nous apprend-il ? Ceci : à la date du mariage — 7 août 1839 — l'officier de santé Delamare habitait déjà Ry. Cette révélation suffit à montrer que, tout au moins dans le premier quart du roman, Charles Bovary n'a rien à démêler avec lui. Delphine Couturier n'a jamais dansé à la Vaubyessard. Pour le surplus, nous avons vu que, dès 1837, Flaubert nourrissait déjà dans son imagination un type, encore rudimentaire certes, mais déjà complet, de femme adultère que son incohérence menait au suicide. *Madame Bovary* s'appelait alors Mazza Willers.

Depuis 1837, Flaubert s'était formé. Il avait connu des passades amoureuses et avait soigneusement étudié une foule de défaillances morales constatées dans son entourage, celles de M^{me} Pradier, entre autres (1), et aussi les circonstances de sa propre amitié amoureuse avec M^{me} Schlésinger. Un abîme séparait le maître qui prenait la plume en 1851 de l'écolier romantique — et romanesque — de 1837.

Flaubert s'est toujours insurgé contre les tentatives d'identification dont furent très tôt l'objet les personnages de son roman. Le 18 mars 1857, il écrivait à M^{lle} Leroyer de Chantepie :

« Avec une lectrice telle que vous et aussi sympathique, la franchise est un devoir. Je vais donc répondre à vos questions : Madame Bovary n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée ».

Il est impossible de contester la véracité de cette déclaration.

Trois ans plus tard, en 1860, Flaubert déclarait encore aux Goncourt qu'il n'y avait, dans toute l'œuvre, « *qu'un seul type esquissé de très loin, d'après nature* », celui de Bovary père. Le père Delamare, nous l'avons dit, devait être connu de la famille du romancier, mais rien ne prouve que ce soit lui qui ait servi de modèle au personnage désigné (2). A notre connaissance, il n'existe dans la copieuse correspondance de Flaubert, ni une page, ni même une seule ligne qui ait trait aux Delamare. A Ry non plus d'ailleurs.

Par contre, nous trouvons dans le roman une description très précise

(1) Parfaitement étudié par M^{lle} Gabrielle Lelou, qui a eu le mérite de les révéler.

(2) On sait que Bovary père se moque volontiers de la religion, veut baptiser son petit-fils au champagne. Il existait une loge maçonnique à Forges, sur la route de Gaillefontaine, et des repas gras y étaient organisés chaque année par les esprits forts de l'endroit. Peut-être Flaubert avait-il été mis au courant de ces particularités.

de Forges-les-Eaux, sous le nom fictif d'Yonville-l'Abbaye. La correspondance nous apprend que l'écrivain fit au moins un séjour dans ce bourg en 1848. Sans doute en fit-il d'autres, car il s'y retrouvait entre amis. Les Chevalier, les Beaufrils, d'autres notabilités encore devaient l'y attirer. Sénard, qui allait être son défenseur, était non seulement actionnaire des Eaux Minérales, mais encore un leader politique qui ne dédaignait pas de venir porter les mots d'ordre démocratiques aux habitants du Pays de Bray. Le 24 septembre 1848, un banquet de quatre cents couverts réunissait à Neufchâtel les patriotes et les autorités. A l'heure des toasts, Sénard fut vigoureusement acclamé, ainsi que le député Desjobert, qui l'avait accompagné (1). Chose curieuse : ce dernier était, lui aussi, actionnaire des Eaux Minérales de Forges.

Nous ne doutons pas qu'il n'y ait encore bien des petites découvertes à faire au sujet des personnages de *Madame Bovary*. C'est en scrutant les dessous de la Société Brayonne du milieu du 19^e siècle, qu'on aura, pensons-nous, le plus de chances d'arriver à des résultats, peut-être curieux. Mais n'oublions pas qu'un romancier est un libre artiste. Il peut avoir de multiples sources d'inspiration, mais, en définitive, il n'est tributaire que de sa fantaisie et de son imagination.

René HERVAL

Grand-Prix de Littérature Régionaliste.

FLAUBERT Normand ou Champenois ?

Flaubert s'est toujours tenu, sans l'ombre d'une hésitation, pour un pur Normand, et presque tous ses biographes ou critiques lui ont emboîté le pas. Il en sera de même pour son ami Bouilhet, et on les nommera couramment, au cours de leur vie quasi commune : « les deux grands Normands ».

Pour Bouilhet, ce qualificatif, pour être rebattu, s'avère résolument faux. En effet, s'il est bien né à Cany (Seine-Inférieure), il ne gardait, en réalité, dans ses veines, qu'une infime part de sang normand : celui d'une aïeule maternelle, noyée parmi des flots d'ancêtres Gascons ou Béarnais. C'était donc uniquement un homme du Midi (2).

Quant à Flaubert, il est mi-parti d'Est et d'Ouest. Car si, sans aucun doute, il descend, par sa mère, d'une bonne lignée normande, il s'affirme tout aussi bien Champenois par son père et la famille de celui-ci, fixée entre Aube et Seine depuis plus d'un siècle. A égalité de départ, comment faire pencher la balance ?

Je sais bien qu'en règle générale, les garçons tiennent plutôt de leur mère. Physiquement, c'est le cas de Gustave, qui montrait la taille élevée et les yeux clairs, à fleur de tête, de sa mère (ainsi d'ailleurs que sa sœur Caroline). C'est Achille qui reproduisait les traits du père.

(1) Renseignements fournis par M^e Videcoq, notaire à Forges, d'après le *Journal de Neufchâtel* du 26 septembre 1848.

(2) Cf. A. Fixot : *Les Amis de Flaubert*. Louis Bouilhet, 4 et sv.

Mais la ressemblance physique ne se double pas toujours, loin de là, de la ressemblance morale ou intellectuelle.

Sans qu'il soit ici question, le moins du monde, de nous enfoncer dans une analyse psychologique, on pourrait rechercher chez Gustave les traits particuliers à l'une et à l'autre race et les apprécier quantitativement et qualitativement, quoiqu'il ne soit pas si simple de caractériser exactement Champenois et Normands. N'insistons pas sur les vieux clichés qui font des seconds uniquement des retors et des processifs et écrasent les premiers sous la riposte du gabelou et ses quatre-vingt-dix-neuf moutons. Pour Flaubert, les deux clichés sont brisés d'avance : il n'était ni bête ni retors, et se montra même toute sa vie d'une incompétence radicale en affaires, jusqu'à la ruine inclusive. De même, au point de vue intellectuel, la Champagne, avec ses grands prosateurs, comme Villehardouin et Joinville, et ses poètes, comme La Fontaine ou Racine, peut s'aligner sans crainte avec la Normandie de Malherbe et de Corneille.

D'une façon générale, la Neustrie d'entre Seine et Bretagne ayant été conquise, ou plutôt occupée dès le 10^e siècle par les Normands, les autochtones, ne pouvant lutter à force ouverte contre les nouveaux maîtres, durent trouver d'autres moyens de défense telle la subtilité des recours juridiques (appuyés d'ailleurs sur la stricte justice des premiers Ducs de Normandie) et une pondération quelque peu forcée peut-être à l'origine, mais qui purent marquer la race de caractères indélébiles.

En Champagne, rien de pareil. D'abord, les habitants demeurèrent libres et indépendants, sous l'autorité de leurs Comtes Palatins (dont l'un, Thibaut IV, fut poète), jusqu'à la fin du 13^e siècle, pour se fondre alors, sans heurt, dans la France royale. Ils connurent donc toujours plus de liberté dans la vie, le langage et les écrits (voir la *Satire Ménippée*) ; d'où davantage d'extériorisation, d'enthousiasme et, si l'on veut, de romantisme (Thibaut IV pourrait être dit le premier des Romantiques). D'autre part, la Champagne, sinon pays de Marche, du moins carrefour des grandes invasions, des champs Catalauniques à la Marne, a gardé plus de sentiments guerriers, comme ses voisins de Lorraine.

Sans doute, le ménage Flaubert a-t-il transmis certaines de ces qualités particulières aux deux races à son rejeton. D'ailleurs, ce dernier reconnaît bien sa dualité de tempéraments. « Je suis un Barbare, disait-il (entendons un Northman), j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses (hum ! ce sont là bien peu caractères de Barbares !), les yeux verts et la haute taille ; mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité. Normands tous que nous sommes, nous avons quelque peu de cidre dans les veines, c'est une boisson aigre et fermentée qui, quelquefois, fait sauter la bonde ! » Et ailleurs : « Il y a en moi deux bonshommes distincts, un qui est épris de gueulades, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit. Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme ». De cette double nature, nous allons peut-être découvrir les raisons profondes dans la race de chaque ascendant.

D'abord la mère. Fille d'un chirurgien, de lignée Pont-l'Évêquoise, elle vit d'abord assez effacée dans l'ombre de son grand homme de mari, dont la personnalité l'écrase quelque peu. Elle resta toujours assez réservée, même renfermée, parfois glaciale, si nous en croyons

Du Camp (1) et M^{me} Colet (2). Pleine de respectabilité bourgeoise, sévère et autoritaire, peu mondaine, elle se cloitra de bonne heure à Croisset avec Gustave qui, s'il l'aimait fort, la respectait davantage et même la craignait, en petit garçon.

Sa propension à la solitude et à l'égoïsme, Flaubert l'a héritée de sa mère. Car, au fond, il resta toute sa vie, sinon un timide, comme le veut Faguet, du moins un sauvage, assez orgueilleux (il l'avoue très volontiers) et fort susceptible (Du Camp en saura quelque chose). C'est pourquoi il se cloîtrait avec tant de facilité dans son Croisset, pour aligner solitairement ses pages et ses repentirs. Pourvu que ses heures fussent réglées une fois pour toutes et que la discipline imposée par lui régnât dans la maison avec un confortable suffisant, il se déclare satisfait, réalisant en somme un bon idéal de bourgeois, d'un bourgeois travailleur et artiste, bien sûr, mais d'un bourgeois (3). Et, dans son œuvre, sa dissection de l'humanité, physique et morale, sa pointilleuse recherche de l'exactitude, son réalisme en un mot, voilà des apports bien maternels et normands.

Mais à vingt-cinq ou trente ans, une claustration comme celle qu'il s'infligeait à Croisset reste « en dehors des conditions de la vie », au moins autant qu'une phrase inharmonieuse. D'où la nécessité, pour parer à ce reflux, de reprendre de temps en temps contact avec le réel et de « faire sauter la bonde ». Nous avons alors le Flaubert jovial, sinon débraillé, emporté et gueulard, hâbleur et sarcastique, rabelaisien, pour ne pas dire plus, enthousiaste et paradoxal, à condition de se trouver dans un cercle d'amis de toute confiance — dont un Gautier fournira le type le plus parfait, l'« idiot des salons » et le « pas du créancier » s'appariant au mieux.

Ces caractères là le rapprochent plutôt de son père. Le Champenois, volontiers satirique (Taine l'a bien vu), mais calme à l'ordinaire, s'emballe aussi avec facilité, en soupe au lait. Le père Flaubert, sérieux et pondéré, éclatait parfois en des colères à tout casser dont tremblaient malades et personnel. Acéré aussi dans ses appréciations, il était craint autant qu'aimé. Pour le reste, il avait passé l'âge des jovialités de carabin et nous ne pouvons guère comparer.

Mais, par dessus tout, il se montrait un bourreau de travail. Depuis le collège de Sens (4), il avait toujours couru de succès en succès. A l'Ecole de Médecine, il se place d'emblée à la tête de sa génération. Elève de l'Ecole Pratique dès 1803, premier Prix en 1804, interne des Hôpitaux (le 3^e) en 1805, Prix d'anatomie et de physiologie à l'Ecole Pratique la même année, Prix d'anatomie en 1806, et cela en face de Marjolin, Baron, Breschet, etc., il lui faut, pour s'arrêter, des hémoptysies répétées (en 1805 et 1806) et les conseils, probablement intéressés de Dupuytren, en face d'un concurrent dangereux, pour accepter un exil à Rouen. Mais, à peine remis, le voilà l'âme de l'Ecole, accumulant tous les enseignements, anatomique, chirurgical, obstétrical, puis la direction d'un grand service et celle de l'Ecole même et une cleintèle considérable, tout cela sans un arrêt, sans un jour de vacances, jusqu'à sa mort, en 1846. Ces qualités de travail ne sont sans doute pas essentiellement

(1) Souvenirs littéraires.

(2) Une Histoire de Soldat.

(3) Lettre à M. du Camp, sept. 1852.

(4) Chéreau, in Dict. Dechambre. Il n'est pas possible d'avoir des renseignements complémentaires à ce sujet, les anciennes archives des églises de Sens ayant été pillées par les Cosaques en 1815. (Communication de M. le Proviseur du Lycée de Sens).

Champenoises — quoique la race se montre à l'ordinaire, à cause de l'infertilité de son sol, laborieuse et dure à la peine — mais elles caractérisent expressément le docteur Flaubert.

Après cela, si Gustave, lui aussi, s'est astreint à un travail continu, comme le bœuf sur son sillon, de la moitié de chaque jour à la mi-nuit, il ne faut pas trop s'étonner, il avait de qui tenir.

Mais le génie littéraire, d'où lui est-il venu ? Le père Flaubert bâillait à la lecture de la première *Education Sentimentale*, c'est entendu. Mais comme il possédait dans sa bibliothèque tous les grands classiques, on peut supposer qu'il les lisait, quoique son éducation eût été surtout poussée du côté des sciences (1). Il n'ignorait rien non plus des œuvres médicales marquantes, anciennes et modernes. N'oublions pas que Gustave le montre comme « un de ces praticiens philosophes qui, chérissant leur art d'un amour fanatique, l'exerçaient avec exaltation et sérénité ». Dans cette exaltation, n'y a-t-il pas un grain de romantisme ? La médecine des trente premières années du siècle (Laënnec mis à part) apparaît quelque peu hors de la Science et plutôt comme une œuvre d'art continuellement recrée par l'inspiration, la décision, l'autorité du praticien en face de chaque patient. Sérénité et exaltation, voilà bien, en l'occurrence, les deux vertus cardinales du grand médecin et du grand artiste. Pourquoi ne pas ranger le docteur Flaubert parmi ces derniers ? L'esprit, en définitive, souffle où et comme il veut. Il a suffi d'un bien léger changement de circuit à travers les cellules de la substance grise pour que cet amour fanatique de l'art médical se muât en un autre, aussi fanatique, celui de l'Art tout court, pour produire Gustave Flaubert.

Ainsi, Fleuriot et Normand en tant que réaliste, l'auteur de *Madame Bovary* se montrerait essentiellement Flaubert et Champenois en tant que romantique... et peut-être aussi en tant qu'artiste de génie.

Docteur André FINOT.

(1) En 1800, son père demandait son admission gratuite à l'École Polytechnique. Ce jeune homme était « déjà très versé dans des mathématiques et autres sciences ». (Girard-Gailly : *Le Grand Amour de Flaubert*, 221).

Ascendance et descendance de Véronique, Delphine COUTURIER

Par Jean-E. FRIÉDERICH

La récente conférence faite par M. René Herval à la Société des Amis de Flaubert ne fera pas souffrir dans son tombeau la pauvre Delphine, dont les restes légers de jeune femme reposent à Ry, pas bien loin du porche de l'église. Ce n'est pas ce cœur sentimental que l'amour blessa, puis tua, qui pour moi se trouve en cause. Si Mazza Willers, l'héroïne de *Passion et Vertu*, a préfiguré Emma Bovary et détrôné avant la lettre l'amoureuse désespérée de Ry, je sais une autre existence qui fut odieusement gâchée et presque torturée par la redoutable légende de Delphine. Que n'a-t-on traité cinquante ans plus tôt — pour la paix de cette vie — l'histoire de fantaisiste et de folle !

Les jours injustement tracassés furent ceux de M^{lle} Lucie-Antoinette-Augustine Lefebvre, née à Rouen le 15 novembre 1861, décédée 27, rue Stanislas-Girardin, le 9 novembre 1941, à l'âge de 80 ans. Cette honorable dame était la petite-fille et la dernière descendante de Véronique-Delphine Couturier, épouse Eugène Delamare, décédée le 6 mars 1848, à Ry. Elle devait me raconter elle-même ses misères qui m'avaient beaucoup ému. Je suis plus désolé encore aujourd'hui en songeant que les tourments endurés par cette pauvre femme furent dus à l'identification d'Emma Bovary en la personne de Delphine Couturier, alors que — nous dit savamment un maître de la littérature normande — l'héroïne du roman et la charmante amoureuse de Ry n'eurent jamais rien de commun !

J'avais connu M^{lle} Lucie Lefebvre dans des circonstances très Flaubertiennes. Je venais de faire un long reportage, à Ry, pour tenter d'établir qu'un petit lit Directoire — aujourd'hui au Musée Flaubert — et un divan, avaient appartenu à Delphine Couturier. Dans la charmante commune où, dans mon enthousiasme, j'avais voulu tout voir et tout entendre, j'avais recueilli l'identité et l'adresse de M^{lle} Lucie Lefebvre en causant de tous côtés, car à cette époque, — c'était en 1931 et je pense que cela n'a pas changé — les Ryssois étaient passionnés de Flaubertisme.

Il y aura bientôt de cela un quart de siècle. Le *Journal de Rouen* ayant publié mon étude en tête de sa page littéraire, je m'avisais de poursuivre l'enquête à Rouen. Je sonnais donc, vers la fin d'un bel après-midi printanier, à la porte du 27 de la rue Stanislas-Girardin, et c'est M^{lle} Lefebvre elle-même qui vint m'ouvrir. Celle en qui devait s'éteindre à jamais la descendance de l'attachante et infortunée Delphine, avait alors 70 ans. Son beau visage calme et doux accusa un léger tressaillement quand je fis connaître le but de ma visite et ma qualité de journaliste. Elle eut un sourire d'un instant, mais je la vis prise d'un véritable effroi quand je la priais de me parler de sa jeune grand-mère, Véronique-Delphine, morte à 26 ans, victime d'un cœur trop aimant.

La hantise d'un passé familial retentissant qu'avait aggravé une fièvre de médisance et de curiosité, habitait, en effet, encore cette excellente femme. Sa longue vie retirée — me dit-elle — avait été sans cesse ternie et rendue perpétuellement inquiète par la pénible célébrité de sa parente. Elle avait tant entendu chuchoter autour d'elle ! Elle redoutait depuis tant d'années la visite d'un reporter ou de quelque littérateur en mal d'enquête !

J'étais là gêné et le jour finissant assombrissait déjà l'aimable logis

d'une pâle pénombre. M^{lle} Lucie Lefebvre me supplia les larmes aux yeux de ne point parler d'elle de son vivant dans quelque publication que ce soit. Elle obtint ma promesse troublée. Et c'est avec joie que je vis s'éclairer de reconnaissance son visage redevenu paisible où je cherchais à retrouver les traits charmants de sa tendre grand-mère, à laquelle j'avais si souvent rêvé.

« Ce qu'elle avait de beau, c'était les yeux », a écrit Flaubert. La septuagénaire avait un regard transparent qui faisait songer aux sources de Ry. C'est moi qui lui souriait, maintenant. Je pensais à ce qu'avait dû être sa jeunesse chez son père, l'honorable pharmacien du 17 de la rue du Sacre, chez qui les premières allusions à la grand-mère Véronique-Delphine avaient dû parvenir aux oreilles de l'enfant. Le pharmacien, qui avait nom Charles-Lucien Lefebvre, avait épousé Alice-Delphine Delamare, fille unique de Véronique-Delphine Couturier, l'orpheline des Bovary, celle qui fut Berthe dans le roman, a écrit Georges Dubosc, dont je vénère la mémoire parfois trop oubliée.

Pauvre chère petite Berthe, douce fleur ternie par un drame atroce suivi de misère :

« Quand tout fut vendu — a conté le maître — il resta 12 fr. 60, qui servirent à payer le voyage de M^{lle} Bovary chez sa grand-mère. La bonne femme mourut dans l'année même. Le père Rouault (Pierre Couturier, père de Delphine) étant paralysé, ce fut une tante qui s'en chargea. Elle est pauvre et l'envoi pour gagner sa vie dans une filature de coton ».

**

Ainsi débuta dans la vie celle qui devait être la mère de la bonne Lucie Lefebvre, dont j'admire la charmante simplicité, rue Stanislas-Girardin. Mais la Providence veillait. L'enfant fut arrachée à la détresse. Son heureux mariage, dix ans plus tard, avec le pharmacien Charles Lefebvre, lui assura une existence confortable que vint égayer la petite Lucie, fille unique du couple, que je devais rencontrer 70 ans après !

La vie de Lucie Lefebvre, nous le savons, fut moins paisible et moins quiète. Lentement, mais impitoyablement, l'opinion et les chercheurs avaient identifié en Véronique-Delphine Couturier la scaïdaleuse Emma Bovary. La marée montante des cancanes et des exagérations perfides avaient fait le reste, au point de découvrir dans sa paisible retraite la petite fille d'Emma et d'en faire une sauvageonne craintive qui, pour cette raison peut-être, ne se maria jamais et n'eut point de défenseur.

La fausse honte de M^{lle} Lefebvre eut déjà été bien injuste si cette douce et timide personne avait été, d'une façon certaine, la petite-fille du modèle — si l'on peut dire — de la grande héroïne littéraire. Mais si, comme l'avait dit Flaubert à ses contemporains excités et comme on nous le dit aujourd'hui, « aucun personnage du roman n'avait existé », quelle odieuse erreur et quelle misérable comédie humaine !

Le soir où je la vis — le seul soir — M^{lle} Lucie Lefebvre tint à me prouver sa reconnaissance et sa confiance pour le silence accepté. Elle me promit la généalogie complète de sa famille, et à quelques jours de là, elle me la fit remettre en me priant de ne la publier qu'après sa mort. J'ai conservé le papier jusqu'à ce jour. Je le sors aujourd'hui de son ombre pour ceux qui croient encore à la légende de la tendre Delphine, car je pense qu'il fixera de façon définitive l'ascendance et la descendance à jamais disparue de la grande amoureuse de Ry.

Voici le document, complété avec la date du décès de M^{lle} Lucie Lefebvre, morte à Rouen, 1, rue de Joyeuse, où elle avait dû être hospitalisée :

LEROUX
Jean-Paul
né en 1775, décédé en 1830

MARTIN
Marie-Anne-Véronique
née en 1780, décédée en 1835

COUTURIER
Pierre-Jean-Baptiste
cultivateur, décédé en 1841

LEROUX
Martine-Madeleine-Véronique
décédée à Blainville-Crevon
le 19 février 1839

DELAMARE
Eugène (Charles Bovary)
Officier de Santé
né à Rouen le 14 novembre 1812
décédé à Ry le 8 décembre 1849

COUTURIER
Véronique-Delphine (Emma Bovary)
née à La Rue-Saint-Pierre le 17 février 1822
décédée à Ry le 6 mars 1848

Mariés à Blainville-Crevon le 6 août 1839

LEFEBVRE
Charles-Lucien
Pharmacien
17, rue du Sacre, à Rouen
décédé à Rouen le 24 avril 1884

DELAMARE
Alice-Delphine (Berthe Bovary)
née à Ry le 29 novembre 1842
décédée à Rouen le 24 juillet 1903

Mariés à Blainville-Crevon, le 30 juillet 1860

LEFEBVRE
Lucie-Antoinette-Augustine
née à Rouen le 15 novembre 1861
décédée à Rouen, 17, rue Stanislas-Girardin
le 9 novembre 1941

M^{lle} Lucie Lefebvre repose aujourd'hui dans la tombe de la famille Lefebvre-Delamare, au cimetière de Blosseville-Bonsecours.

Connaîtrons-nous jamais la vérité profonde sur Emma Bovary et sur Véronique-Delphine Couturier ? Eclaircirons-nous un jour le mystère de l'enfant du Temple, l'énigme de la mort du roi de Rome, le secret du Masque de Fer, dans ce pays où certains ont douté même de la mort de Jeanne sur le bûcher ?

Pour nous qui, de nos jours, ne savons même pas mettre au clair la troublante affaire Sezec, pourrions-nous dire jamais si les pantins de chair du roman de Flaubert ont laissé la trace de leurs pas sur la terre Normande et si Emma — la belle et volage Emma — est vraiment venue payer à notre pauvre monde son tribut de tourments et de douleurs

Un fait est certain : Véronique-Delphine Couturier a vécu par avance l'aventure sentimentale et le drame que Flaubert devait conter. Cette histoire — le fait est non moins sûr — le romancier l'a connue dans ses détails avant d'écrire Madame Bovary. Vous me direz que les tribulations d'un lourdaud sans fortune, trompé par une charmante épouse, ne sont pas tellement chose rare !

Un seul fait fut exceptionnel en l'occurrence : l'immortel génie de Flaubert.

12 janvier 1954.

Jean-E. FRIÉDERICH.

Gustave Flaubert et la Champagne

Parler de Flaubert ? A mon immense regret, il me faut me résigner à ne poursuivre qu'un but précis et restreint : placer le père du roman moderne dans un cadre qui ne manquera pas de vous être familier à tous : l'Aube, le Nogentais, notre région, ce qui nous touche et que nous voyons chaque jour. La vraie personnalité, le génie, la technique de Flaubert-écrivain, ce sont des richesses que l'on doit aller chercher profond ; dès que l'on a commencé à creuser le terrain, la puissance de la curiosité, de la sympathie, vous force de creuser encore. Parler de Flaubert ? J'aimerais le commenter autant que je l'ai étudié, vous emmener à le découvrir — ou à le redécouvrir — comme je l'ai autrefois découvert. Sans doute Frédéric Moreau, Emma Bovary, Bouvard et Pécuchet Saint-Antoine, et aussi la servante au « Cœur simple », et aussi Saint-Julien l'Hospitalier, viendront-ils vous prouver que tout Flaubert, ce sont ses œuvres, que toute sa vie, c'est l'addition de toutes les vies de ses héros. Je ne pourrais manquer, alors, d'aborder le chapitre si important de ses amitiés, de ses affinités, de ses camaraderies. Elles expliquent l'homme, elles expliquent l'œuvre.

Mais revenons en Champagne, sous notre ciel gris, aux rives de notre Seine paisible. Regardez nos villages, regardez nos clochers. Celui de l'ancienne église de Romilly ; celui de Maizières-la-Grande-Paroisse, encore. Entendez-vous, aujourd'hui, 15 novembre 1784, la joie qui emplit l'air, les rues de ce petit pays tout proche ? Un baptême. Celui d'Achille-Cléophas Flaubert, né, le jour précédent, de Nicolas Flaubert, « artiste vétérinaire », et de Marie-Apolline Millon, fille d'un chirurgien. Le curé de Maizières, Louis Rivals, va consigner l'événement au bas d'un

registre qui existe toujours et que chacun d'entre vous pourra utilement consulter. Qui est donc cet heureux père, ce Nicolas Flaubert ? L'histoire nous apprend qu'il naquit à Saint-Just (Marne), à côté de chez nous, le 15 août 1754. Après avoir fréquenté l'école vétérinaire d'Alfort, il s'installa, en 1780, à Bagneux, près d'Anglure. Ouvrons ici une rapide parenthèse sur les ascendants de Nicolas, tous vétérinaires de père en fils. Au 17^e siècle, un Michel Flaubert est maréchal-expert à Bagneux. Son fils Constant lui succède. On possède, ainsi, les noms de cinq vétérinaires, de trois « maréchaux-experts », autrement dits maréchaux-ferrants. Un érudit champenois, M. Reibel, vétérinaire lui-même, en a donné les biographies dans une brochure malheureusement introuvable. Je suis allé, il y a quelques mois, à Bagneux. Le chemin qui mène au cimetière était détrempé et de vieilles croix, sans nom, se tenaient obliquement dans la lumière pauvre de cet après-midi d'hiver. J'ai voulu m'informer, j'ai voulu recevoir le témoignage direct des habitants. « Vous cherchez une « tombe Flaubert » ? Vous êtes sans doute de la famille ?... » Et l'homme que j'interrogeais de se retourner vers son compagnon : « Tu connais cela, toi ? » Ils ne connaissaient pas. Pourtant, comme à Maizières, on m'a ouvert sur un pupitre de l'école du village un très vieux registre d'état-civil qui a bravé les guerres et les pillages. Le nom de Flaubert s'y lit à chaque page. J'ai renoncé à copier les centaines de prénoms groupés sous les chapitres « naissances », « mariages » ou « décès ». Il est incontestable que nous sommes, à Bagneux, au berceau même de la famille Flaubert, qui ne compte plus un seul descendant au pays. Victoire Flaubert, la dernière du nom, mourut le 9 octobre 1926, hameau des Grèves. D'après certains auteurs, Flaubert, que l'on orthographiait primitivement Flobert, dériverait de Frobert, un saint fort honoré, autrefois dans notre région.

Achille-Cléophas, puisqu'il faut revenir à lui, né ce 14 novembre 1784 à Maizières-la-Grande-Paroisse, avait pour sœur une fillette de 20 mois, Eulalie, celle qui, en 1810, épousera l'orfèvre Parain, de Nogent-sur-Seine. C'est dans cette ville que Nicolas se fixe, en pleine fermentation révolutionnaire. Farouche royaliste, il échappe par miracle à la guillotine, grâce, surtout, au courage de sa femme, Marie-Apolline. Son frère, Jean-Baptiste, établi à Bagneux, professe des opinions semblables ; sa belle-sœur est incarcérée à Sézanne et devra le salut à Thermidor. Voilà donc le jeune Achille, fils de Nicolas, futur chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, futur père de Gustave Flaubert, grandissant près de l'église Saint-Laurent. Plus tard, Nogent marquera Gustave, et celui-ci portera son nom à travers le monde. La place d'Armes, les rives de la Seine, sont devenues familières aux lecteurs de Londres, de Rome ou de New-York. Maintenant, Achille-Cléophas est à Paris, où il étudie la médecine. Il s'y distingue, il y brille, il s'y couvre de gloire, de diplômes. Le Premier Consul ordonne que l'on rembourse au père, Nicolas, les sommes qu'il a, en se privant beaucoup, engagées pour financer ces études. Bientôt, Achille travaille sous la haute autorité du célèbre Dupuytren, lequel, si l'on en croit les témoignages, n'hésita point à éliminer un élève que chaque jour transformait en un concurrent redoutable. Le maître adopte, d'ailleurs, la manière élégante. Il fait nommer Achille « prévôt d'anatomie » à l'Hôtel-Dieu de Rouen, dont Laumonier était alors chirurgien en chef. Laumonier le prend vite en estime, et Achille, qui épouse, en 1812, M^{lle} Fleuriot d'Argentan, ne cessa d'offrir à ses compatriotes, à ses confrères, à tout le Corps médical, un exemple parfait de courage, de droiture, de bonté. Laumonier meurt ; Achille, à 43 ans, se voit confier la direction de l'Hôtel-Dieu. Trois ans plus tard, après la venue d'un premier garçon, prénommé également Achille, naît,

le 12 décembre 1821, Gustave Flaubert ; puis, en 1824, ce sera Caroline. Un thème plus large que celui de cette simple causerie me permettrait, comme tous les biographes de Flaubert, de me pencher sur cet attrayant et inépuisable problème littéraire : la formation intellectuelle du romancier, l'installation, en cette tête enfantine, des idées, des sujets qu'il exprimera, plus tard, en ses livres.

Le 1^{er} octobre 1856, Madame Bovary paraît dans la « Revue de Paris ». Le 31 janvier 1857, Flaubert est trainé en Correctionnelle, sous l'inculpation, qui nous semble aujourd'hui ahurissante, d'avoir fait une œuvre immorale. Le 17 novembre 1869, l'Education sentimentale sort des presses de l'imprimeur ; je ne cite ces dates que pour les remettre en mémoire et planter quelques jalons essentiels ; car j'ai posé la question des bases de la formation intellectuelle de Flaubert. Imagination ?... Lectures, rêves ?... Sans doute ; mais, aussi, réalité. Environ tous les deux ans, la famille Flaubert se rend à Nogent-sur-Seine. Caroline Commanville, nièce de Gustave, notera, dans ses Souvenirs intimes : « C'était un vrai voyage qu'on faisait en chaise de postes à petites journées, comme au bon vieux temps ; cela avait laissé d'amusants souvenirs de mon oncle... » Quand nous parcourons la correspondance de Gustave Flaubert, il nous apparaît nettement, ce François Parain, ce petit homme vif, au teint coloré, à l'œil malicieux. Lorsqu'en septembre 1853, Parain meurt, un peu de Gustave meurt avec lui. Entre deux chapitres de Madame Bovary, il pleure ainsi son cher compagnon :

« Nous avons dit adieu au Père Parain ; son gendre est venu le chercher... Il m'aimait d'une façon canine et exclusive. Si jamais j'ai quelque succès, je le regretterai bien. Un article de journal l'aurait suffoqué ».

Au cours de son voyage en Orient, Gustave peint, pour ce vieil amoureux du passé, les paysages bibliques qui se succèdent comme autant de merveilles. Ainsi vont naître ces phrases admirablement cadencées, les plus ignorées sans doute, mais aussi les plus prenantes que Flaubert ait écrites. Il est vrai que Parain a droit à la reconnaissance de Flaubert. Je donne, un court instant, la parole à celui-ci :

« ...J'ai une grande nouvelle à vous annoncer, mon cher oncle. Ce n'est point mon mariage. Je pars, au mois d'octobre prochain, avec Du Camp, pour l'Égypte, la Syrie et la Perse. C'est à vous autres que je recommande ma pauvre mère pendant mon absence qui durera de quinze à dix-huit mois. Ma mère va louer sa maison de Rouen, car elle a l'intention de passer une bonne partie de ce temps à Nogent... Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique, habitué à la fatigue, sachant manier un fusil, intelligent et vif. J'ai songé au jeune Leclerc... Croyez-vous que le choix soit bon ? En cas qu'il soit à Nogent maintenant, je vous réécrirais pour poser mes conditions. Occupez-vous de cela, je vous en prie ».

Ce jeune Leclerc en question est originaire de Courtavant, sur la route de Villenauxe à Pont-sur-Seine. Les deux lettres qui suivent, toujours adressées à Parain, roulent sur les conditions d'engagement du dit domestique. Celui-ci se dérobe, et les voyageurs choisiront, finalement, un domestique corse, dont le nom, Sasetti, a pu, par ce moyen, passer à la postérité.

Le gendre de Parain s'appelle Louis Bonenfant. Marié le 15 mars 1830 à Olympe Parain, il exerça la profession d'avoué. Sa maison existe toujours, et l'une des pierres tombales du cimetière de Nogent porte cette inscription : « Ici reposent Louis Bonenfant, 1802-1887 ; Olympe Parain,

1810-1893 ; Ernest Roux, 1841-1922 ; Emilie Bonenfant, 1843-1928 ». Bonenfant gèrera les biens de Gustave après la mort du chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Ce sera lui, encore, assisté de sa fille Emilie, qui fournira pour l'Education sentimentale des renseignements précieux. Je voudrais vous démontrer, avec des lettres, des citations, que ce livre résume la majeure partie des liens qui existèrent entre Flaubert et l'Aube. Je ne puis que vous engager à comparer les textes, à établir facilement des analogies. Vous constaterez, par la même occasion, avec quelle minutie Flaubert constituait sa documentation.

En 1864, il commença — ou plutôt recommença — d'écrire cette Education qui lui coûta plusieurs années d'un labeur incessant. Si bien que la meilleure vérité historique sur la révolution de 1848, c'est dans ce roman que les spécialistes eux-mêmes la rencontrent. Si bien que la meilleure description de Nogent-sur-Seine, de son charme, de ses mœurs, vous la trouverez, ici et là, dans l'ouvrage, se glissant entre deux aventures parisiennes du jeune Frédéric Moreau, comme autant de trèves poétiques, comme autant de fraîches clartés. Au début de l'Education, au tout premier chapitre, voici l'arrivée du héros de Flaubert : M. Frédéric Moreau, nouvellement reçu bachelier, s'en retournait à Nogent-sur-Seine, où il devait languir pendant deux mois, avant d'aller faire son droit. La côte de Surville apparut, les deux ponts se rapprochaient, on longea une corderie, ensuite, une rangée de maisons basses. A Bray, il n'attendit pas qu'on eût donné l'avoine. Les deux chevaux n'en pouvaient plus. Ils boîtaient l'un et l'autre ; et neuf heures sonnaient à Saint-Laurent, lorsqu'il arriva sur la place d'Armes, devant la maison de sa mère. Cette maison, spacieuse, avec un jardin donnant sur la campagne, ajoutait à la considération de M^{me} Moreau, qui était la personne du pays la plus respectée... M^{me} Moreau nourrissait une haute ambition pour son fils. Quand il entra au salon, tous se levèrent, à grand bruit, on l'embrassa... Ils montaient dans leurs chambres, quand un garçon du « Cygne de la Croix » (je rappelle que cet hôtel existe toujours), apporta un billet. « C'est Deslauriers qui a besoin de moi », dit Frédéric. Le père de Charles Deslauriers, ancien capitaine de ligne, démissionnaire en 1818, était revenu se marier à Nogent ; ensuite, il s'établit marchand d'hommes à Troyes ; le capitaine tenait maintenant un billard à Villeneuve... Deslauriers portait ce soir-là un mauvais paletot de lasting et ses souliers étaient blancs de poussière, car il avait fait la route de Villeneuve à pied, exprès pour voir Frédéric... Ils continuèrent à se promener d'un bout à l'autre des ponts qui s'appuient sur l'île étroite formée par le canal et la rivière (il est question ici de l'île Olive, du nom de la famille Olive, longtemps propriétaire de cette terre). Quand ils allaient du côté de Nogent, ils avaient, en face, un pâté de maisons s'inclinant quelque peu ; à droite, l'église apparaissait derrière les moulins de bois (ceux qui furent incendiés au début de ce siècle), dont les vannes étaient fermées...

Nombreuses fois, Frédéric retournera passer quelques semaines à Nogent-sur-Seine ; il sera, même, fiancé à une jeune fille du pays, Louise Roque, qui le trahira pour épouser son meilleur ami, Deslauriers. Enfin, le livre se ferme sur une ultime évocation de la Seine, des remparts, des ruelles de la petite ville. Ce chapitre, tout le monde l'a lu...

Savez-vous ce que je conseille à ceux d'entre vous qui sont restés insensibles aux attraites du souvenir ? Je leur propose de visiter Nogent par une belle matinée de printemps, avec les deux gros volumes de l'Education sentimentale dans leurs poches ; aucune plaque indicatrice ne les guidera ; mais ils sauront retrouver ce qui se cache sous l'indifférence. Puisque l'on cherche volontiers les « sources », les « clefs » des

œuvres littéraires, je leur promets le plaisir d'en deviner là quelques-unes. La rue Saint-Epoungt, la place d'Armes, la rue des Ponts, voilà, parmi d'autres, des lieux où a soufflé l'esprit.

Vous parler de Flaubert ? Il me semble que je n'ai point commencé encore. Sans commenter ses livres, j'espérais vous le montrer, dans son célèbre cabinet de travail de Croisset, « essayant », de sa voix tonnante, chaque phrase nouvelle. Mais voici que des années après la mort du bon père Parain, alors que Gustave a définitivement opté pour Croisset, une femme, une grande amie spirituelle, le rapproche de ce Nogent-sur-Seine qui avait enchanté sa jeunesse. Coïncidence mystérieuse... Lors de ses années d'existence parisienne, aussi bien dans la fréquentation de l'atelier de son ami, le sculpteur Pradier, que dans celle du salon de la poétesse Louise Colet, Flaubert a connu une foule d'illustres et souvent étranges personnages de Cercles artistes du temps. Dès 1852, par l'intermédiaire de son inséparable Louis Bouilhet, Gustave inaugure la camaraderie sincère, sans éclipses, qu'il vouera jusqu'à sa mort à M^{me} Roger des Genettes. Elle a décrit elle-même, à plusieurs reprises, ces réunions littéraires auxquelles elle participa. Je regrette de ne citer que de brefs extraits de ces descriptions très brillantes :

« C'était en 1850. Je voyais beaucoup M^{me} Colet. Son salon était intéressant... Je viens de relire « Le Satyre », dans la Légende des Siècles. Le livre venait de paraître, quand je lus, pour la première fois, dans le salon de M^{me} Colet, cette poésie superbe. Flaubert et Bouilhet me regardaient. Je ne connaissais pas « Le Satyre », et je ne devais lire que le début, mais le public, empoigné, surexcité, me criait « encore, toujours », et j'allais, j'allais, comme secouée par l'esprit divin, et, arrivée à la fin, haletante, suffoquée, toutes les mains se tendirent vers moi, et Flaubert se mit à mes genoux. C'est un des beaux soirs de ma vie ».

Ouvrez la Correspondance de Flaubert ; sa dernière lettre, le dernier message qui précéda sa mort est pour cette âme d'élite :

« Je me hâte, je me bouscule pour ne pas perdre une minute et je me sens las jusqu'aux moelles ».

Et ces lignes émouvantes, parties de Croisset le 18 avril 1880, arrivaient quelques jours après à Villenauxe-la-Grande, en cette demeure bourgeoise que plusieurs d'entre vous ont certainement visitée, puisqu'elle est devenue le presbytère de la commune. Des témoins — hélas, clairsemés, — d'un passé encore tout récent, vous raconteront avoir, personnellement, apprécié l'intelligence, le cœur de celle qu'ils nomment toujours « M^{me} Roger ». Elle survécut onze ans à Flaubert et mourut à Villenauxe le 12 janvier 1891. Née en 1818, elle était la petite-fille du Girondin Valazé et la nièce du Général Valazé, l'un des conquérants d'Alger en 1830. Par son mariage avec son cousin Roger des Genettes, percepteur à Saint-Maur, près de Paris, elle se trouva apparentée à l'illustre médecin du Premier Empire, le baron Desgenettes. C'était un héros authentique. A Jaffa, il s'inocula le virus de la peste pour relever le courage défaillant des soldats de Bonaparte. Pourquoi M^{me} Roger des Genettes se fixa-t-elle à Villenauxe-la-Grande, renonçant ainsi au prestige dont elle jouissait à Paris ? Tout simplement, cruellement, parce qu'un début de paralysie générale lui interdisait l'usage de la marche et celui de la parole. Des personnes encore existantes, qui l'ont approchée, m'ont expliqué leur difficulté à la comprendre. J'ai relevé, à ce propos, dans la Correspondance, les premières lignes, curieuses, d'une des nombreuses lettres adressées à M^{me} Roger. Cette lettre, datée du 14 juillet 1874, il l'écrivit au cours d'une cure de repos qu'on lui a

conseillée, à Kalt-Bad, en Suisse. L'infirmité de son amie a dû, plus d'une fois, le faire souffrir, lui, bon, pitoyable, épris de justice :

« Pourquoi vous ai-je rêvée cette nuit ? Vous étiez bien portante, vous aviez recouvré la parole et je vous faisais voir mon ancien logement de l'Hôtel-Dieu de Rouen ».

Déjà, quelques mois plus tôt, dans une autre lettre à M^{me} Roger, il s'indigne :

« Je maudis cette idée d'habiter si loin, à Villenauxe ! Comme s'il n'y avait pas moyen d'avoir des jardins à la porte de Paris ! Quel dommage, ou plutôt quel désastre, de ne pouvoir être ensemble plus souvent ! »

Le 8 mai 1880, l'apoplexie foudroyait Flaubert. Ecoutez M^{me} Roger des Genettes, ce 8 mai 1888 :

« Il y a aujourd'hui huit ans que la mort a pris le pauvre Flaubert... Il est parti, mon pauvre ami fidèle, et de cette intimité de seize années, il me reste des souvenirs charmants, des lettres superbes et un inconsolable chagrin ».

Ainsi, M^{me} Roger des Genettes, qui avait, nécessairement, rompu avec la vie parisienne, entretenait-elle, sans faillir, le culte de l'esprit français. Gens de théâtre, gens de lettres, hommes d'église — et ces derniers sont célèbres, puisqu'il s'agit du Père Lacordaire et du Père Didon — continuèrent de lui témoigner leur dévouement et leur sympathie. Elle s'entoura des souvenirs de Flaubert et, le 22 août 1890, elle légua au jeune Pol Neveux, le futur auteur dramatique, qu'elle avait vu tout enfant, le pupitre du romancier. Elle brosse, dans une lettre au même Pol Neveux, datée du 27 novembre 1890, ce portrait du disparu :

« ...Voyez-vous, mon enfant, dans cette intimité de seize ans, je n'ai pas entendu une parole discordante ; ses violences étaient superbes, mais son cœur n'a jamais détonné. Il ne m'a jamais fait une concession, mais il ne m'en a pas demandé. C'était une tendresse noble et libre où l'on se dit tout comme entre honnêtes gens et où l'on écoute le cœur chanter de délicieuse musique. Avec son air de gendarme, il avait des délicatesses très féminines, et je l'ai vu se pencher à la fenêtre de ma chambre, à Villenauxe, pour caresser une fleur qu'il ne voulait pas cueillir ».

Car Flaubert, plus d'une fois, rendit visite à M^{me} des Genettes. Il fut l'hôte de cette demeure solide qui allonge ses murs épais devant un jardin redevenu banal. Dès la mort de l'amie de Flaubert, de nouveaux propriétaires se sont succédés, transformant, réparant, arrangeant. Il ne reste plus rien ; seulement l'encre jaunie de quelques papiers fragiles, seulement un discours classique, perdu dans la bise qui glaçait la terre ouverte, ce jour de janvier 1891 :

« C'était un esprit singulièrement remarquable, brillant et solide, vigoureux et charmant : trempé virile et grâce féminine. Dans sa vieillesse, vous l'avez vue garder jusqu'à la fin la fraîcheur et l'entrain d'un autre âge... »

Le temps a tout emporté des bases matérielles du génie. Les demeures, les arbres et les eaux sont muets, comme les accessoires inutiles d'un théâtre abandonné. La pensée de Flaubert s'en est dégagée, libérée ; elle a conquis son universalité ; elle a grandi, à mesure que s'effaçaient les humbles décors de sa vie humaine. A Bagneux, à Nogent, à Maizières-la-Grande-Paroisse, à Villenauxe, les hommes ont désappris

la gloire de leur village ou de leur cité. Mais le monde n'oubliera jamais l'impérissable Bovary, ni les Trois Contes, ni l'Education sentimentale du Nogentais Frédéric Moreau.

M. J. MAZERAUD

Membre de l'Association « Les Amis de Flaubert ».

(La Vie en Champagne, juin-juillet-août 1953).

Gustave Flaubert à Rouen et à Croisset

Jules Levallois, écrivain d'origine rouennaise et qui fut secrétaire de Sainte-Beuve, a évoqué à deux reprises dans ses Mémoires d'un Critique la physionomie de Gustave Flaubert. Nous avons cru intéressant de reproduire ici, à cinquante ans de distance, ces pittoresques descriptions :

Je parlais de Ry, où s'était fixé mon cousin (1), je courais les châteaux du Héron, de Vasceuil, de Morgny, de Malvoisine, sans pressentir qu'à peu de temps de là, j'aurais à Vasceuil une de mes meilleures relations, sans me douter surtout que dans cette petite bourgade de Ry se déroulait sous mes yeux le roman et le drame que Gustave Flaubert devait illustrer plus tard dans *Madame Bovary*.

J'ai connu, en effet, ou plutôt j'ai vu la véritable M^{me} Bovary (je dis la véritable, car la vraie est celle du roman), et je n'en suis pas plus fier. J'ai connu Homais, dont le second fils, qui ne s'appelait pas Napoléon, a été mon camarade ; je suis allé en visite chez Boulanger de la Huchette ; j'ai voyagé dans l'« Hironnelle ». A tout cela, faut-il le dire, je n'ai guère fait attention sur le moment. Je ne connus le dénouement tragique de l'histoire que deux ou trois mois après qu'il fut accompli. Mais la façon dont je l'appris m'est restée très présente. Par une claire après-midi d'été, sur la grande plaine d'Epreville, nous voyions venir à nous, se détachant à l'horizon, un cheval qui rappelait Rossinante, surmonté d'un cavalier que Gustave Doré n'aurait pas dédaigné pour ses illustrations de Don Quichotte. Ces deux êtres fantastiques s'arrêtèrent à quelques pas de nous. Une conversation insignifiante, traînante, s'engagea. Puis l'homme, triste, affaissé, accablé ; l'animal lamentable, s'éloignèrent, se perdirent dans la direction de Ry. « Tu l'as reconnu, me dit mon oncle ? C'est D..., l'officier de Santé, tu sais le malheur qui l'a frappé ». Il m'en fit alors un bref récit et je n'eus pas de peine à me représenter M^{me} D... que j'avais vue, presque tous les jours, aux dernières vacances.

Ce n'était certes pas une figure à passions. Elle était blonde avec des yeux bleus et un teint de Normande qui, pourtant, vers la fin, tendait à se couperoser. Je ne sais si ses toilettes étaient d'une élégance irréprochable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles étaient, comme on dit chez nous, très voyantes. Elle avait pour les robes roses une prédilection toute particulière. Je ne puis dire si elle était intelligente. Mon cousin et D... étant médecins dans la même localité, porté à porte, on ne se parlait pas, chacun avait son clan qui tournait aux Montaigus et aux Capulets.

(1) Le docteur Laley, qui fut médecin à Ry.

D'ailleurs, ma tante avait dit de M^{me} D... : « C'est une évaporée, elle finira mal... ». Prédiction, hélas ! trop justifiée.

Mon oncle s'était trouvé quelque peu mêlé au drame final. Est-ce lui, comme on l'assure, que le romancier a voulu peindre sous les traits du docteur Canivet ? Je ne sais, mais je lui ai entendu dire qu'il fut le premier appelé auprès de M^{me} D..., lorsque le mal se déclara avec une violence inouïe. Il me parlait aussi de la visite « in extremis » du grand docteur Flaubert, de celui qu'il appelait avec emphase le Dupuytren de la Normandie, et dont le portrait, dans notre salle à manger de Martainville, faisait pendant à la lithographie de Napoléon.

Je ne m'amuserai pas à donner une clé de Madame Bovary, parce que ces mesquines révélations locales n'intéresseraient que peu de personnes aujourd'hui et pourraient en contrister quelques autres fort honorables. Aux gens du métier que ces minuties affriandent, je dirai seulement que dans le nom de Boulanger de la Huchette, l'harmonie syllabique correspond à peu près exactement au nom du personnage réel. Pour baptiser Homais, Flaubert ne s'est pas donné beaucoup de peine. Il a pris simplement le nom d'un filateur voisin du pharmacien. Enfin, dans la syllabe terminale de Bovary, on a vu l'intention raffinée d'incruster le nom de la localité dans celui de la personne.

Il serait curieux de savoir comment Gustave Flaubert fut amené à s'occuper de cette histoire assez vulgaire qu'il a transformée en l'admirable roman que tout le monde connaît. C'est ce que Maxime Du Camp aurait bien fait de nous apprendre au lieu de nous dire que Bovary s'appelait Delaunay, ce qui n'est pas exact, et d'entrer sur les misères physiques de Flaubert dans les détails qu'on s'était entendu pour laisser dans l'ombre. Puisqu'il n'y a plus maintenant de difficulté à toucher au sujet, j'ajouterai que l'origine assignée par Maxime Du Camp à la maladie nerveuse de Flaubert est en désaccord avec la tradition rouennaise. Voici ce que j'ai entendu raconter à ma mère, dont le docteur Achille Flaubert, frère aîné du romancier, était le médecin et l'ami : Gustave avait une sœur qu'il aimait tendrement et qui lui fut soudainement enlevée. Lorsque le convoi arriva au cimetière, il se trouva qu'on avait mal pris les dimensions pour le cercueil et qu'il fallut se mettre en travail afin d'agrandir la fosse. Gustave, qui avait voulu conduire le deuil, ne put supporter ce spectacle et fut pris d'une crise nerveuse, qui devait se renouveler à diverses époques de sa vie. Il était aussi de tradition parmi les camarades de collège du romancier que celui-ci et son quasi frère Louis Bouilhet, sous prétexte d'évoquer l'inspiration, ingurgitaient de pleines soupières de café noir, sans une parcelle de sucre. Ce traitement n'était pas de nature à calmer les nerfs.

Vingt-cinq ans plus tard, à propos de la Commune, comme il en a déjà parlé à propos de Barbey d'Aurevilly réfugié chez son père à Saint-Sauveur-le-Vicomte, Levallois évoque de nouveau la figure de Flaubert.

Je n'écris pas l'histoire et je n'ai à raconter ni le siège de Paris ni les commencements de la Commune. A servir dans les vétérans sous un ancien officier de Marine, Chaplain-Duparc ; à veiller nuit et jour sur les boucheries, les boulangeries et les marchés, j'avais pris des rhumatismes qui me contraignirent à un repos absolu. Le 27 mars, je partis pour Rouen, ce qui n'était déjà pas très facile, et je courus, sans m'en douter, un véritable danger. Dans le compartiment, en face de moi, trois messieurs avaient pris place, deux très jeunes, le troisième assez âgé. Quand le train eut passé le pont d'Asnières, il s'arrêta brusquement. Les portières du wagon furent ouvertes avec violence, et les fédérés, la baïonnette au bout du fusil, nous sommèrent rudement de montrer nos

papers. Ma pancarte de garde civique les contenta. Il se trouva que mes voisins étaient en règle également et l'on nous laissa continuer notre route. Les trois messieurs gardaient un profond silence. Lorsque nous fûmes à Vernon, un des jeunes gens se tournant vers le monsieur âgé, lui dit : « Eh bien, mon Général, nous l'avons échappé belle ! » J'appris alors que je voyageais avec le Général Blanchard et ses deux aides de camp. Or, le Général était activement recherché par la Commune, et s'il avait été arrêté à Asnières, on m'aurait compris dans la rafle et j'aurais bien pu finir rue Haxo ou dans quelque abattoir semblable.

L'impression que je reçus à Rouen fut celle d'un bain de glace en sortant d'une étuve. Nous autres Parisiens étions très fiers de nous être si bien et si longtemps défendus, mais en province, on ne voyait pas les choses du même œil. On nous accusait presque d'avoir par notre obstination rendu la paix plus onéreuse et ruiné le commerce. Ce qui surprendra peut-être le lecteur, c'est que le personnage qui me débita le plus violent réquisitoire contre Paris et les Parisiens fut, non pas un notable commerçant ou un rentier troublé dans sa tranquillité, mais tout simplement Gustave Flaubert.

Nos relations avaient été fort inégales. Tout d'abord, Flaubert m'avait su gré d'avoir quelque peu tourmenté Sainte-Beuve pour l'engager à lire Madame Bovary et, comme conséquence, à en parler favorablement. Le jugement sévère que je portais sur Salammbô l'irrita profondément. On sait qu'il lui était impossible de supporter la contradiction. Aussi, dans la lettre où il répondait aux critiques de Sainte-Beuve et à d'autres encore, il m'appliqua un fort coup de poing ou de patte, comme vous voudrez. Je suis peu sensible à la mauvaise humeur littéraire et je ne bronche pas aisément. La boutade de Flaubert ne m'empêcha donc point, lorsque parut l'Education sentimentale, de rendre justice à cet ouvrage très étudié, très consciencieux. Le romancier fut touché, vint me voir à Saint-Cloud. Nous causâmes longuement, cordialement, étant du même pays, connaissant les mêmes personnes, un de mes cousins étant l'un des meilleurs élèves de son père et son frère Achille étant le médecin de ma mère. Nous fîmes la paix en bons Rouennais, mais non pas une paix normande.

Il était donc tout naturel que, me trouvant à Rouen, j'allasse jusqu'à Croisset (et non pas au Croisset ainsi qu'on l'imprime toujours), situé au pied des belles collines de Canteleu. Croisset regarde la Seine et rien n'est plus vivant que ce paysage, toujours animé par le passage des voiliers, des embarcations de plaisance, des vapeurs et du célèbre bateau de La Bouille. Flaubert, qui s'ennuyait mortellement dans cette solitude, se montra charmé de me voir. Il me félicita d'être sorti sain et sauf de la gueule du loup et partit de là pour prononcer contre Paris une invective formidable. J'avoue que la Commune ne nous mettait pas en très bonne posture devant l'opinion et que son succès possible se présentait comme une hypothèse peu rassurante. Était-ce une raison pour déclarer que Paris était désormais un lieu condamné, funeste, qu'il ne pouvait plus être la capitale de la France, que jamais une personne riche, tranquille, civilisée, n'y voudrait rentrer ; que la populace s'en emparerait, le mettrait en ruines, n'en laisserait pas pierre sur pierre ? Quant à la littérature, il n'en pouvait plus être question. Je m'enfuis tout épouvanté de cette sombre prophétie. Eh bien, par une ironie singulière, ce qui a été rasé, ce n'est point Paris, c'est la maison de Croisset, et non par des communs, mais par des descendants de M. Homais, qui ont construit à la place une belle raffinerie, dont la fumée réjouit le cœur des bourgeois en route vers La Bouille.

J. LEVALLOIS.

(Mémoires d'un Critique).

Flaubert critique littéraire

Un écrivain de la valeur de Flaubert accuse une personnalité telle qu'il est extrêmement intéressant de la connaître, malgré qu'il ait dit : « L'écrivain ne doit laisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille ».

Comment y arriver ? Un unique moyen s'offre à vous : parcourir la seule de ses œuvres où il se soit mis tout entier, parce qu'elle n'était pas destinée à la publication : sa Correspondance.

Considérable est son intérêt et d'aucuns — Rémy de Goncourt et André Gide, notamment — estiment qu'elle est la plus importante des productions de l'auteur de Madame Bovary ; nous ne sommes pas loin de partager cet avis et persuadé que les lecteurs le partageront à leur tour après avoir lu quelques-unes des pages qui suivent. Admirons, en passant, la perspicacité du fameux graveur belge Félicien Rops, écrivant au penseur wallon Octave Pirmez, après avoir considéré Bouvard et Pécuchet « comme » un livre manqué, ajoutait : « J'ai idée que de tout Flaubert, il ne restera peut-être que cette belle et touchante correspondance ». Encore n'y avait-il de paru, à l'époque, que les deux premiers volumes.

Nous ne parlerons pas, sous cette étiquette, du croquis qu'il traça, environ 1835, de lord Byron et à peine de l'étude sur Rabelais écrite trois ans plus tard, bien qu'elle soit remarquable de jugement et heureuse dans ses déductions. Elle lui fournit, entre autres occasions, celle de dresser un curieux tryptique : Sancho, Gargantua, Falstaff, « trilogie qui couronne amèrement la vieille société ».

« Falstaff est, à lui seul, l'homme de l'Angleterre, le John Bull bouffi de bière forte et de jambon, gros, sensuel » — Flaubert a, sans nul doute, ce disant, pensé à Henri VIII — et dont la seule passion est de s'aimer. C'est l'égoïsme personnifié avec un certain fonds d'analyse et de scepticisme qu'il fait tourner à son profit.

« Sancho Pança, monté sur son baudet, avec sa figure basanée et paresseuse, soufflant la nuit, dormant le jour, l'homme poltron, l'homme qui ne conçoit pas l'héroïsme, l'homme des proverbes, l'homme prosaïque par excellence, n'est-ce pas la raison, criant de toutes ses forces à Don Quichotte d'arrêter et de ne pas courir après les moulins à vent qu'il prend pour des géants ».

Entre ces deux figures, celle de Gargantua est moins précise. « ...Gargantua est moins glouton, moins sensuel que Falstaff, moins paresseux que Sancho ; mais il est plus buveur, plus rieur, plus criard. Il est terrible et monstrueux dans sa gaité ». En somme, il eût pu ajouter à cette esquisse, fortement grossies et beuveries à part, les caractéristiques du tempérament français.

Le 27 juin 1850, Flaubert écrit du Caire à Louis Bouilhet, après avoir lu *La Maîtresse* anonyme, de Scribe, que « l'immondicité ne va pas plus loin, rien n'y manque ». Alors qu'il est à Smyrne, le temps pluvieux l'empêche de sortir. Il en profite pour lire Arthur, d'Eugène Sue : « Il y a de quoi vomir, ça n'a pas de nom. Il faut lire ça pour prendre en pitié l'argent, le succès et le public. La littérature a mal à la poitrine. Elle crache, elle bavache, elle a des vésicatoires qu'elle couvre de taffetas pommadés, et elle s'est tant brossée la tête qu'elle a perdu tous ses cheveux... ».

À Patras, en février de l'année suivante, il reçoit deux pièces de vers de Louis Bouilhet et lui en écrit. Il trouve celle intitulée *Vesper* (1) à peu près irréprouchable. « Le coupe

(1) Inséré dans *Festons et Astragales*.

*Toi tu souris d'espoir derrière les coteaux,
Vesper,*

est bien heureuse, la seconde strophe surtout. L'idylle est bonne aussi, quoique d'une qualité inférieure comme nature essentielle. J'aime ces vers :

L'atelier des sculpteurs est plein de cette histoire.

La gorge humide encor de l'écume des eaux.

Phébé qui hait l'hymen et qu'on croit vierge encore.

Ses pieds nus en silence effleuraient la bruyère (1).

Ta pièce au Vesper est peut-être une des choses les plus profondément poétiques que tu aies faites. C'est là la poésie comme je l'aime, tranquille et brute comme la nature, sans une seule idée forte et où chaque vers vous ouvre des horizons à vous faire rêver tout un jour... »

Causons un peu de Graziella, écrit-il à Louise Colet, en 1852. « C'est un ouvrage médiocre, quoique la meilleure chose que Lamartine ait faite en prose. Il y a de jolis détails, le vieux pêcheur couché sur le dos avec des hirondelles qui rasant ses tempes, Graziella attachant son amulette au lit, travaillant au corail, deux ou trois belles comparaisons de la nature, telles qu'un éclair, par intervalles, qui ressemble à un cliquement d'œil, voilà à peu près tout... Que c'est beau ces histoires d'amour, où la chose principale est tellement entourée de mystère, que l'on ne sait à quoi s'en tenir, l'union sexuelle étant reléguée systématiquement dans l'ombre comme boire, manger, etc. Le parti-pris m'agace. Voilà un gaillard qui vit continuellement avec une femme qui l'aime et qu'il aime, et jamais un désir. Pas un nuage impur ne vient obscurcir ce lac bleuâtre. O hypocrite ! s'il avait raconté l'histoire vraie, que c'eût été plus beau ! Mais la vérité demande des mâles plus velus que M. de Lamartine ; il est plus facile en effet de dessiner un ange qu'une femme ; les ailes cachent la bosse... Rien dans ce livre ne vous prend aux entrailles... »

Vers la même époque, il lit en entier, en français, l'*Enfer*, du Dante. Il en admire les grandes allures, mais trouve que c'est loin « des poètes universels qui n'ont pas chanté, eux, leur haine de village, de caste ou de famille ! Pas de plan ! que de répétitions. Un souffle immense par moments, mais Dante est, je crois, comme beaucoup de belles choses consacrées, Saint-Pierre de Rome, par exemple, qui ne lui ressemble guère, par parenthèse... Cette œuvre a été faite pour un temps, et non pour le temps, elle en porte le cachet ; tant pis pour nous qui l'entendons moins ; tant pis pour elle qui ne se fait pas comprendre ! »

Aussitôt après — Flaubert était un grand liseur, on s'en souvient — il absorbe les quatre volumes des *Mémoires d'Outre-Tombe* et trouve que l'œuvre « dépasse sa réputation »... Châteaubriand est comme Voltaire, ils ont fait (artistiquement) tout ce qu'ils ont pu pour gâter les plus admirables facultés dont ils étaient doués. Sans Racine, Voltaire eut été un grand poète, et sans Fénelon, qu'eût été l'homme qui a fait *Velléda* et *René* !

L'*Ane d'Or*, qui requiert ensuite son attention, est un chef-d'œuvre ; il lui donne « des vertiges et des éblouissements ; la nature pour elle-même, le paysage, le côté purement pittoresque des choses sont traités là à la moderne et avec un souffle antique et chrétien tout

(1) Inséré dans *Festons et Astragales*, sous ce titre : « Nééra ».

ensemble qui passe au milieu. Ça sent l'encens et l'urine, la bestialité s'y marie au mysticisme... »

Quelque temps après, c'est le tour du Périclès, de Shakespeare, « atrocement difficile et prodigieusement gaillard ; il y a des scènes de b... où ces dames et ces messieurs parlent un langage peu académique... Mais quel homme c'était ! Comme tous les autres poètes, et sans en excepter aucun, sont petits et paraissent légers surtout... »

Il trouve Rouge et Noir mal écrit et incompréhensible, comme caractères et intentions. S'étonne que Sainte-Beuve ait mis Beyle à la mode, et de l'enthousiasme de Balzac pour cet écrivain.

Comme il passe des anciens aux modernes et réciproquement, et des Français aux étrangers — éclectisme résultant des échanges d'idées qu'il a, avec Louise Colet surtout, à cette époque — on ne doit nullement s'étonner de le voir lire ensuite *La Case de l'Oncle Tom*. Cela lui paraît « étroit, fait à un point de vue moral et religieux, alors qu'il eut dû être fait à un point de vue humain... Les qualités de sentiment, et il y en a de grandes dans ce livre, eussent été mieux employées si le but eut été moins restreint... »

Quelqu'un que Flaubert aime beaucoup dans ses écrits, c'est Leconte de Lisle : « il a un grand souffle, c'est « un pur ». Il sait ce que c'est qu'un bon vers, mais le bon vers est disséminé, le tissu est lâche, la composition des pièces peu serrée ; il y a plus d'élévation dans l'esprit que de suite et de profondeur. Il est plus idéaliste que philosophe, plus poète qu'artiste. Mais c'est un vrai poète et de noble race ; ce qui lui manque, c'est d'avoir bien étudié le français, j'entends le connaître à fond, les dimensions de son outil et toutes ses ressources ; il n'a pas assez lu de classiques en sa langue ; pas de rapidité ni de netteté, et il lui manque la faculté de « faire voir » ; le relief est absent, la couleur même a une sorte de teinte grise ; mais de la grandeur ! de la grandeur ! et ce qui vaut mieux que tout, de l'inspiration ».

Il a encore moins de sympathie pour Lamartine poète que pour Lamartine prosateur. « Ecrivain sans rythme, homme d'état sans initiative. C'est à lui que nous devons tous les embêtements bleuâtres du lyrisme poitrinaire, et lui que nous devons remercier de l'empire : homme qui va aux médiocres et qui les aime... Un homme qui compare Fénelon à Homère, qui n'aime pas les vers de La Fontaine est jugé comme littérateur ; il ne restera pas de Lamartine de quoi faire un demi-volume de pièces détachées : c'est un esprit eunuque ».

Et ailleurs : « Comme c'est mauvais Jocelyn !... La quantité d'hémistiches tout faits, de vers à périphrases vides est incroyable. Quand il a à peindre les choses vulgaires de la vie, il est au-dessous du commun. C'est une détestable poésie, « inane », sans souffle intérieur ; ces phrases-là n'ont ni muscles, ni sang, et quel singulier aperçu de l'existence humaine ; quelles lunettes embrouillées ! (1)

(1) Flaubert possédait la dixième édition des *Méditations poétiques* de Lamartine, celle de 1823. Son exemplaire porte quelques annotations de sa main. En regard de ce passage de la douzième « méditation » :

« Tu vois qu'aux bords du Tibre, et du Nil et du Gange
En tous lieux, en tous temps, sous des masques divers,
L'homme partout est l'homme, et qu'en cet univers
Dans un ordre éternel tout passe et rien ne change !
Tu vois les nations s'éclipser tour à tour
Comme les astres dans l'espace
De mains en mains le sceptre passe.
Chaque peuple a son siècle et chaque homme a son jour ».

Flaubert trouvant une certaine analogie entre ces vers et la doctrine du

Par contre, quelle délectation que la lecture de La Fontaine. « C'est à apprendre par cœur d'un bout à l'autre. La Courtisane amoureuse, quels vers ! quels vers ! que de tournure et de style !... Songer pourtant que les contes de La Fontaine passent pour un livre ! un livre cochon ! »

Dans une lettre à Louise Colet de la fin de 1852, Flaubert admet que rien n'est « plus mal bâti que bien des choses de Rabelais, Cervantès, Molière et Hugo, mais quels coups de poings subits ! Quelle puissance dans un seul mot !... Ils sont grands « parce qu'ils n'ont pas de procédé ». Hugo, toutefois, en a beaucoup, c'est là ce qui le diminue ».

Dix ans plus tard, exactement, Flaubert sera moins enthousiaste d'Hugo, du moins de sa production d'alors. Les Misérables viennent de paraître et il écrit à M^{me} Roger des Genettes qu'ils l'exaspèrent. « Moi qui ai passé ma vie à l'adorer, je suis présentement indigné »... je ne trouve dans ce livre ni vérité, ni grandeur. Quant au style, il me semble intentionnellement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire ». Et, après avoir longuement développé les raisons de ne pas aimer le livre, il termine : « Voilà mon opinion ; je la garde pour moi, bien entendu. Tout ce qui touche une plume doit avoir trop de reconnaissance à Hugo pour se permettre une critique ; mais je trouve, extérieurement, que les dieux vieillissent ».

Son estime pour le génie du grand poète ne cessait pas pour cela d'être entière. Au début de l'année 1872, V. Hugo s'était étonné de n'avoir point reçu la visite du solitaire de Croisset. Celui-ci crut donc devoir lui en faire une et le trouva « charmant. Je répète le mot — écrit-il à George Sand — pas du tout grand homme ! pas du tout pontife ! Cette découverte, qui m'a fort surpris, m'a fait grand bien. Car j'ai la bosse de la vénération et j'aime à aimer ce que j'admire ».

Cette admiration se manifeste à propos de la publication de *Quatre-vingt-treize* qui lui paraît au-dessus de ses derniers romans. « J'aime beaucoup la moitié du premier volume, la marche dans le bois, le débarquement du marquis et le massacre de Saint-Barthélemy, ainsi que tous les paysages ; mais quels hommes en pain d'épice que ses bonshommes ! Tous parlent comme des acteurs. Le don de faire des êtres humains manque à ce génie. S'il avait eu ce don-là, Hugo aurait dépassé Shakespeare.

Enfin, c'est en mars 1879 qu'il écrit à la princesse Mathilde : « Des œuvres comme *Ruy Blas* vous rafraîchissent le sang ! Cela vous sort de la crasse littéraire qui vous entoure... »

Victor Hugo nous a entraînés un peu loin. Revenons à juin 1853, époque à laquelle Flaubert relit *Grandeur et Décadence des Romains*, de Montesquieu, comme il avait relu auparavant le *Candide*, de Voltaire. « Joli langage ! joli langage ! Il y a par-ci par-là des phrases qui sont tendues comme des biceps d'athlète et quelle profondeur de critique ! Mais je répète encore une fois que jusqu'à nous, jusqu'aux très modernes,

philosophe de la Science nouvelle a écrit le nom de Vico. En marge de la dernière strophe de cette même pièce, il a mis le nom de Racine puis : Lamartine, l'ami, l'homme.

L'ode sur la naissance du duc de Bordeaux lui a suggéré ce commentaire.

Poésie bien chrétienne.

Après avoir lu les derniers vers de l'automne :

« La fleur tombe en livrant ses parfums au zéphire

A la vie, au soleil, ce sont là ses adieux ;

Moi, je meurs ; et mon âme, au moment qu'elle expire,

S'exhale comme un son triste et mélodieux ».

Flaubert a écrit : *Homme de la douleur et de la tristesse.*

on n'avait pas l'idée de l'harmonie soutenue du style, les « qui », les « que » enchevêtrés les uns dans les autres reviennent incessamment dans ces grands écrivains ! Ils ne faisaient nulle attention aux assonances, leur style très souvent manque de mouvement et ceux qui ont du mouvement (comme Voltaire) sont secs comme du bois ».

C'est le soir, au lit, que Flaubert se livre à ces lectures des classiques ; il ne dispose d'aucun moment, même pour lire quoi que ce soit de la production contemporaine, sa journée étant prise par deux heures de langues (latin, grec, anglais), suivies de huit heures de style.

Maintenant (fin 1853), c'est le tour de Boileau. « Cela me semble vraiment fort ; on ne se lasse point de ce qui est bien écrit, le style c'est la vie ! c'est le sang même de la pensée ! Boileau était une petite rivière, étroite, peu profonde, mais admirablement limpide et bien encaissée, c'est pourquoi cette onde ne se tarit pas ; rien ne se perd de ce qu'il veut dire ; mais que d'art il a fallu pour faire cela et avec si peu !... Boileau est un maître homme et un grand écrivain surtout, bien plus qu'un poète... »

Quelques jours plus tard, il passe à Manon Lescaut que distinguent « le souffle sentimental » et la naïveté de la passion qui rend les deux héros si vrais, si sympathiques, si honorables quoiqu'ils soient des fripons. C'est un grand cri du cœur, ce livre, la composition en est fort habile ; quel ton d'excellente compagnie !

Et nous arrivons à la fameuse préface aux *Dernières Chansons*, — livre posthume de Louis Bouilhet — qui constitue, selon nous, un morceau de critique de premier ordre. Ceux qui s'intéressent au talent de Louis Bouilhet, qui est réel, comme ceux qui apprécient à sa grande valeur celui de Flaubert, pourront lire en entier cette préface dont nous ne donnons qu'un très court passage.

« Sa forme est bien à lui, sans parti-pris d'école, sans recherche de l'effet, souple et véhémement, pleine et imagée, musicale toujours. La moindre de ses pièces a une composition. Les rejets, les entrelacements, les rimes, tous les secrets de la métrique, il les possède ; aussi, son œuvre fourmille-t-elle de bons vers, de ces vers tout d'une venue et qui sont bons partout, dans le *Lutrin* comme dans *Les Châtiments*.

» Il a un style qui va droit au but, où l'on ne sent pas l'auteur ; le mot disparaît dans la clarté même de l'idée, ou plutôt, se collant dessus, ne l'embarasse dans aucun de ses mouvements, et se prête à l'action ».

Enfin, il dira de la prose de Renan, malgré l'admiration qu'il a pour son œuvre : « Il n'a pas d'arêtes. Il manque de saillie. Quel dommage qu'il ait trop lu Fénelon ! »

Qu'admirer le plus dans cette critique vivante qui trahit à chaque ligne le tempérament et l'état d'esprit de son auteur : la franchise avec laquelle est exprimée ou la solidité des aperçus et des déductions — souvent passionnées, voire outrancières — qui la caractérisent ? L'une et l'autre, dirons-nous. Elle est d'autant plus sincère et poussée à fond qu'elle n'était pas destinée, dans l'esprit de son auteur, répétons-le, à être publiée, bien qu'on ait tout lieu de croire que Flaubert, appartenant à cette très rare espèce d'hommes qui répugnent à dissimuler leurs sentiments, ne se fut pas exprimé autrement dans un écrit destiné au public.

Maurice HALOCHE (Bruxelles).

Le Pensum de Flaubert

La façon dont Louise Colet obtint un des Prix de l'Académie Française, après lesquels on prétend qu'elle soupirait sans cesse, n'est certes pas inconnue. Elle aurait demandé à son ami Flaubert de lui aligner deux cents vers sur l'Immortalité (c'était un sujet de concours). L'auteur de *Madame Bovary*, rechignant d'abord, aurait fini par consentir. C'est avec ce « pensum » d'un de ses amoureux, que l'ardente muse aurait triomphé.

Anatole France, qui aimait raconter l'histoire aux habitués de la villa Saïd, la pousse beaucoup plus loin. On peut même soupçonner qu'il y met de la malice contre l'Académie à laquelle il appartenait, mais qu'il ne fréquentait plus guère, en poussant le récit à la caricature. Des mémorialistes comme Paul Gsell ou Jean-Jacques Brousson l'ont rapportée.

A la veille du délai d'expiration, Louise Colet, prise de court, qui avait ce soir-là pas mal d'écrivains à sa table, dont Flaubert et Bouilhet, pousse ceux-ci gentiment dans son cabinet de travail :

— Mes mignons, insiste-t-elle, il faut me sauver la vie... Calez-vous dans ces bons fauteuils. Avant minuit, trousses-moi deux cents vers sur l'Immortalité. Voici du papier, de l'encre... J'oubliais ! vous trouverez dans ce placard du tabac et de l'eau-de-vie.

Il paraît qu'elle avait coutume de fumer et de boire comme un Cent-Gardes.

Pendant qu'elle s'éclipse pour rejoindre ses autres invités, les isolés fument, boivent, bavardent :

— Au fait, s'écrie Bouilhet, vers les onze heures, et « L'Immortalité ? »

— Zut ! grommelle Flaubert.

Et ils se remettent à siffler du schnaps.

A minuit moins le quart, Bouilhet supplie Flaubert :

— Soyons raisonnables, mon vieux... « L'Immortalité ? »

Flaubert rechigne toujours ; puis, soudain résigné, allonge la main vers un rayon de la bibliothèque, saisit un Lamartine et, l'ouvrant au hasard :

— Ecris !

Et il dicte deux cents vers des « Harmonies ».

Après le point final, il ordonne, non moins tranquillement :

— Ajoute le titre : « L'Immortalité ! »

A peine a-t-il remis les « Harmonies » en place, que Louise Colet pousse la porte :

— Est-ce fini, mes trésors ?

— Bien sûr... Voilà...

Elle saisit la copie, y jette un coup d'œil et déclare avec une moue de femme gâtée :

— Vous ne vous êtes pas foulés... Enfin, ça ira tout de même. Vous êtes des anges !

Anatole France ajoutait qu'elle les embrassa, présenta le poème et reçut le Prix habituel avec de sérieuses félicitations, grâce à l'appui de son ami, le philosophe Victor Cousin, dont elle avait eu un enfant (une piqûre de cousin ! allait répétant cette mauvaise langue d'Alphonse Kaar).

M. Bergeret prétendait encore qu'on imprima les vers de Lamartine sous le nom de Louise Colet, car personne ne les avait lus, les Immortels, selon lui, ne lisant jamais.

Flaubert ne dévoila cette supercherie que plus tard.

Un peu forte de café sans doute, si l'on ose dire, cette mouture d'Anatole France, qui assurait encore : « Jamais, au grand jamais, les académiciens n'ont ouvert les livres de leurs candidats ».

S'il n'a disparu, peut-être serait-il bon de retrouver ce poème imprimé sur « L'Immortalité », signé Louise Colet, et de le confronter avec celui des « Harmonies », dont l'auteur du « Lys Rouge » affirmait qu'il est la copie.

Quelle « collaboration » : Louise Colet-Lamartine-Flaubert-Bouilhet !

C'est vraiment le poème de « L'Immortalité », même si les Immortels l'ont méconnu.

Gabriel REUILLARD.

(Paris Normandie, vendredi 13 novembre 1953).

Correspondance de Gustave Flaubert

I. LETTRE A CHARLES EDMOND

(Charles-Edmond CHOJECKI)

(En possession de M. le Docteur Jean, Rouen)

Croisset, Lundi soir.

Cher Ami,

C'est encore moi.

Pouvez-vous me donner le renseignement suivant ? Louis Blanc a publié sous Louis-Philippe la Revue du Progrès et le Monde ?

J'aurais besoin de ces deux feuilles !

Cette publication double a commencé je crois, vers 1839 ? Durait-elle encore en 1847 ? Le Sénat la possède-t-il ? Y a-t-il moyen de la tirer subrepticement de la dite boutique ? Une fois bien entendu que les séances de cet Etablissement seront closes.

J'espère vous voir à Paris vers la fin de juillet.

Mille tendresses chez vous et à vous

G^o FLAUBERT.

II. LETTRE DE CHARLES EDMOND

(Charles-Edmond CHOJECKI)

A GUSTAVE FLAUBERT

(En possession de M. le Docteur Jean, Rouen)

SÉNAT

Paris, le 4 Juin 1869.

BIBLIOTHÈQUE

Mon Cher Ami,

Je tiens mon botquin complet et je suis bien aise de l'avoir.

Quel dommage que je ne me sente pas assez fort dans la partie pour vous faire un gros article sur votre intéressant travail.

Ne pourriez vous pas me venir en aide ? Envoyez moi la copie ; je ferai le geai de la fable, et l'article passera incontinent dans le « Temps ».

Tout à vous

Charles-Edmond.

Note de l'Editeur du Bulletin. — Sur cette lettre, Flaubert a écrit de sa main : Remercié et Refusé.

Complétons ces deux lettres par une autre biographie de Charles-Edmond Chojecki :

Littérateur né en Pologne en 1822. Mort à Meudon en 1899. Fut forcé, pour raisons politiques, de quitter son pays. Il s'engagea dans l'armée française, prit part à la guerre de Crimée, devint secrétaire du Prince Napoléon, rédacteur à la Presse, collabora à divers journaux et fut nommé, en 1860, administrateur de la bibliothèque du Sénat.

Outre les ouvrages en polonais, on lui doit des pièces de théâtre en français, dont quelques-unes eurent du succès :

La Florentine (1856), *L'Africain* (1860), *L'Aïeul* (1864), *Le Dompteur* (1870) avec Dennery, *La Baronne* (1871), *Le Fantôme rose* (1873).

On lui doit aussi des ouvrages divers et des romans, notamment *Cazavan en Egypte* (1879), *Harold* (1881), *Louis Blanc* (1883), *La Bûcheronne* (1883).

RECHERCHES

Nous laissons à la sagacité de nos lecteurs le soin de dater exactement la lettre de Flaubert — Croisset, Lundi soir — et de dire quel est « l'intéressant travail » (de Flaubert) auquel se réfère Charles-Edmond, dans sa lettre du 4 juin 1869.

**

III. Lettres à Madame BRAINNE

(Suite)

(Voir le Bulletin n° 4 pour les 12 lettres précédentes)

13

Ma Belle et Chère Amie,

Votre excessif est en train de devenir enragé !! On fait dans Luchon un tel bruit que je ne me tiens plus de colère. Je ne devrais pas bouger

de ma solitude, puisque dès que je mets le pied dehors, je ne trouve que sujets d'irritation ou d'indignation. Je vous assure que cet état parfaitement ridicule pour les autres est pour moi intolérable ! Où s'arrêtera ma susceptibilité nerveuse ? Le docteur Lambron, le médecin de céans, l'attribue à l'abus du tabac. Je fais semblant de le croire. Mais cette opinion me paraît absurde.

Et vous Chère belle normale et saine, comment allez-vous ? et le gamin ? et la petite sœur : l'autre ange, etc., etc... Il me semble que je vous ai quitté depuis longtemps et il m'ennuie de vous énormément. Voilà.

Vous seriez bien gentille de m'envoyer le programme exact de vos vacances, afin de savoir où vous trouver quand je reviendrai, et où vous écrire, d'ici là.

Je ne fais absolument rien. Mes projets de travail ont eu le sort habituel des projets. J'ai lu un roman de Dickens et puis c'est tout. Je voulais vous écrire ce soir une belle lettre — mais de nouveaux arrivants font depuis trois heures un tel vacarme au-dessus de ma tête que je l'ai pas suffisamment libre (la tête). Mais le cœur est tout à vous.

G^{re} FLAUBERT.

Voilà une lettre stupide et qui « ne compte pas » comme disent les enfants. Elle a pour but d'en obtenir une de vous. Je vous baise la main et tout ce que vous voudrez m'abandonner de votre chère personne.

St POLYCARPE.

Maison Binos — Vendredi 12 Juillet 1872.
Bagnères-de-Luchon (H^{te}-Garonne)

**

14

Bagnères-de-Luchon (H^{te}-Garonne)
Rue de la Cité, 8

Maison Bonnette.

Samedi 27 Juillet 1872.

Quel amour de lettre que la vôtre ma chère amie ! et comme j'ai envie de vous embrasser à plein bras pour vous en remercier — et d'abord mille félicitations pour vos succès argento-littéraires. Mais il ne faut pas que la soif de l'or vous pousse trop loin. Ne fatiguez pas la belle personne que chérit St Polycarpe.

Il espère voir bientôt, car vers le 7 ou le 8 Août, il sera de retour à Paris et je ne veux pas me confiner de nouveau dans ma solitude, sans vous avoir présenté mes respects. A peine arrivé là-bas, je vous enverrai un petit mot ou j'irai moi-même rue Mosnier.

Comment ? votre gamin ne se rétablit pas plus vite que ça ! je vous engage fortement à lui faire passer le plus de temps que vous pourrez en pleine campagne ou au bord de la mer. Voici les détails sur votre « cher petit ».

Il s'est abonné à un cabinet de lecture et il lit des choses abjectes, du Pigault Lebrun et du Paul de Koch (je me retrempe dans les classiques comme vous voyez !). Ces lectures après m'avoir fait rire pendant cinq minutes, me feraient pleurer, si je les prolongeais. D'amères

réflexions m'abreuvent en songeant à ce qu'on appelle la gloire littéraire. Ce qui nous semble idiot a été trouvé sublime. Où est le vrai, alors ?

Autre distraction : je vais voir de temps à autre une ménagerie de bêtes féroces ! 3^e volupté, j'ai de temps à autre un dialogue avec Amédée Achard — lequel s'ennuie encore plus que moi à Luchon.

Depuis avant-hier seulement je suis accoutumé « à ces lieux » — car nous avons fait une excursion qui m'a amusé — et le sentiment du voyage m'est revenu ! c'était sur la frontière d'Espagne — je me suis senti hors des bourgeois, hors du faux, hors de toutes les charogneries modernes — et j'aurais très volontiers continué ma route à pied jusqu'à Madrid.

Tel est le caractère de l'Excessif. Vous savez qu'il lui faut en toute chose de l'entraînement.

Mad. Lepic m'a écrit un très aimable billet pour m'inviter à venir à Rabodanges dans la seconde quinzaine d'Août ou au mois d'Octobre. J'ai choisi le mois d'Octobre — et vous, quels sont là-dessus vos projets ? Mais nous avons le temps d'en reparler.

Vous embrasserez bien pour moi l'autre ange n'est-ce pas ? ma nièce me charge de... auprès de vous etc. (ces phrases banales m'ennuient à écrire) — mais ce qui ne m'ennuie pas chère bonne, c'est de vous dire que je suis

Tout à vous

St Polycarpe (qui en songeant à vous
ne pense plus au ciel !)

Vous serez revenue à Paris vers le 8, n'est-ce pas dans 15 jours ? Si vous deviez retarder votre retour, je resterais deux ou trois jours de plus pour vous attendre.

**

15

Paris, Jeudi 15 Août 1872.

6 h. du soir

Pauvre Chère Amie,

Votre lettre me bouleverse ! Envoyez-moi un mot, je n'en demande pas plus, pour me dire que vous n'avez plus d'inquiétude.

En arrivant à Rouen mardi j'irai rue de la Ferme savoir de vos nouvelles.

Est-ce parceque je vous aime que vous êtes affligée ? Le sort s'acharne à tout ce qui m'entoure de près ou de loin !

Embrassez votre pauvre petit malade pour moi et croyez à l'attachement de votre

G^{ve} FLAUBERT

qui vous baise les deux mains bien tendrement.

**

16

Croisset, Lundi 26 Août 1872.

Pauvre Chère Amie,

Je commençais à trouver le temps bien long — quand votre lettre d'hier est venue augmenter mes inquiétudes. Comme je vous plains !

Comme je vous plains ! J'aime à croire qu'Axenfeld a voulu vous effrayer. Il appartient à l'école positiviste laquelle n'est pas tendre. Quoiqu'il en soit, partez au plus vite, et restez là-bas le plus longtemps possible si vous croyez que les Eaux Bonnes font du bien à votre cher Enfant.

Jamais je n'ai plus regretté de n'être pas riche ! Comme je vous sais gênée, je voudrais pouvoir louer pour vous seule, un grand wagon afin de vous faciliter le voyage — et que vous trouviez là-bas, un appartement splendide avec des esclaves attentifs. Que ne puis-je aussi (cela serait plus facile) faire vos articles dans votre papier.

Dés que vous serez arrivée, donnez moi de vos nouvelles.

En vertu de nos affinités sans doute, moi aussi, j'ai mal au bec ! et il faudra un de ces jours que j'aille chez Collignon pour faire inspecter ce qui me reste de molaires.

Je ne fais que penser à votre gamin ! Il traverse un âge critique. Il s'en tirera. Pour supporter plus facilement sa mauvaise humeur dites vous 1^o/ qu'il vous (sic) souffre physiquement et 2^o/ qu'il a « du vague dans l'âme ». A son âge j'étais bien vigoureux, mais j'avais une mélancolie si effroyable que j'en frissonne encore — rien qu'en y songeant. Comme vous allez vous ennuyer là-bas ! A quoi passerez-vous votre temps ? Ecrivez-moi le plus souvent possible, pour vous occuper. On me fera parvenir vos lettres si je m'absente.

Bon courage, pauvre Chère Amie, et mille tendresses de votre

G^o.

**

17

Paris, rue Murillo, 4-7 7bre Samedi 1872.

Pauvre Chère amie, comme je vous plains et comme je pense à vous ! d'abord parce que je vous aime, et puis, en ma qualité de romancier j'ai l'habitude de me mettre facilement dans la peau et le cœur des autres. Je sens donc tout ce que vous savez et je partage vos inquiétudes. Il ne faut pas les exagérer, cependant. Vous voyez bien que votre Henri va mieux depuis qu'il est aux Eaux. J'ai voulu savoir par moi-même ce qu'Axenfeld en pensait, et pas plus tard qu'hier au soir j'ai eu avec lui une longue conférence. Il m'a parlé comme à un confrère et voici le fond de son opinion.

Axenfeld ne pense pas que votre malade ait des tubercules au poumon. Si le sommet en est irrité, cela vient de sa pleurésie mal guérie. C'est la suite d'une affection aigue et non l'effet d'un état constitutionnel. Mais il croit qu'il faut des grandes précautions d'ici à longtemps. Le séjour des Eaux-Bonnes était urgent.

Je lui ai communiqué une idée, que m'avait donné Lapierre et qu'il trouve excellente. Coûte que coûte, Henri doit aller vivre dans un pays chaud « le plus chaud possible » (mot d'Axenfeld). Donc, n'y aurait-il pas moyen de changer sa bourse du collège de Rouen contre une bourse du collège d'Alger ? Ce sera difficile puisque sa bourse est une bourse communale. Mais il faudra faire ça, tout de même. Le bon Lizot arrangera la chose. Axenfeld tient beaucoup à ce moyen de guérison ; qui est même, selon lui, indispensable. Songez que l'hiver va revenir, remettre Henri à Rouen me paraît insensé.

Méditez ce conseil — ma chère Amie, et voyez ce que vous devez faire dès maintenant.

Quant à moi — je suis venu à Paris pour des recherches de documents et de livres relatifs à un nouveau bouquin que je médite pour faire recopier St Antoine — et pour aller chez la Princesse.

Si vous me répondez d'ici à une douzaine de jours, écrivez moi donc rue Murillo.

Je sais que l'autre Géranium a diné samedi dernier chez Caro à Neuville.

Rien de neuf touchant les choses publiques. On est au calme plat.

La Mère Sand m'a écrit quelle avait fréquenté à Cabourg Mad. Pasca. Voilà tout.

Et puis je baise sur les deux joues, votre belle et bonne mine — Continuez à être vaillante pauvre chérie ! Et donnez de vos nouvelles au cher petit.

Combien de temps pensez-vous rester encore aux Eaux Bonnes ?

Le plus longtemps que vous y resterez sera le meilleur, je crois.

G^o.

**

18

Croisset, Lundi 23 Septembre 1872.

Le Cher Petit, ayant suffisamment goûté St Gratien, étant repu de Paris et se voyant à court de monaco, est revenu chez lui, depuis avant hier. Voilà ma chère belle ce qui vous explique pourquoi c'est ma lettre et non ma personne que vous trouvez à votre retour.

Votre dernière m'a fait bien plaisir, elle était pleine d'espoir, on sentait que vous commenciez à re-respirer !

Il me tarde de savoir comment vous avez laissé votre gamin ? Va-t-il rester à Pau ? Quelle décision prenez-vous, etc. ? Pour le faire changer de collège, il faudra peut-être que vous veniez voir le Préfet — et alors on pourra se contempler.

Quelle triste vie que vous menez depuis quatre mois ! Que de chagrins et de dérangements ! Je voudrais bien baiser ces beaux yeux qui s'emplissent de larmes si facilement.

Si vous aviez été à Paris il y a quinze jours je vous aurais prêté un joli manuscrit qui vous aurait causé quelque distraction. C'est un roman du sieur Feydeau, tellement lubrique et indécent qu'aucun éditeur, n'a consenti à le prendre ! on ne va pas plus loin ! si même on y va.

Quant à moi, j'ai fini de relire la copie du bon St Antoine, que je fourre dans un tiroir — et comme s'il n'existait pas, je passe à d'autres exercices. J'entreprends un livre qui va me prendre cinq ou dix ans. Pendant ce temps là, du moins mes ennuis personnels seront atténués. Car plus je vais et plus je suis rébarbatif, indigné, intolérant, névropathe et St Polycarpe que jamais.

Ma sainteté se prosterne devant vos grâces — avec toutes sortes de désir qui n'ont pas le ciel pour objet — à moins que ce ne soit le ciel de votre lit — Pardon ! et mille tendresses encore à vous

G^o.

**

19

Croisset, Samedi 8 Novembre 1872.

Eh bien, c'est du joli, et « ce cher petit » comme on l'oublie ! Pas un mot de vous depuis votre retour. Heureusement que l'autre Ange

m'a donné de vos nouvelles. Je sais, pauvre chérie, que vous êtes acclablée de besogne et non seulement je vous pardonne mais je vous plains. N'importe une épître me sera bien agréable.

Que vous dirai-je, belle et charmante ? j'étudie l'histoire de Théories médicales et des traités d'éducation — après quoi je passerai à d'autres lectures. J'avale force volumes et je prends des notes. Il va en être ainsi pendant deux ou trois ans, après quoi je me mettrai à écrire, tout cela dans l'unique but de cracher sur mes contemporains le dégoût qu'ils m'inspirent. Je vais enfin dire ma manière de penser, exhaler mon ressentiment, vomir ma haine, expectorer mon fiel, éjaculer ma colère, déterger mon indignation — et je dédierai mon bouquin aux Mânes de St Polycarpe.

A propos de choses farces, il s'en passe entre Alex. Dumas et la Mère Henry. J'ignore le fond de l'histoire. Mais il y a des potins relativement au mariage d'Olga. Notre amie avait servi d'intermédiaires pour la correspondance ? Quand j'en saurai plus long si cela nous intéresse.

J'attends très prochainement Tourgueneff et d'Osmoy.

Dès que Carvalho m'appellera à Paris, vous aurez ma visite. Nous nous verrons enfin ! pauvre chérie, quelles tristes semaines vous venez de passer ! Comme je vous ai plaint. Avez-vous des nouvelles récentes de votre fils ?

Mille tendresses et mille baisers de

G^o.

20

Croisset, Mardi fin Novembre 1872.

Non, ma chère belle (et bonne) je ne vous en ai pas voulu le moins du monde pour votre silence ! Je vous savais très occupée — et, quand on a écrit toute la journée, un simple billet le soir est parfois une chose impossible. Voilà ce que ne comprennent pas les infects bourgeois contre lesquels je suis de plus en plus (si c'est possible) enragé.

Cela m'a fait plaisir d'apprendre qu'on avait calé devant vous. Il faut toujours être raide — autant qu'on peut — et si on vous donne un soufflet en rendre quatre. Ce n'est pas évangélique mais c'est pratique. « Le cher Petit » continue à n'être pas gai. Pourquoi ? Tous les amis disparus, la bêtise publique, la cinquantaine, la solitude et quelques soucis d'argent, voilà les causes, sans doute. Je lis des choses très dures, je regarde la pluie tomber et je fais la conversation avec mon chien — et puis le lendemain, c'est la même chose — et le surlendemain, encore la même chose. Bref, je deviens un sot animal, et je suis une « bien mauvaise connaissance » pauvre chère belle.

Je ne sais pas encore quand j'irai à Paris ? Ce sera le mois prochain sans doute ? Si Bouilhet m'appelait pour lire la Féeerie, je me précipiterais vers Lutèce. Mais je n'ai de ce côté là, aucun espoir, je l'avoue.

Dimanche dernier nous avons fait chez R. Duval un dîner qui, grâce à Lapierre, a été folâtre. J'ai trouvé le bon Lizot bien officiel comme idées et l'aimable général me paraît de moins en moins offensif. Quelle belle chose que les bonnes manières ! dans le commerce ordinaire de la vie cela remplace tout.

Elles me forceront (les bonnes façons) de transmettre votre invitation à Laporte. J'en suis vexé. Mais il faut en prendre son parti. Je m'exécute.

Et assez de railler le pauvre festin que je vous ai offert ! Ah ! que

n'ai-je des palais vénétiens pour vous y recevoir.. Là-dessus, rêverie infinie se terminant, comme toujours, par un gémissement échappé de la poitrine de St Polycarpe.

La seule idée gaie qui me soit venue, depuis votre départ — m'a été fournie par mon médecin Fortin. Mais c'est une anecdote tellement obscène que vous me traiteriez d'immonde porc si je vous l'écrivais. Il faudra vous contenter de l'ouïr. Elle donne espoir pour la régénération de la France.

Quand vous écrirez à Mad. Pasca, envoyez-lui de ma part un tas de gentilleses.

Et pour vous chère belle tout votre — G^{re}.

Comme vous m'avez serré le cœur cet été, quand je vous voyais si inquiète de votre fils — et j'éprouve maintenant comme un soulagement physique à vous savoir affranchie de toute angoisse. Encore un baiser et des meilleurs.

**

21

Paris, Mercredi 5 h. (30 Décembre 1874).

Votre lettre de ce matin m'a bouleversé, ma chère amie ! j'ai peur de vous irriter en vous disant qu'il y a peut-être de l'exagération dans vos inquiétudes ? Je voudrais être auprès de vous pour vous remonter un peu. Comme vous devez souffrir, vous ronger, vous embêter seule dans cet hôtel, avec vos tristes pensées ! Un joli jour de l'an, n'est-ce pas ? Mais rappelez-vous que vous avez déjà passé par des affaires semblables suivies de bons moments. Etes-vous bien sûre que le climat de Nice soit aussi bon qu'on le prétend ! Pourquoi pas l'Algérie. Ce qui a sauvé l'oncle pourrait bien sauver le neveu !

Je ne sais que vous écrire. Depuis ce matin, vous me hantez, je vous embrasse, voilà tout.

Il fait ici un froid horrible, atroce. Il a regelé par dessus la neige et le vent vous coupe en quatre. On n'a pour toute consolation que la préface faite par Alex. Dumas à Manon Lescaut avec portrait de l'auteur, pas le portrait de l'Abbé Prévost, non ! mais le portrait de Dumas ! Cela est le comble — et on continue à parler d'Halanzier pour l'Opéra. Où fuir ?

Votre Excessif ne va pas bien. J'ai supprimé le café, espérant par là me rendre un peu moins nerveux — de sorte que je passe mon temps à rêver des demi-tasses.

Notre ami R. Deslandes vient d'être nommé Directeur du Vaudeville — à propos de Vaudeville, il paraît que le sieur Fontaine a peur de vous ? pour avoir été rembaré de la belle façon par votre joli bec !

J'écris à Henri et j'insère dans ma lettre, selon votre désir, un billet de 20 francs.

Donnez moi de vos nouvelles. Ayez-donc de l'espoir. Conservez tout votre courage et croyez bien à l'affection de votre vieux

Polycarpe.

**

22

Nos deux lettres se croisent — Symbolisme !

Oui, je vous attends mercredi à 11 heures 1/2.

Votre

Excessif

s'embête excessivement. Il travaille trop et sa vie est mal arrangée.

Il a eu samedi 53 ans. C'est une consolation et je vous embrasse très fort.

Paris, lundi soir 7 h. (14 Décembre 1874).

G.

**

23

Paris, lundi 4 h. (13 Avril 1874).

Que je sois pendu si je ne viens pas de relire 5 à 6 fois votre charmante, votre exquise lettre, ma chère Amie !

Moi aussi j'éprouve le besoin de vous embrasser, oui, je passerai demain chez vous vers 5 heures. Si je ne vous trouve pas, je repasserais mercredi, sinon jeudi à la même heure.

Je ne vous donne point de rendez-vous chez moi demain, ni après-demain, parceque ces deux après-midi là me sont pris.

Mille tendresses de

St Polycarpe.

Rien de plus bête que du papier à lettre de petit format ! on ne dit pas le quart de ce qu'on veut dire.

Eh bien ! votre excessif (je crois que St Antoine peut me valoir cette qualification) votre excessif, dis-je (tournure de style légère) a toujours mal à la machoire. De plus il a eu fortement mal à la gorge.

Mon bouquin *vs* très bien ! Mille exemplaires ont été vendus depuis mercredi.

Je garde chez moi l'exemplaire de Lapierre.

Ah ! jalouse de la belle Alice, tant mieux !

C'est une tactique de ma part. Suis-je assez roué ! Encore un baiser, et mettez-le, chérie, où il vous plaira, toutes les places de vous étant bonnes.

**

24

Paris, lundi soir 11 h. (Janvier 1875).

Ma Chère belle,

J'avais cru ce matin, pouvoir vous saisir avant votre départ. Vaine espérance ! je suis arrivé en haut de votre escalier, soufflant inutilement.

Votre St Polycarpe (très peu Polycarpe, j'étonne Carvalho par ma douceur) est l'homme le plus occupé de la terre. Il a tous les jours répétition de midi à 5 heures — puis, après son dîner, il corrige les épreuves de Saint-Antoine et il continuera cette existence pendant six semaines.

Je meurs d'envie de vous voir cependant mais comment faire ? A vous d'aviser, je ne vois d'autre moyen que celui-ci : venez me faire une visite le soir, ou dîner avec votre ami en le prévenant la veille.

Demain (mardi) il faut que je sois à 10 h. du matin chez Charpentier. Le soir je resterai chez moi. Mercredi je dine chez la Princesse. Jeudi ou samedi j'irai voir M. Alphonse. Vendredi, j'ai Carvalho à dîner : voilà le programme de cette semaine. Celui de la semaine prochaine sera plus simple.

Je pourrais peut-être aller déjeuner chez vous jeudi à 11 h. moins le quart, je dis peut-être ? ne m'attendez pas.

A vous, chérie, le moins doucement possible

Votre

G^{vo}.

Ce qui serait gentil serait de trouver tantôt à mon retour chez moi un petit mot de vous ! Encore mille tendresses !

**

25

Paris, Mercredi (20 Janvier 1875).

Pauvre Chère Belle,

Que n'étais-je là-bas, quand vous avez été malade ! comme je vous aurais soignée ! et vous auriez vu quel joli infirmier je suis. Comment n'êtes-vous pas morte de désespoir dans cette chambre d'hôtel ! répondez-moi tout de suite pour me dire que c'est fini. Reposez-vous à Toulon et puis revenez pour qu'on vous embrasse très fort.

Vous devez avoir, pourtant, le cœur déserré puisque votre fils s'en est tiré encore une fois. J'ai reçu ce matin une lettre de lui, fort aimable mais qui n'atteint pas aux proportions gigantesques de la précédente.

Raymond Deslandes (le nouveau Directeur du Vaudeville) a été chez vous pour vous parler de Mad. Pasca, et vous prier de lui faire entendre raison. Il paraît qu'elle a des exigences terribles ! Raymond la trouve grisée par ses succès pétersbourgeois. A propos de théâtre vous êtes bien heureuse de ne pas subir la scie de l'Opéra ! dont l'inauguration a été quelque chose de lamentable. Pendant quinze jours, Halanzier a été le plus grand personnage de l'Europe. Il me gêne et je demande nettement à ce qu'il soit guillotiné.

Je ne plaisante pas du tout, ce monsieur symbolise pour moi la peste moderne à savoir le Commun dont les races latines sont maintenant dévorées jusqu'à la moëlle.

Halanzier, la Préface de Dumas et Villemessant, sacré nom de Dieu ! C'est trop !

Vous avez raison, votre comparaison est juste, je suis constamment sur le point d'éclater, et je crois même qu'il y a de fortes fêlures à la machine ! tout cela ne dénote pas un grand esprit, mais qu'y faire ?

Donc je vous becote fièvreusement pour me calmer
et suis votre

G^{vo}.

**

26

Paris, jeudi soir 25 Février 1875
Minuit.

Eh bien ! votre excessif a été excessivement malade de la grippe. Voilà plus de quinze jours que je n'ai mis les pieds dehors et ma prostration physique et morale était telle que je n'avais pas la force de vous écrire. Telle est la pure vérité, ma chose belle.

J'ai passé des nuits entières à tousser sans relâche. Aujourd'hui seulement, ça va un peu mieux, cette abominable toux m'ébranle la cervelle et les entrailles. Bref, vous ne pouvez pas imaginer un homme

plus embêté, et plus las de sa propre (ou malpropre) personne. Dans tout cela, et c'est le pire, il m'est impossible de travailler, de sorte que je reste au coin de mon feu, solitairement, à gémir et à broyer du noir, près duquel l'ébène est couleur de rose.

Votre lettre m'apporte quelque chose de bon puisque vous me dites qu'Henri va mieux et vous tout à fait bien. L'hiver n'a pas été très gai, n'est-ce pas ? Espérons que l'été sera plus jovial ! Mais je me répète comme vous « à quoi bon vivre » et l'existence commence à me peser rudement. Un signe de ma décrépitude, c'est que je me retourne sans cesse vers le passé. Les souvenirs d'enfance me submergent, et je m'en abreuve avec une joie amère.

L'Établissement de la République (car nous y sommes, jusqu'à une nouvelle bêtise qui détruira celle-là), l'établissement de la République, dis-je, ne suffit pas à mon bonheur. Pourtant, on parle un peu moins d'Halanzier, c'est un soulagement.

Notre ami Deslandes ne veut pas jouer le Sexe Faible tel qu'il est. Il m'a demandé de si grands changements qu'il faudrait refaire toute la pièce ! Elle va donc redormir indéfiniment dans mon tiroir. Tout ce qu'il blâme est justement ce qui avait enthousiasmé Carvalho. Travaillez donc d'après les idées de pareils polichinelles !!!

Mon petit ami Guy dont vous me parlez, continue à canoter avec les canotières. La vue de cette vraie jeunesse me fait du bien tous les dimanches. Le troubadour nommé Laporte gîte toujours à Grand-Couronne. Je pense le voir dans quelques jours, car voilà un mois qu'il n'est venu se rafraîchir dans la Capitale.

Or, on y a (dans la capitale) rencontré votre sœur et son légitime. Pourquoi jamais ne viennent-ils me voir, lorsqu'ils y sont ?

Et nous deux ? combien de temps serons-nous encore loin l'un de l'autre ? Ce n'est donc pas la fin de ce mois que vous reviendrez, puisque vous me dites « peut-être ».

Je vous embrasse à deux bras, très fortement.

Votre G^{vo}.

Une réflexion doit diminuer vos inquiétudes, quand à votre cher enfant. Il gagne du temps. Bientôt il sera tout à fait un homme, et le danger sera peut être passé !

Comme j'ai songé à vous, depuis bientôt deux mois, car moi, je connais votre cœur.

Et la belle Alice, quand revient-elle sur nos bords ?

*

**

27

Chère Belle,

J'ai reçu de votre même une lettre inqualifiable de beauté. Je la garde comme morceau !

J'aurais été vous la montrer sans l'horreur des frimas — et puis à quelle heure vous rencontrer ? vous sortez dès 3 h. et n'êtes jamais chez vous, vers six, qui est l'heure honnête. Pourquoi ne venez-vous pas me faire de visites puisque votre vie se passe en courses ?

Jeudi vers 6 h. (le jeudi n'est-il pas votre jour) je me présenterai chez vous.

D'ici là, un large baiser où il vous plaira de le mettre.

Polycarpe.

(Paris) Lundi 1 h. — (Mars-Avril 1875)

Croisset — Dimanche 18 Juillet 1875.

Non, ma chère amie, je n'ai pas cru un moment que vous puissiez m'oublier — ce qui pour vous, vaudrait mieux cependant, car je suis un triste sujet de réflexions. Les affaires (!) ne sont pas encore terminées, et voilà bientôt quatre mois que nous vivons dans ces angoisses infernales ! En admettant les choses au mieux, il nous restera à peine de quoi vivre (pour le moment du moins) et j'ai bien peur que tôt ou tard il ne faille quitter le pauvre Croisset. Ce sera pour moi le coup de grâce. A mon âge, on ne refait plus sa vie. Vous savez que je ne suis pas poseur. Eh bien, je me crois un homme perdu, on ne résiste pas à un coup pareil ! Cependant si Deauville me reste, si Commanville n'est pas mis en faillite, qu'il puisse re-travailler et que nous gardions Croisset, l'existence sera encore possible. Sinon, non. Quant à gagner de l'argent ? à quoi ! Je ne suis ni un romancier, ni un dramaturge, ni un journaliste, mais un écrivain, or le style, en soi, ne se paie pas. Avoir une place, mais laquelle ? Ah ! la vie est lourde et je souffre horriblement. Tout cela m'a abruti. Je suis même incapable d'une lecture un peu sérieuse.

Quand la grande question sera décidée (celle de la faillite) ce qui aura lieu cette semaine, ou la semaine prochaine, j'irai à Concarneau et j'y resterai le plus longtemps possible, pour prendre l'air, pour sortir du milieu où j'agonise.

J'avais cru jusqu'à présent que la mort était le pire des maux. Eh bien non ! la douleur la plus poignante, c'est de voir l'humiliation de ceux qu'on aime. Ma pauvre nièce me déchire le cœur, précisément parce qu'elle est très courageuse, très noble. Elle abandonne tout ce qu'elle peut donner. Mais cela servira-t-il ?

J'ai tout sacrifié, dans ma vie, à la liberté de mon intelligence ! et elle m'est enlevée par ce revers de fortune. Voilà surtout ce qui me désespère.

Comme je suis égoïste ! Je ne vous parle pas de vous, ni de votre cher fils. Les nouvelles que vous m'en donnez me semblent satisfaisantes. Mais vous me paraissez bien lasse, bien dolente ? Quand nous reverrons-nous ?

L'hiver prochain me fait peur d'avance. Il ne sera pas drôle, j'imagine ?

A bientôt, une bonne lettre comme la dernière, n'est-ce pas ? Dès qu'il y aura du nouveau, je vous l'écrirai.

Je vous embrasse tendrement et suis votre Excessif
excessivement embêté, et il y a de quoi l'être ! hélas !

G^{ve}.

**

Croisset Mercredi fin Juillet, début Août 1875.

Je suis attendri jusqu'aux larmes par vos offres de service, ma Chère Amie. J'en userai peut-être, mais pour le moment je n'ai besoin que de vous remercier.

Rien de nouveau, rien de décidé. Mais d'ici huit jours, il y aura une solution quelconque. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Commanville est ruiné.

La fortune de ma nièce restera à peu près intacte, puisqu'elle a été mariée sous le régime dotal. Quant à moi, j'espère qu'on me servira mes revenus — et que nous ne serons pas obligés de vendre Croisset. N'importe ! je suis atteint jusque dans les moëlles, et je ne me relèverai pas de ce coup là.

A force de volonté, je me suis remis au travail, cependant, mais avec quels dégoûts, ma chère belle ! Les journées sont bien longues, je crève de chagrin, voilà le vrai.

Dans l'état actuel des choses, il m'est impossible de faire aucun projet, même à courte échéance. Je ne sais donc pas si j'irai à Concarneau (j'en ai pourtant grande envie) ni ce que je deviendrai plus tard. Une seule chose pourrait me remonter, ce serait une très belle inspiration littéraire, une idée magnifique surgissant tout à coup et qui me ferait oublier la vie. Mais c'est demander l'oïseau bleu.

Combien de temps resterez-vous encore à Royat ? et au retour où irez-vous. Donnez-moi de vos nouvelles, vos lettres me font du bien.

Amitiés « à la compagnie », et à vous mes meilleures tendresses.

G^{ve}.

**

30

Concarneau

HOTEL SERGENT

Samedi 2 Octobre 1875 — 6 h.

Et d'abord, ma chère belle, je n'ai pas été à Paris. Ainsi je ne mérite aucun reproche, car je suis venu ici directement de Deauville par Lisieux.

Vous ne me parlez pas de vous, dans votre lettre ? Lapière m'a dit que vous étiez très triste ; est-ce vrai ? Il a été excellent pour nous ce bon Lapière, il s'est montré un véritable ami.

Quant à moi, que voulez-vous que je dise, ma chère amie ? Je suis un homme de la « décadence », ni chrétien, ni stoïque et nullement fait pour les luttes de l'existence. J'avais arrangé ma vie pour avoir la tranquillité d'esprit, sacrifiant tout dans ce but-là, refoulant mes sens, et faisant taire mon cœur. Je reconnais maintenant que je me suis trompé ; les prévisions les plus sages n'ont servi à rien et je me trouve ruiné, écrasé, abruti.

Et puis, notez que j'ai bientôt 54 ans. A cet âge, les habitudes sont tyranniques, et on ne refait pas sa vie. Pour faire de l'art, il faut avoir un insouciant des choses matérielles, qui va me manquer désormais ! mon cerveau est surchargé par des préoccupations basses, je me sens déchu ! Enfin, votre ami est un homme fini !

Et je vous assure que je fais des efforts pour sortir de là. La semaine prochaine je me mettrai à écrire un petit conte. Mais la Foi n'y est plus ; on ne résiste pas à des coups pareils.

Ici cependant, je vais mieux qu'à Croisset. Savez-vous que ma pauvre nièce et moi nous avons passé cinq mois, dans l'état des gens qui sont traduits en cours d'assises, c'est à dire dans une angoisse mortelle et incessante. Chaque jour n'était qu'un long supplice. Enfin, hier seulement la liquidation est signée. L'honneur sera sauf, mais rien que cela. Votre ami Delahante a été très gentil avec moi. Ce ménage est fort aimable.

Mes jours sont employés à manger et à dormir. Je me gorge de homards et de salicoques. Je fais de petites promenades au bord de la mer, en devisant avec l'ami Georges qui me donne des leçons d'histoire naturelle — et nous ne nous disputons pas sur la politique. Quel piocheur, comme je l'envie !

Vous m'avez fait une surprise bien aimable en m'envoyant votre portrait. Il est là devant moi et je le contemple. Ce sont bien vos yeux spirituels et doux, cette fière chevelure relevée sur les tempes, et ces belles grasses épaules qui donnent envie d'en manger. La dentelle qui est du côté droit ressemble à une fleur noire tombée sur du marbre. Cependant, comme il faut toujours faire des critiques, je trouve que la figure est un peu plus ronde que dans le modèle ? N'importe cette petite carte là est faite pour inspirer les sentiments les plus vifs ; et en la considérant de ce chef, ce matin, dans mon lit, je me suis aperçu que j'étais encore un homme.

A quelle époque du mois de Novembre pensez-vous partir pour Alger ? Nous autres, nous ne serons guère à Paris avant le 8 ou le 10 Novembre. Je redoute ce séjour, cet hiver ! Qu'y vais-je faire ? Que deviendrai-je ? A la grâce de Dieu, après tout ! Que ne suis-je insouciant, égoïste, léger ; le fardeau de l'existence serait moins lourd.

Je voudrais bien vous embrasser avant votre départ. Amitiés à votre fils et à Mad. Pasca, et à vous mes tendresses.

G^{ve}.

**

31

Paris, Jeudi, 9 Décembre 1875.

Ah ! enfin voilà une lettre de vous, chère belle. Du reste, j'avais eu, par Mad. Raoul Duval, des nouvelles de votre grâce, et je savais qu'elle avait été fortement secouée sur le paquebot, puis que les Autans avaient disparu, et que tout le reste du voyage Amphitrite s'était montrée clémente. Quel style ! mais je voudrais vous amuser un peu, car vous m'avez l'air bien ennuyé, ma pauvre amie !

Je ne suis pas plus gai que vous — encore moins, j'imagine ? Ce n'est rien à côté de ce que j'étais il y a quelques mois.

L'apparence vaut mieux, je suis moins lamentable à voir ! mais le fond manque d'azur. Toutes les fois que je me couche, je fais cette courte prière à la Grance Force qui nous régit : « Ah, si je pouvais ne pas me réveiller et crever tout doucement sans m'en apercevoir, quelle chance », voilà le vrai. Et au milieu de tout cela, je travaille ! mon petit conte moyennâgeux avance piano, et dans une quinzaine j'espère être arrivé à la fin de la 1^{re} partie.

Mes amis ornent mes salons, le dimanche, et Daudet, particulièrement continue à en faire les délices. Tous les mercredis je dîne chez la bonne Princesse, je devise avec les autres comme par le passé, et on me « trouve bien ». Amen !

Quoiqu'il adienne par la suite, je n'en reviendrai pas, je me sens irrémédiablement usé. J'ai beau ne pas vouloir songer à l'avenir, j'y songe sans cesse. C'est comme un aimable cancer qui me ronge sans relâche. Les plaintes ne servent à rien, n'importe, ça soulage, et dans le silence du cabinet je m'y livre abondamment.

Parlons d'autre chose n'est ce pas ? Mais que vous dirais-je. J'ai été voir M., M^{me} Delahante que j'ai trouvés plus aimables que jamais. Il en

est de même pour les Duval. Mais leur fille ainée devient gênante d'affabilité. Quelle drôle de jeune personne.

Malgré mon amour pour le père Hugo, j'ajourne de jour en jour à retourner chez lui, tant sa manie de politique m'écœure. Et puis, il faut sortir le soir ce qui me coûte beaucoup maintenant. La moindre action me répugne et le peu d'énergie qui me reste, je l'emploie 1^o/ à vivre et 2^o/ à écrire. Au delà, je ne puis plus rien. Nous avons eu pendant quinze jours un froid horrible, agrémenté d'un vent du Nord qui vous cassait la gueule en quatre. Depuis que la neige est fondue, ma poitrine se déserre et l'humeur est moins sombre.

Comme il faut se distraire j'ai été voir Rossi dans *Othello*, mais on a trop éreinté le texte. Les Italiens ont autant que les Français de ce prétendu bon goût qui est de l'idiotisme. Ah ! la bêtise, quel gouffre ! Ce qui n'empêche pas Rossi d'être un grand comédien, nous n'avons pas à Paris son équivalent. A propos de cabots, on a fait à Déjazet des funérailles inouïes ! la foule « encombrait les portiques » comme on dit en tragédie, mais j'imagine que vous lisez le *Figaro* jusque sur « le rivage du Maure » (Béranger) et que vous savez mieux que moi ce qui se passe dans nos murs.

La nomination des 75 sénateurs par eux-mêmes amuse beaucoup le public. Ces gaillards là ne se doutent pas, dans leur cynisme qu'ils instituent l'anarchie. Au reste, je m'en moque profondément mais nous reverrons des choses... graves, comptez-là dessus.

Le bruit court que l'Etrangère de l'immense Dumas pourrait bien remporter une veste, et que la réception d'icelle n'a pas eu lieu comme on le prétend.

Savez-vous qui va être Secrétaire perpétuel de l'Académie Française quand le père Patin va avoir devissé son billard ? Qui ? Camille Doucet ! celle-là est raide ! et on me refait la scie commencée l'hiver dernier par Mr de Sacy. C'est à dire que plusieurs (Zola et Daudet entr'autres) me prêchent pour que je me représente à l'Académie ! mais j'ai des principes moi, et je ne m'exposerai pas à un pareil ridicule.

Je voudrais être à votre place, sous un ciel bleu, au bord de la mer, avec la vue des maisons blanches et des palmiers. Il me semble que cela me rajeunirait ! Tout m'assomme tellement que je voudrais m'enfuir bien loin, oublier tout et recommencer une autre vie. Vous n'imaginez pas comme je me sens l'esprit dégradé par la préoccupation des Affaires ! symbolisme » ma chère belle ! et que je me suis livré à des réflexions. Quelque chose de sale pesant sur moi, m'humilie.

Que ne suis-je couché la tête à l'ombre et les pieds au soleil sur un bon lit de sable !... et si votre belle personne se trouvait là près de moi, quel complément au paysage !

Une chose m'a fait plaisir dans votre lettre, c'est que vous êtes contente de la santé d'Henry. Soignez la vôtre et prenez votre exil en patience, si vous le pouvez.

Le 12 de ce présent mois, dans trois jours, j'aurai 54 ans ! Sujet de rêverie.

Allons adieu ! je vous baise sur les deux lustres que vous appelez vos yeux, et puis, ailleurs, parbleu ! (avec votre permission) et suis très fortement

Votre G^o.

Ma nièce vous écrira très prochainement.

Votre lettre datée du 2 ne m'est arrivée que le 8 (hier au soir).

240, rue du Faubourg-S'-Honoré
Mercredi 5 Janvier (1876).

Votre lettre est venue me trouver le 1^{er} Janvier à 9 h, du matin, dans mon lit ! Pas n'est besoin de vous dire que j'ai vu là « un curieux d'une nature fort aimable : j'ai songé à vous, fortement, je vous ai envoyé, en pensée, un bon souhait du nouvel an, en vous remerciant du vôtre.

Comme votre lettre est triste ! pauvre cœur de mère ! êtes-vous assez tourmentée, tout ce que je pouvais vous dire, vous vous le dites, il est donc inutile de vous envoyer des lieux communs de style épistolaire.

Quant à moi, rien n'est changé depuis ma dernière lettre. Je continue (devant les autres) à être le même homme qu'autrefois, et cela par décence d'abord et par orgueil, ensuite. On avait fait courir de tels bruits sur ma ruine, que les gens (je le sens bien) sont tout surpris de ne pas me voir en haillons. Mon abord leur rengaine la pitié dans la bouche et on cause d'autre chose.

Les affaires !!! ne prennent pas une mauvaise tournure. Il y a un peu plus de bleu à l'horizon ! mais... les choses ne sont pas près d'être rétablies ! si jamais elles le deviennent ! N'importe, il me semble je ne sais pourquoi que 1876 ne sera pas si abominable que 1875 ! C'est peut-être parceque je le désire, et puis qu'on se lasse d'être triste, comme on se lasse de tout !

Les Lapière ont diné chez nous le lundi de la semaine dernière. Pendant tout le temps du repas, votre sœur n'a pas fait autre chose que de blaguer effroyablement son époux, l'accusant de s'encroûter à Rouen, de devenir une bedolle, de prendre des idées d'épicier, etc. Elle était bien drôle, et nous a beaucoup amusés.

Que pourrais-je vous dire, moi, pour vous amuser ? Je cherche et ne trouve rien, car je deviens étonnamment bête, le grand ressort est cassé.

Ma petite historiette (religioso, poétique et moyennageusement rococo) avance un peu. Je l'aurai terminé, je pense, vers la fin de Février ? Il me répugne de la publier dans le Figaro (du Dimanche) bien que ce soit là le meilleur placement possible. D'autre part, Tourgueneff veut la traduire en russe pour une revue de Pétersbourg. Mais tout cela ne peut être fait avant deux mois. Or, dans deux mois nous tombons en pleines Chambres, et moins que jamais on s'occupera de la pauvre et sacro-sainte Littérature.

On a parlé pendant trois jours de la mort des grands hommes suivants : Lagueronnière, Jubinal et St Georges, puis c'est fini pour la suite des siècles ! Amen ! Il paraît que le premier de ces cocos a laissé de telles dettes que ses fils refusent sa succession, et le dit sieur se faisait, avec son industrie, près de 200.000 fr. par an. Voilà un style productif. Notre ami R. Duval se présente dans notre arrondissement, mais il a un concurrent sérieux, le duc Decazes. S'il n'était pas nommé (ce qui est possible) j'en serais fâché pour lui, car c'est un bien bon garçon auquel je ne souhaite que du bien.

J'ai vu, hier, la mère Pérot que j'ai trouvée plus charmante que jamais. Elle m'a dit qu'elle trouvait Alex. Dumas « absolument fou ». Il a commencé devant elle une phrase par ces mots : « Moi et Jésus-Christ ». La dessus, rêvez !... Les acteurs qui répètent sa pièce la débînent considérablement. L'heure des revers va peut-être sonner pour lui ? Moi, je crois à un succès quand même.

Mais re-parlons de vous ! ça vaut mieux. Pauvre chérie, comme vous avez l'air de vous embêter sur les bords africains ! A quoi passez-vous votre temps ? Quand nous reverrons-nous ? J'espère que la rechute de votre gentil fils n'a été que passagère ?

Jamais, je n'ai plus désiré votre compagnie que cet hiver et le hasard des choses fait qu'elle me manque ! Pardonnez à ma vanité, mais il me semble que si j'étais auprès de vous je vous serais utile pour vous écouter, c'est-à-dire pour comprendre vos douleurs.

Les miennes ressemblent un peu aux vôtres. Je suis inquiet de la santé de ma pauvre nièce. Elle est dans un état d'anémie incroyable. Elle ne dort plus, et a toutes les nuits, des violentes douleurs intercostales. Pourquoi aime-t-on quelqu'un ? Qu'est-ce que ça rapporte ?

Avez-vous quelques fois des nouvelles de l'ange nommé Pasca ? Si vous lui écrivez, dites-lui que je l'embrasse — moins fort que vous, bien entendu.

Pauvre amie, je pense tristement et tendrement à votre bonne et chère mine. Je baise vos beaux yeux sur les paupières et suis votre vieux

St Polycarpe
qui vous aime.

**

33

Paris, Mercredi 26 Janvier (1876).

Je ne comprends rien à votre silence, ma chère belle ! Il m'inquiète beaucoup.

Mad. Lepic que j'ai vu hier m'a dit que vous lui aviez écrit, il y a une huitaine, une lettre lamentable. Pourquoi n'en ai-je pas une ?

Votre fils est-il plus mal ? Qu'y a-t-il donc ?

Je commence à ne plus songer qu'à vous, et enfin vous me gênez. Prenez cela pour un bon ou un mauvais compliment, à votre choix.

Je me figure votre belle et bonne mine couverte de larmes, et j'ai envie de la baiser, voilà !

Vite un mot qui me rassure.

Votre vieux Père Loulou.

**

34

Paris — Vendredi soir — 18 Février 1876.

Chère Belle,

Je me réjouis de savoir votre fils mieux portant, mais votre état mélancolique m'afflige beaucoup. Vous crevez (pardon du mot) de nostalgie, tout bonnement, ma pauvre amie. Puisqu'il en est ainsi, pourquoi n'abrégez-vous pas le temps de votre exil ? Est-ce qu'on ne se reverra pas avant le milieu d'avril ?

Votre ami continue à supporter le plus patiemment possible sa triste vie ! J'ai fini mon conte, et je vais en commencer un autre, afin d'avoir à l'automne un petit volume. Puis, il est probable que je reprendrai mon grand bouquin. Tourgueneff m'y engage fortement et me traite de lâche. Les affaires de Commanville s'éclaircissent, et il y a un peu d'azur dans notre horizon. Mais, mais, enfin à la grâce de Dieu ! Ma pauvre nièce est

toujours bien anémique. Cependant depuis qu'elle prend des douches, elle me paraît se fortifier un peu ? En revanche son mari tousse comme un misérable ! Ecrivez-lui un petit mot (pas à son mari, à elle-même) quand vous aurez vu Mad. Guillemart. Ça lui fera plaisir. Elle me charge de vous présenter ses amitiés. Car elle est là pendant que je trace ces lignes.

Comme tout semble fait exprès pour ma chagriner et me tourmenter, mon serviteur Emile m'a annoncé ce matin « qu'il quittait son service » parce que « je n'étais plus aimable pour lui, et qu'il voyait bien qu'il ne m'eût plus ». Le mariage l'a dématé, voilà le fait, et il nous quitte sans pouvoir articuler contre aucun de nous trois, le moindre motif de mécontentement. J'avoue que je suis encore assez jeune pour être blessé de cette ingratitude ! Votre ami Polycarpe n'a aucune illusion sur les masses, mais il en aura toujours sur les individus. Enfin, c'est encore un changement d'habitudes, un dérangement dans ma vie qui gêne et m'attriste. Causons d'autres choses !

Quand vous recevrez ceci, nos Législateurs seront élus. Le vomissement que me donne la crise électorale n'a pas de nom ! Quelle époque, est-on bête ! Nom d'un nom ! Est-on bête !

Avec les élections la scie du moment, s'est l'Etrangère ; je ne l'ai pas vue. Les avis sur icelle sont partagés ; ce qu'il y a de certain, c'est que l'idole commence à dégringoler. Le Bourgeois commence à s'embêter des sermons du sieur Dumas ; et la presse, pour la première fois, se met à le juger. L'époque de l'adoration est terminée. Plus je vais, d'ailleurs, et moins je comprends le public qui me semble une bête collective complètement folle !

J'ai vu la première du Prix Martin par Augier et Labiche ; deux malins, ceux-là, ou qui passent tout tels ! Eh bien, leur pièce qui m'a paru, à moi, un bijou et dont le dénouement est un chef-d'œuvre d'originalité et de profondeur, a laissé le public complètement froid ; et aucun des mots n'a été compris. Tirez de là une conclusion ! Laquelle ?

Le nouveau roman de mon ami Daudet Jack est-il arrivé jusqu'à vous ? Tâchez de vous le procurer ; il vous amusera, je crois.

Mon petit disciple Guy de Maupassant continue à faire des chefs-d'œuvre de poésie érotique. Mais j'ai peur qu'il n'ait une maladie de cœur assez sérieuse. Que vous dirai-je encore en fait de nouvelles ? L'hiver a été atroce de froid, tout le monde a la grippe et notre dîner « des sifflés » a bien du mal à pouvoir se faire, une fois par mois, à cause de différentes maladies de ses cinq convives. Aujourd'hui seulement le soleil a reparu. On aurait dit une journée de printemps, et je pense à vous, chère belle et bonne amie. Comme vous m'avez manqué cet hiver ! Comme j'aurais eu besoin, plus que jamais de votre charmante et saine compagnie ! J'ai fait votre commission à G. Pouchet. Il a baissé la tête, et m'a juré de vous écrire prochainement.

La liaison avec les Delahante m'a l'air d'en rester là. Je leur ai fait deux visites et Caro une. Nous ne pourrions à moins d'être opportuns aller plus loin. M. Delahante a peur sans doute qu'on ne l'embête avec les affaires de Comm.

Mad. Lepic qui fait pour notre ami R. Duval une propagande effrénée se présente dans les maisons où elle est à peine connue et scandalise les bourgeois par sa violence politique. Elle s'est montrée ainsi chez le père Cloquet, où elle a été reçue plus que froidement, et presque mise à la porte. A la .. de Mad Valentine, dimanche dernier, le pauvre Duval a avalé (héroïquement, du reste) des outrages que

ne tolérerait pas le dernier des cabotins. Tout cela pour plaire aux souverains nommé le Peuple ! Que de modestie il faut avoir pour être ambitieux ! et quand on est quelqu'un comment désirer être quelque chose.

Allons adieu chère belle. Je songe à vos beaux yeux si doux, à vos épaules, au son de votre voix quand vous riez, et je vous baise sur les deux côtés du cou à plusieurs reprises et tendrement, voilà.

Et suis tout à vous,

G^{vo}.

**

35

Paris, Mercredi 1^{er} Mars 1876.

Décidément, Chère Belle, il y a « quelque chose » entre nous deux ! Ma dernière lettre venait de partir quand la vôtre m'est arrivée ! Vous allez donc revenir ? Quel bonheur, vous m'avez bien manqué cet hiver !...

Ecrivez-moi un petit mot pour me dire le jour précis de votre arrivée. Je tiens à vous embrasser dès votre débarquement.

Nous avons vu la semaine dernière l'autre Ange et son époux. Ils vont très bien l'un et l'autre.

Ma nièce va mieux. Quant aux affaires (!!!!) rien de nouveau, les projets se traînent et n'aboutissent pas.

Je commence un autre petit conte qui va peut-être m'obliger à m'absenter pendant deux jours pour aller voir Pont-l'Évêque et ses alentours.

La terreur inspirée aux bourgeois par les élections paraît se calmer. Mon pauvre ami Raoul Duval me fait bien de la peine. Il est patronné dans l'Eure par Janvier, à Paris par Granier de Cassagnac ! et il écrit des mamours à l'honorable Villemessant. Avec tout cela, il échouera probablement ; jolie conclusion.

Le carnaval a été pluvieux. On est dans l'eau, les cheminées fument, le vent mugit, et je songe à deux beaux yeux qui sont bien loin, et à tout ce qui accompagne ces deux charmantes étoiles.

Puisqu'Henri va bien, revenez vite, afin qu'on vous aime mieux. Du fond du cœur.

Votre G^{vo}.

**

36

Paris jeudi matin, mars 1876.

On va donc se revoir, ma chère belle !

Je tiens à ce que mon écriture vous souhaite la bienvenue au seuil de votre maison. Voilà pourquoi je vous écris, étant bien impatient de vous embrasser.

Samedi à 2 h. battant, je serai chez vous.

La traversée a dû être superbe ?

D'après mes calculs, vous devez être maintenant à Marseille, peut-être déjà en chemin de fer.

A vous, tout entier

G^{vo}.

Remarques sur la Correspondance publiée de Gustave Flaubert

I. Lettres à Madame Brainne

La publication dans notre Bulletin n° 4 des premières lettres de Gustave Flaubert à M^{me} Brainne appelle les précisions suivantes :

I. Le prénom de M. Rivoire, père de M^{me} Brainne et de M^{me} Lapière, est HENRI et non André comme indiqué par erreur.

II. La datation de la lettre de G. Flaubert annonçant le décès de sa mère est du 6-7 avril 1872, et non 17 avril 1872.

III. Les 123 lettres de Gustave Flaubert à M^{me} Brainne ont été acquises par la Bibliothèque de Rouen en 1941, et non pas déposées. Il y a là une nuance qui nous a été justement signalée.

II. Lettre de Gustave Flaubert à Auguste Houzeau

La lettre de Flaubert à Houzeau, publiée dans notre Bulletin n° 4, n'est pas inédite. Elle a été publiée par G.-A. Le Roy, conservateur du Musée de Croisset, dans le Journal de Rouen du 5 avril 1924. Elle figurait déjà dans l'Édition dite du Centenaire (Tome IV de la Correspondance et Voyage en Orient, page 217, constituant le Tome XII des œuvres complètes de Flaubert).

**

Biographie des Familles Rivoire, Lapière et Brainne

I. Antoine-Henri RIVOIRE, né le 8 décembre 1799 à Valence (Drôme). Avocat à la Cour Royale de Paris. En 1830, vient à Rouen pour y diriger l'*Echo de Rouen*, puis le *Mémorial de Rouen*, qui devient, en 1852, le *Nouvelliste de Rouen* (1, rue Saint-Etienne-des-Tonneliers). Décédé à Petit-Quevilly, dans sa maison de campagne, le 17 août 1859. Inhumé le 18 août 1859, à Rouen.

II. Marie-Louise-Léonie RIVOIRE, fille aînée d'Antoine-Henri RIVOIRE (ci-dessus), née à Rouen le 6 mai 1836, épouse Charles BRAINNE, à Rouen, le 15 juillet 1856. Décède à Paris, rue Brémontier, le 4 décembre 1883, laissant un fils unique, Henri BRAINNE. Obsèques à l'église Saint-François-de-Sales.

C'est à M^{me} BRAINNE que FLAUBERT adressa, de 1871 à 1879, ses lettres sentimentales (Ma Chère Léo).

Edmond About a dédié son roman : *Le Roi des Montagnes* à M^{me} Charles BRAINNE.

III. Charles BRAINNE, né à Gisors (Eure) en 1825, épouse Marie-Louise Léonie RIVOIRE à Rouen, en 1856, après être entré à la rédaction du *Nouvelliste de Rouen*. Décès à Rouen, en 1864.

IV. Henri BRAINNE. Fils unique de M. et M^{me} Charles BRAINNE, né à

Rouen en 1859, décédé à Paris, le 29 mars 1894, alors qu'il était devenu rédacteur au *Moniteur Universel*.

- V. François-Charles-Ferdinand LAPIERRE, né à Gisors (Eure), le 21 mai 1828. Rédacteur de 1856 à 1859, puis directeur, de 1859 à 1892, du *Nouvelliste de Rouen*, épouse Marie-Valérie RIVOIRE, fille cadette d'Antoine-Henri RIVOIRE, à Rouen, le 30 septembre 1856. Perd son fils unique le 8 juin 1892. Décès à Rouen, en son domicile, rue Nationale, à 65 ans, le 19 août 1893.

A un frère, Etienne LAPIERRE.

Dans sa correspondance avec M^{me} BRAINNE, Flaubert parle souvent de M^{me} LAPIERRE, née RIVOIRE, qu'il appelle : l'autre géranium. Il parle aussi dans sa *Correspondance générale* des trois anges : M^{mes} BRAINNE, LAPIERRE et PASCA.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

LE 12 DÉCEMBRE

Les Amis de Flaubert ont fleuri sa tombe

Comme chaque année, le 12 décembre, les Amis de Flaubert se sont rendus au Cimetière monumental sur la tombe de l'écrivain. Il y avait, sans doute, plus de monde, le 12 décembre 1821, dans la chambre natale du pavillon de l'Hôtel-Dieu, que samedi, vers midi, pour gravir les allées montagnardes de la nécropole. Mais il y en avait guère plus à l'inhumation, en 1880.

La cérémonie de samedi n'en était que plus touchante. M. Jacques Toutain portait la gerbe que M^e Tissot, adjoint aux Beaux-Arts, devait déposer sur la pierre sépulcrale. MM. Senilh, Creignou et Maurice Morisset marchaient derrière. Le petit groupe fut rejoint devant la tombe par A.-P. Pani, qui avait monté la rampe au pas de course. On observa une minute de silence. Puis on se rendit sur la tombe de Louis Bouilhet, toute proche.

Une brève discussion littéraire s'improvisa en redescendant. Qui de Bouilhet ou de Flaubert avait véritablement exercé son influence sur l'autre ? On évoqua les difficultés qui avaient surgi lorsqu'il s'était agi de donner le nom du romancier à une partie de la rue de Crosne. On apprit que, récemment, un académicien français avait conduit, à Croïsset, Marie-José, l'ancienne reine d'Italie qui, pour tromper l'ennui, a décidé d'accomplir, à travers la France, de grands pèlerinages culturels.

A la porte du cimetière, on se dispersa. Et dans les adieux se mêlaient les noms de Ry, Croissset et même celui de l'Hôtel-Dieu, où naquit le plus abandonné et le plus grand, peut-être, des héros rouennais.

Roger PARMENT.

(Paris-Normandie, lundi 14 décembre 1953).

CONFÉRENCE DE M. RENÉ HERVAL

Propos hérétiques sur Madame Bovary

Mazza Viller, premier crayon d'Emma Bovary

A la salle Lefranc se pressaient nombreux, dimanche 20 décembre 1953, les fervents de Gustave Flaubert, venus entendre M. René Herval tenir, sur *Madame Bovary*, des propos hérétiques. A ces propos préluda M. Jacques Toutain, qui présenta le conférencier, rappela l'importance et la qualité de l'œuvre de M. Herval et le loua d'être resté fidèle à sa ville en refusant la tentation de la capitale qui n'aurait pas manqué de sanctionner son talent.

Hérétique, M. René Herval rappela les origines de la légende qui veut voir en Delphine Delamare, femme d'un officier de Santé, inhumée au cimetière de Ry, l'original d'Emma Bovary et qui, par voie de conséquence, situe Yonville-l'Abbaye au village de Ry.

Il est un document, fit observer M. René Herval, dont l'attention s'est trop détournée, document de beaucoup antérieur à la mort, par suicide ou autrement, de Delphine Delamare, et qui donna la clef du roman de Flaubert : c'est une nouvelle, intitulée *Passion et Vertu*, que notre auteur écrivit à 16 ans, en décembre 1837 et qui préfigure extraordinairement, en dépit des outrances et des défauts de la jeunesse, le chef-d'œuvre qui, commencé en 1851, verra le jour en 1856. Mazza Viller et Ernest Vaumont, les protagonistes de *Passion et Vertu*, sont à l'évidence, par leur attitude et par leurs aventures, un premier dessin de Rodolphe et d'Emma. Et M. René Herval, avec un sens psychologique très sûr, reconstitue la manière dont ce thème, d'un romantisme exacerbé, ressurgit beaucoup plus tard de la conscience de Gustave Flaubert et même de son subconscient. A l'heure décisive où Louis Bouilhet et Maxime du Camp ayant condamné la première version de la *Tentation de Saint-Antoine*, il lui faut écrire une œuvre d'une autre veine, d'une autre inspiration, renaissent en lui la force et la flamme dont était né, quatorze ans plus tôt, ce récit d'adolescent : *Passion et Vertu*. Il en ramasse si bien les miettes qu'il n'omet même pas d'y reprendre « la tête phrénologique, peinte en bleu jusqu'au thorax », digne de figurer au sottisier que Flaubert enrichissait de tant de bévues échappées parfois aux plus grands. Mais retrouvant la trame, l'essentiel et le dénouement de sa nouvelle, c'est dans la forme cette fois d'une critique froidement atroce du même amour qu'il exaltait en Mazza que s'élabore et monte à la lumière l'aventure d'Emma.

Et si les arguments de M. René Herval avaient pu ne pas paraître absolument décisifs à certains auditeurs, la lecture admirable que fit M. Jean-François Guémy de larges extraits de *Passion et Vertu* emporta une conviction unanime.

Restait Yonville-l'Abbaye. Suivant pas à pas les données mêmes de la description qu'en donne Flaubert, rappelant en passant qu'un hameau de Déville-lès-Rouen s'est appelé Yonville, et qu'il subsiste dans notre cité la rue de la Croix-d'Yonville, M. René Herval, de proche en proche, suit l'Hirondelle, la diligence qui, par la route de Neufchâtel et Boisguillaume, me menait chez elle Emma Bovary. Et c'est à Forges-les-Eaux qu'il atterrit, Forges-les-Eaux dont le panorama

coïncide avec celui décrit dans le roman, qui vit s'édifier sous Charles X une église toute pareille à celle où régnait l'abbé Bournisien et qui possède encore son hôtel du Lion d'Or. Au surplus, Flaubert fit à Forges avec sa mère, un long séjour.

Les arguments de M. René Herval qu'une fois encore vinrent renforcer les lectures que fit de Flaubert M. J.-F. Guémy ouvrent la voie à une interprétation renouvelée du célèbre roman. Puissent les Amis de Flaubert, au printemps, nous emmener à Ry et à Forges pour confronter, livre en main, les descriptions de Flaubert et les horizons de ces deux bourgs qui se disputent l'honneur d'avoir été le théâtre des amours et de la mort d'Emma.

M. Jacques Toutain se fit l'interprète de tous en remerciant chaleureusement et M. René Herval, clairvoyant Flaubertiste, et M. J.-F. Guémy, excellent interprète de Flaubert.

Les applaudissements chaleureux avaient du reste témoigné de l'intérêt passionné que les auditeurs avaient pris à cette recherche des sources de Madame Bovary.

On remarquait dans l'assistance : MM. Fouyé, conseiller à la Cour ; Legrix, notaire honoraire ; Robert Eude, de l'Académie de Rouen ; Senilh, Creignou, des Amis de Flaubert ; Dubuc et Boudet, de la Société Libre d'Emulation.

Maurice MORISSET.



M^{me} GABORIT a reçu la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur

Les Rouennais apprendront avec plaisir la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M^{me} Gaborit, directrice du Collège technique Elisa-Lemonnier, à Paris.

Elle fut, de 1940 à 1948, directrice du Collège technique de jeunes filles de Rouen, auquel elle donna le nom de Gustave Flaubert.

Son dévouement inlassable à son école, ses qualités professionnelles, son tact et sa courtoisie ont laissé un durable souvenir dans notre ville et cette distinction sera appréciée à sa juste valeur par tous ceux qui l'ont connue.

Les insignes de son grade lui ont été remis dernièrement à Paris par M. Bouisset, directeur du Cabinet du Ministre de l'Éducation Nationale, ancien inspecteur d'Académie de la Seine-Inférieure, au cours d'une cérémonie à laquelle assistaient de nombreux membres de l'enseignement.

(Paris-Normandie, jeudi 10 décembre 1953).



Officier de l'Instruction Publique : M. René-Marie MARTIN

Nous avons appris avec le plus vif plaisir la nomination au grade d'officier de l'Instruction publique de M. René-Marie Martin. Ce dernier devait entrer, en qualité de surnuméraire, à la Direction de l'Octroi de Rouen, le 2 septembre 1901 ; muté dans l'administration du Bureau de

Bienfaisance de Rouen le 20 janvier 1908, puis dans l'administration des Hospices civils de Rouen, le 1^{er} janvier 1909, il prit sa retraite comme chef du secrétariat des Hospices civils de Rouen avec effet du 1^{er} avril 1947.

Nommé conservateur du Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine, à compter du 1^{er} avril 1947, M. R.-M. Martin a fait, tant à Rouen qu'aux environs, une dizaine de conférences relatives à Flaubert et son milieu littéraire.

Membre de deux Sociétés d'auteurs ; auteur de 500 chansons, poèmes, monologues et de 30 opérettes, comédies, revues ; vice-président honoraire du Cercle des Poètes normands, trésorier de l'Œuvre de la Chanson française, secrétaire général honoraire de l'Association des Amis de Flaubert, trésorier adjoint de l'Amicale des Employés municipaux, M. R.-M. Martin est titulaire de la Médaille communale en argent (29 août 1930), de la Médaille communale et départementale en vermeil « pour services exceptionnels » (21 avril 1947) et est officier d'Académie depuis le 15 décembre 1947.

(Paris-Normandie, mercredi 9 décembre 1953).

**

Compte rendus critiques

Gustave FLAUBERT - Correspondance Supplément - 4 volumes

L'éditeur Jacques Lambert vient, aidé de MM. Dumesnil, Pommier, Digeon, de publier quatre volumes de la Correspondance de Gustave Flaubert, suite des neuf volumes déjà édités à la même maison.

Cette publication est du plus haut intérêt. On s'étonne qu'il soit demeuré à l'écart et dans l'ombre tant de lettres du grand écrivain. Il est probable qu'il en reste encore à publier ; on peut souhaiter que ce supplément incite les derniers détenteurs des lettres de Flaubert à les faire connaître.

Ces 1.278 lettres sont, à coup sûr, comme dans toute Correspondance, d'un intérêt inégal. A côté de hautes révélations intellectuelles ou sentimentales du Grand Flau, il y a de courts billets où il est surtout question d'éléments futiles concernant la famille Flaubert.

Mais on y apprend bien des choses. Le premier volume abonde notamment en détails fertiles sur la composition de Salammbô ; on y voit comment Flaubert s'est documenté tant à Carthage que dans sa solitude de Croisset. Le second volume donne une intense physionomie de la vie littéraire de l'écrivain rouennais à Paris, Flaubert, là tout au moins, ne vivait pas dans l'isolement ; il y fréquentait tous les Grands de la littérature et le cénacle qu'il constituait avec eux dominait Paris.

L'auteur de Madame Bovary avait ses entrées dans tous les Cercles et dans tous les théâtres. Il y aida puissamment Bouilhet, et son amitié illustre avec Agénor Bardoux, ministre de l'Instruction publique, ne lui valut pas, bien au contraire, que des déboires. Le maître du réalisme passait immédiatement après Victor Hugo, maître du romantisme, et cela lui en ouvrait bien des portes.

On y apprend que la publication dans la *Revue de Paris de Madame Bovary* (publication interrompue comme on le sait), rapporta tout de même à l'écrivain deux mille francs, en sus des huit cents francs (800 francs-or d'ailleurs, 160.000 francs de notre monnaie !) remis à Flaubert par l'éditeur Lévy.

On y voit que l'écrivain rouennais ne vivait tout de même pas dans l'abandon, ayant tout au contraire un train de vie confortable tant à Paris qu'à Croisset et que son voyage en Orient (1849-1851) avec Maxime du Camp coûta à M^{me} Flaubert mère la somme de 27.000 francs (5 millions de notre monnaie !).

A propos de Maxime du Camp — encore une légende qui disparaît — on y trouve que Flaubert, quoiqu'on en ait dit et écrit, ne se fâcha nullement avec son camarade et ami, puisque le 13 novembre 1879 (lettre de cette date), il lui écrit en termes demeurés affectueux.

On décèle avec fruit, en cette *Correspondance*, les premiers jalons de l'amitié d'entre Laporte et Flaubert, voisins comme l'on sait, l'un habitant Grand-Couronne, l'autre Croisset.

Les tomes III et IV ne sont — à part quelques très belles lettres à Taïne et à Michelet — qu'une longue lamentation et qu'une profonde angoisse concernant les infortunes pécuniaires de Gustave. On sait que la déconfiture Commanville coûta de rudes soucis à l'écrivain, ceci d'autant plus qu'au décès de M^{me} Flaubert mère (1872), les deux frères et la nièce étaient demeurés dans l'indivision, que la part virile de Gustave, non liquidée, sombra dans le gouffre et que les domaines des Flaubert, ceux de Champagne et ceux de Normandie, furent vendus pour payer les dettes Commanville. Croisset faillit même y passer, et sa situation de bien dotal, pratiquement inaliénable, le sauva de cette infortune.

Flaubert n'apparaît pas ici dans une réconfortante grandeur. On s'étonne que l'écrivain — qui, encore une fois, ne vécut point que de misère — Salammbô fut tout de même vendu dix mille francs, soit deux millions de notre monnaie ! — ait été si souvent à court d'argent. Ses appels (on ose à peine écrire, ses « tapages ») ne le grandissent pas ! Il court tout Paris pour obtenir cinq mille francs — qu'il obtient !

Mais ce sont là, encore une fois, des détails d'une vie qui ne fut point toujours d'un calme exemplaire, quoiqu'on en ait dit.

Cette *Correspondance* supplémentaire contient de rudes morceaux de pensée et de style. On y lit avec profit les 123 lettres à M^{me} Brainne, acquises en 1941 par la Bibliothèque municipale de Rouen, et aussi de jolies épîtres à Jeanne de Tourbey, passagère épouse du duc de Loynes, sans oublier M^{me} Roger des Genettes. Le bon Flaubert s'étale là sans contrainte, et c'est assez réconfortant.

Cette *Correspondance* complète heureusement celle parue il y a quelques années. Ajoutons que l'appareil critique y est particulièrement abondant. C'est grâce à lui que revit toute une génération d'artistes et de lettres. Voici du bon travail qui sert la mémoire et l'œuvre du Maître.

J. T.

**

M. J. DURRY, professeur à la Sorbonne — *Flaubert et ses Projets inédits* (Librairie Nizet, Paris, 1950).

Pour cinq livres seulement, — le sixième inachevé — de publiés par Flaubert, et en dehors de sa précieuse *Correspondance*, reste ce que Louis Bertrand appelle, avec plus de désinvolture que de pitié, « *le fatras* »

de ses cartons « (*Gustave Flaubert*, éd. nouvelle, Albin Michel). Les seuls *Carnets* de Flaubert, déposés à la Bibliothèque de la ville de Paris, comportent douze recueils de *Notes de Voyage* (de 1 à 13) et dix-huit de *Notes de Lectures* (de 1 à 20, avec un 16 bis et un 18 bis). Parmi ces derniers, il en est trois (n^{os} 17, 19 et 20) qui, étant donné les projets de romans ou de pièces de théâtre, de scénarios inédits qu'ils contiennent, viennent d'être soigneusement dépouillés et commentés par M^{me} Marie-Jeanne Durry dans un gros ouvrage d'une lecture aussi attachante que profitable de plus de 400 pages.

Flaubert eût-il toléré ces recherches et cette publication de notes jetées à la hâte sur une page de carnet, lesquelles, bien entendu, ne devaient concerner que l'écrivain seul, aux prises avec ses observations et ses réflexions préparatoires à ce qui, exclusivement, devait être livré au public, à savoir *l'œuvre* ? Il est probable que non, lui qui « aurait voulu, comme le rappelle M^{me} Durry, un tombeau assez grand pour y faire enterrer avec lui tous ses manuscrits, comme un sauvage fait de son cheval ». Et pourtant ? C'est un souci des plus légitimes — puisqu'il sert à la fois la mémoire de l'écrivain et son œuvre, — que celui qui anime M^{me} Durry dans son patient examen — « travail d'insecte, travail de myope » — d'ébauches, de plans d'ouvrages que Flaubert écrivit ou qu'il rêva d'écrire. Evidemment — et M^{me} Durry le reconnaît tout de suite — nous n'apprendrons pas, de la lecture la plus attentive de ces notes intimes, le secret littéraire de Flaubert : sa « facilité » étonnante, à ses débuts, qui rappelle Balzac et, par la suite, son manque d'inspiration : « Je ne suis pas un *inspiré*, tant s'en faut ! » (1847). Et pourtant, ce ne sont point les « sujets » qui manquèrent à Flaubert ! « Moi qui écris si lentement, je me *ronge de plans* », écrit-il en 1853. Des plans sur les thèmes les plus divers : le rêve d'écrire une sorte de *Marseillaise*, avec sa *Bataille des Thermopyles*, sorte « de récit patriotique, simple et terrible... » ; une histoire de Cambyse et d'Alexandre — aux sujets les plus modernes : l'évasion de Bazaine... ; un gros livre sur l'Orient moderne, avec son *Harel-Bey*... et son grand roman sur Napoléon III...

Que la plupart de ces projets soient restés à l'état d'idées, il en est d'autres qui auront pourtant la chance de se voir exécutés. C'est ainsi qu'à propos de *l'Education Sentimentale* et même de *Bowvard* et *Pécuchet*, les *Carnets* « apportent des enseignements irremplaçables... » Ils nous informent, en outre, de la manière dont Flaubert concevait ses personnages : « plus il va, plus il pense ses personnages par couples. Leur symétrie et leurs antithèses forment comme un ballet schématique... » De plus, « nos *Carnets* savent quelle réponse il faut apporter, dans le cas de Flaubert, à la question qui, *entre toutes*, excite la curiosité parmi les contemporains d'un auteur et donne indéfiniment pâture aux hypothèses des petits-neveux... Il ne se doutait pas que l'indiscrétion de la postérité irait jusqu'à fouiller parmi ces notes de travail qui ne sont même pas encore des brouillons, et qu'il nous y montrerait du doigt ce qu'il a tant voulu dissimuler... »

Inutile, certes, de vouloir chercher ici les secrets du *style* de Flaubert. Et cela se comprend : ces notes sont « un matériau brut », où les observations et conceptions s'expriment de la manière non seulement la plus cursive, mais encore la plus brutale qui soit : ce n'est que dans sa prose, châtiée, que Flaubert parvenait à s'exprimer avec une sorte de pudeur « classique ». Par la suite, d'accord avec son esthétique, il n'y aura « pas de belles pensées sans belles formes » ; dans les *Carnets*, c'est encore la nébuleuse, l'idée en gestation : « l'idée et les mots me manquent. Je n'ai que le *sentiment*... ».

Tels quels, ces *Carnets* sont, on le voit, d'un puissant intérêt.

Non quant à *l'homme* : n'y cherchons, en effet, ni « le journal d'une vie » ni « un recueil de confidences ». Mais, quant à *l'œuvre* : celle qu'il réalisa ; celle qu'il rêvait de réaliser. De même que les scénarios qu'ils contiennent étaient pour Flaubert « des instruments de travail, presque au même titre que son papier ou ses plumes d'oie », le récent ouvrage de M^{me} M.-J. Durry est désormais un indispensable « instrument de travail » pour quiconque s'occupe de l'auteur de *Madame Bovary*.

Aimé DUPUY.

(Extrait de la *Revue de la Méditerranée*, 1951).

BIBLIOGRAPHIE

Livres et Critiques sur l'œuvre de Gustave Flaubert parus pendant l'année 1953

- Madame Bovary*. Préface de Francis Carco, Paris. Imp. Nationale, 1953.
- BAUCHARD : *Sur les traces de G. Flaubert et de M^{me} Schlésinger*. Revue d'histoire littéraire de la France, janvier-mars 1953.
- MARANINI : *La Fatalité et la Nature dans Madame Bovary*. Bulletin Amis de Flaubert, n° 4, 1953.
- JOHN LAPP : *Notes et commentaires de Madame Bovary*. Oberlin, Ohio Press of the Times, 1952.
- STEEGMULLER : *La vie tourmentée de Flaubert*. Rizzoli, Milan 1952.
- Aimé DUPUY : *En marge de Salammbô*. Revue de la Méditerranée, mars-août 1953.
- FRANÇOIS (Alexis) : *G. Flaubert, Maxime du Camp et la Révolution de 1848*. Revue d'histoire Littéraire de la France, janvier-mars 1953.
- Jacques HEUZEY : *Quelques sources inédites de la Tentation de Saint-Antoine*. Revue d'histoire Littéraire de la France, janvier-mars 1953.
- Joseph PINATEL : *Notes vétilleuses sur la chronologie de l'Éducation Sentimentale*. Revue d'histoire Littéraire de la France, janvier-mars 1953.
- Louis ROSSI : *La confection de Bouvard et Pécuchet*, vol. I. Moderne Language Quarterly, mars 1953.
- Les Amis de Flaubert*, par H. FINOT ; Louise COLET (Revue des Alcaloïdes), février 1953 ; E. FEYDEAU (Revue des Alcaloïdes), mai 1953.
- La Revue de Paris*, février 1954 : *Critique bibliographique sur les Lettres de Flaubert*. Supplément à la *Correspondance*, 4 volumes.